



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

L 394.5

\*

**Harvard College  
Library**



**FROM THE BEQUEST OF  
FRANCIS BROWN HAYES**

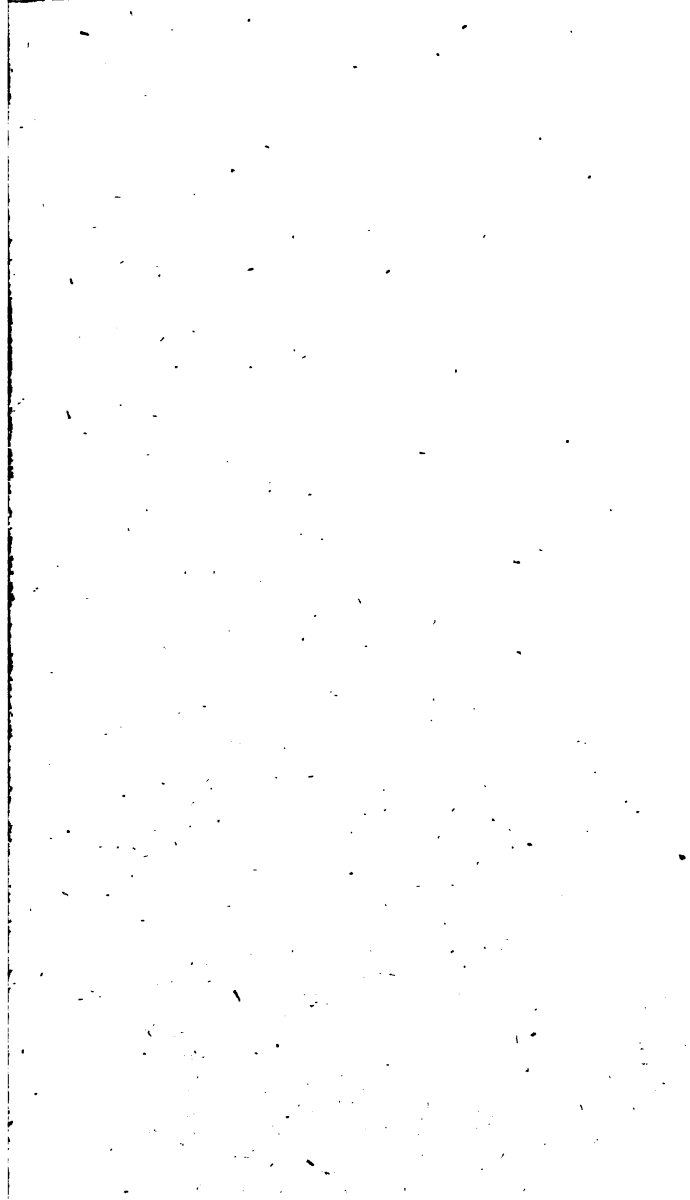
**Class of 1839**

**OF LEXINGTON, MASSACHUSETTS**











**HISTOIRE**

**D U**

**THÉÂTRE FRANÇAIS.**

STADT AM HEIN

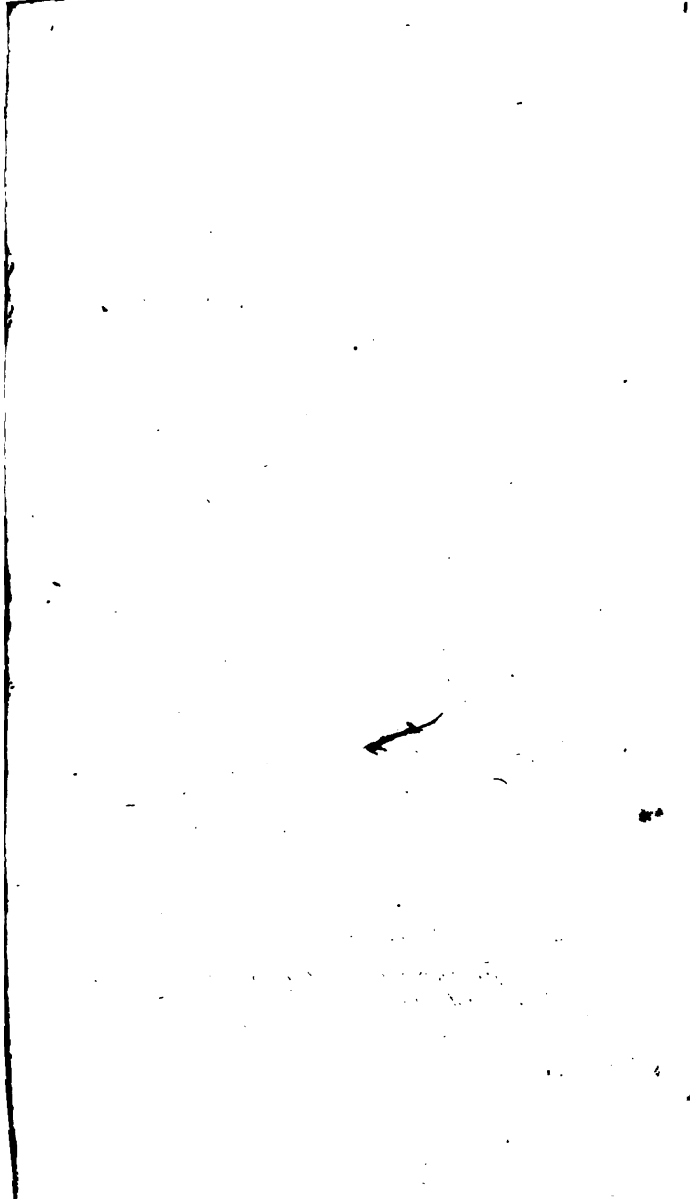
---

DE L'IMPRIMERIE DE BRASSEUR ,  
RUE DE LA HARPE , N°. 477.

---

STADT AM HEIN

73VV-  
41-131  
2.2





## DESESSARTS.

*Je crois que mon patron valait bien tous les vôtres ?  
Antoine Livimon du Glorieux.*

# HISTOIRE

DE LA FRANCE

DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE

DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE

DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE

DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE

DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE

DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE

DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE

DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE

DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE





# HISTOIRE

D U

## THÉÂTRE FRANÇAIS,

DEPUIS le commencement de la révolution  
jusqu'à la réunion générale.

PAR C. G. ÉTIENNE ET B. MARTAINVILLE.

TOME III.

---

A PARIS,

Chez BARBA, libraire, palais du Tribunat, galerie  
derrière le théâtre Français, n<sup>o</sup>. 51.

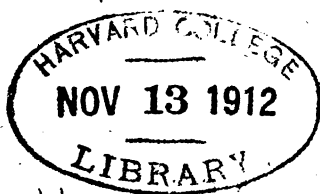
AN X. — 1802.

\* FL 394.5  
Thr 578.02

*ERRATA pour le tome troisième.*

Page 68, ligne 14, au lieu de gees, lisez  
hommes.

Page 174, ligne 21, au lieu de réacion,  
lisez réaction.



*Hayes fund*

---

# HISTOIRE

## DU THÉÂTRE FRANÇAIS

### PENDANT LA RÉVOLUTION.

---

LE 31 mai 1792, M.<sup>lle</sup> Jossey débuta à ce théâtre dans *l'École des Maris*. Une figure charmante, un organe sensible et une grande pureté de diction firent concevoir de cette jeune actrice les plus grandes espérances. Les débuts de M.<sup>me</sup> Couturier dans les rôles tragiques furent moins heureux : trop d'emphase, trop peu d'abandon, une prononciation vi-

*Tome III.* I

cieuse nuisirent à son succès dans cet emploi si difficile à remplir , et où il existe une si grande pénurie de sujets.

Le mois de juin , célèbre par de grands évènements révolutionnaires , ne vit éclore aucune nouveauté dramatique , si ce n'est une bouffonnerie en deux actes et en prose , par de Champrion , ayant pour titre : *les trois Cousins* , et jouée avec assez de succès , le 18 , sur le Théâtre de la rue de Richelieu.

Nous croyons inutile de rendre un compte détaillé de cet ouvrage , dont l'auteur a eu pour but de faire rire , et y a parfaitement réussi.

Les comédiens du Théâtre de la Nation donnèrent , le 5 juillet , la première représentation du *Faux Insouciant* , comédie en cinq actes et en vers.

Un certain Rozelle s'est introduit dans la maison de M. Dorville , riche

propriétaire. Ce M. Rozelle est un égoïste qui , pour vivre tranquille , pour éviter tous embarras , ne se mêle de rien , n'oblige personne , et rit de tout ce qu'il voit ; il s'est fait de l'égoïsme un système , et Dorville , homme d'ailleurs généreux et sensible , se passionne pour cette affreuse doctrine , sur laquelle il fonde sa félicité. Il s'étudie donc à devenir insouciant , ou plutôt égoïste : son neveu a fait des folies de jeunesse , et Dorville le rejète de son sein , quoiqu'il l'aime sincèrement. Son fermier ( Michau , père de huit enfans ) est un honnête homme , mais c'est un vieillard triste et chagrin , et Dorville , toujours par insouciance , le chasse pour prendre Thomas , garçon malin , dont les saillies pourront le divertir.

Enfin , il achève de faire le malheur de tout ce qui l'entoure , en voulant marier sa fille Angélique au

neveu de Rozelle, malgré l'inclination qu'elle a pour un de ses cousins,

M.<sup>me</sup> de Florimond, nièce de Dorville femme sensible et spirituelle, qui a toujours eu le plus grand ascendant sur lui, arrive fort heureusement ; elle attaque la sensibilité de son oncle, elle engage Germeuil, neveu de Rozelle, à céder la main d'Angélique à celui qu'elle aime ; elle démontre à Dorville toute l'atrocité de son système, et pour mieux la lui faire sentir encore, elle lui prouve que Rozelle, qui en est l'auteur, a poussé l'insouciance jusqu'à abandonner sa femme et ses enfans pour vivre plus tranquille. On voit, par cette analyse, que l'auteur a plutôt tracé le caractère d'un égoïste que celui d'un insouciant, aussi son ouvrage ne présente-t-il que des nuances du Philinte de Molière, de l'Homme du Jour, et même du Tartuffe. Il offre, d'ailleurs,

des scènes longues, froides et décousues : mais il n'en obtint pas moins un véritable succès d'estime, qu'il dut à la manière correcte et souvent brillante dont il est écrit. L'auteur de cette pièce est M. Mainson-Neuve, déjà connu avantageusement dans la république des lettres par la tragédie de *Roxelane et Mustapha*.

Nous avons parlé d'une comédie en un acte et en vers, jouée au Théâtre de la Nation, et ayant pour titre : *Pauline ou la Fille Naturelle* : le Théâtre de la rue de Richelieu en représenta, le premier août, une autre sous le même titre ; et cet ouvrage, dont le fonds ressemblait entièrement à celui de la première, n'obtint aucune espèce de succès.

La reprise d'*OEdipe chez Admète*, de Ducis, attira, le 7 du même mois, une foule considérable à ce théâtre. Nous n'analyserons pas cet ouvrage qui étincèle de beautés

du premier ordre , et qui a assigné à Ducis le premier rang parmi nos auteurs tragiques modernes.

Une actrice fort jeune , M.<sup>lle</sup> Simon , joua le rôle d'Antigone avec beaucoup d'ame et de sensibilité , et fut demandée par le public après la représentation , ainsi que Monvel , qui avait rempli le rôle très-pénible d'Œdipe.

Nous avons eu occasion de faire remarquer la lutte qui s'était établie dans les deux théâtres , entre les amis de l'autorité royale , et les partisans d'une nouvelle révolution.

La catastrophe du 10 août ayant écrasé le premier parti , l'autre n'éprouva plus de résistance , et les ouvrages qui pouvaient prêter à des applications contre le nouveau régime disparurent tout à fait de la scène française : Mérope , Didon , la Partie de Chasse de Henri IV , Athalie , et une foule d'autres , furent



enveloppées dans cette proscription. Brutus, la Mort de César, Guillaume Tell, Caius Gracchus, le Despotisme Renversé, telles étaient les pièces à l'ordre du jour. Des spectateurs effrénés venaient hurler des chansons dites patriotiques, et tous les hommes honnêtes s'éloignaient d'un lieu qu'une bande d'illuminés remplissaient chaque soir d'épouvante et de terreur.

Les recettes des divers théâtres de la capitale ne durent pas être fort abondantes; car, depuis le 10 jusqu'au 30 août, chacun d'eux donna au moins quatre à cinq représentations au profit des veuves et enfans de *nos frères* morts à la journée du 10 août: c'est ainsi qu'étaient rédigées les affiches du tems. Le Théâtre de la rue de Richelieu, né avec la révolution, devait nécessairement en épouser les principes; aussi s'empressa-t-il, après la journée du 10,

de changer son nom en celui de *Théâtre de la Liberté et de l'Égalité*. Mais comme ce n'est pas le dernier qu'il ait eu , nous continuerons à lui donner le même jusqu'à l'époque décisive où il devint le seul théâtre français existant dans la capitale.

Ceux qui le dirigeaient ne donnèrent pas une preuve de bon goût en remettant une pièce en cinq actes et en prose , de Marivaux , ayant pour titre ; *les Faux Sermons* , et qui avait été sifflée au Théâtre Français lorsqu'elle y fut représentée en 1732. La reprise eut lieu le 30 août 1792 , et n'eut guère plus de succès , malgré les efforts de M.<sup>lle</sup> Candeille , qui , ayant découvert un rôle agréable dans cette pièce , avait eu assez de crédit pour la faire remettre au théâtre.

L'exécrable journée du 2 septembre fit fermer tous les spectacles de Paris ; la terreur qui planait

sur cette immense capitale ne permettait pas à ses habitans de quitter leur demeure ; pour arriver au temple des plaisirs , il leur eût fallu traverser des ruisseaux de sang , et ils se contentaient de déplorer en silence des crimes qu'ils n'avaient pas eue le courage ou la force d'empêcher.

Le Théâtre de la Nation resta fermé jusqu'au 20 septembre ; et celui de la rue de Richelieu jusqu'au 27 : la première pièce nouvelle qui y fut représentée était une comédie en un acte et en vers , ayant pour titre : *L'Avènement de Mustapha au Trône, ou le Bonnet de Vérité.*

Elle fut jouée le 11 octobre 1792 , et n'obtint que fort peu de succès ; quoiqu'elle fût parfaitement à l'ordre du jour : on va en juger par l'analyse suivante :

Un docteur arménien arrive à Byzance précisément le jour de l'avènement du grand seigneur ; ce doc-

teur possède un bonnet magique qui, lorsqu'il est placé sur sa tête, force tous ceux avec qui il se trouve à lui dévoiler le fond de leur pensée : celui qui doit complimenter le sultan est le premier qui en fait l'épreuve. Mustapha paraît avec toute sa cour : l'orateur veut le haranguer ; mais soudain l'Arménien met son bonnet, et, forcé par un pouvoir surnaturel, au lieu de débiter les flatteries d'usage en pareil cas, il prodigue les vérités les plus dures au nouveau souverain.

La même épreuve est faite sur le muphti, le visir et tous les grands de la cour : l'un dévoile au sultan toutes les manœuvres des prêtres, leur ambition, et le charlatanisme qu'ils emploient pour régner sur les esprits faibles et crédules ; l'autre fait connaître un plan de conjuration qu'il a formé avec les principaux pachas pour renverser le gou-

vernement : tous , enfin , déposent leur masque , et font voir au grand seigneur qu'il est entouré d'une foule de traîtres. Il entre dans une colère affreuse , et ne peut concevoir leur criminelle audace , lorsqu'enfin le pouvoir du fameux bonnet lui est révélé. Il refuse d'abord d'y croire ; mais , pour l'en convaincre , l'Arménien le remet sur sa tête , et le sultan lui-même dévoile sa cruelle politique , ses projets d'opprimer le peuple , d'établir de fortes contributions. La femme de l'orateur parle à son tour , et débite des vérités très-pénibles pour un mari. Enfin , personne n'ayant rien à se reprocher , le sultan fait ouvrir les portes , et ordonne à l'Arménien de remettre son bonnet , pour que tout le monde puisse dire ce qu'il pense : ceci amène des couplets , où chacun exprime le desir qu'il a de quitter la terre de l'esclavage , pour venir habiter la ré-

publique française, et y jouir des douceurs de la liberté et de l'égalité.

Cet ouvrage, d'un genre singulier, et dont le Puits de la Vérité, par Dufresni, pourrait bien avoir fourni l'idée, fut écouté très-froidement par le public. Le peu de succès qu'il obtint doit être attribué aux détails parasites qui en embarrassent la marche, et à l'uniformité qui résulte nécessairement de l'emploi trop fréquent du même moyen. Les auteurs furent néanmoins demandés : celui des paroles était Riouffe, (\*) et celui des couplets Dugazon, acteur de ce théâtre, qui prit bientôt un vol plus élevé, en faisant représenter, le 25 octobre suivant, une comédie en trois actes et en vers,

---

(\*) Il est aujourd'hui membre du tribunal.

ayant pour titre : *l'Émigrante*, ou *le Père Jacobin*.

Un bourgeois de Paris, entraîné par l'ambition de sa femme, a, dans l'ancien régime, changé son nom de Bignolet en celui de M. de Basse-Roche; il a même promis de marier sa fille au marquis du Haut-Pin, ou de payer un dédit considérable : mais, depuis le 10 août, ce ci-devant gentilhomme est émigré.

Madame de Basse-Roche, entachée d'aristocratie, et conseillée par un prêtre réfractaire, veut émigrer à son tour, et conduire sa fille au marquis, quoiqu'elle ait donné son cœur à Monval, avoué près les tribunaux, et patriote énergique. Basse-Roche lui-même est jacobin décidé, et c'est en vain que l'émigrante veut le déterminer à fuir avec elle. Alors elle arrange tout avec le prêtre réfractaire pour partir à minuit; mais comme il lui faut de l'argent, elle

vend pour cent mille francs d'effets, et s'adresse à des agioteurs pour échanger ses assignats contre de l'or qui lui sera nécessaire en pays étrangers.

Le Père Jacobin, qui a découvert toutes les menées de sa femme, se rend à minuit dans l'appartement désigné pour le rendez-vous du départ. Sa présence confond tous les conspirateurs : il redemande les cent mille francs qui lui appartiennent ; mais ils ont disparu, et l'abbé et ses complices s'accusent mutuellement de ce vol. Heureusement, Monval, qui passait si tard devant la maison, a retrouvé la somme, et la rapporte au propriétaire. Celui-ci livre le prêtre et ses adhérens à un commissaire de police, et marie sa fille au patriote que son cœur avait choisi.

Nous ne nous permettrons aucune réflexion sur cet ouvrage qui, écrit avec négligence, est plutôt trivial que



comique. Mais le public, toujours indulgent pour un coup d'essai , applaudit vivement l'auteur, qui rendit lui-même le rôle du Père Jacobin avec beaucoup de vérité, et qui le joua avec sa carte de Jacobin à la boutonnière.

La réputation d'excellent acteur comique aurait dû , selon nous , suffire à Dugazon, ou, du moins, s'il voulait y joindre celle d'écrivain dramatique, nous croyons qu'il aurait dû s'exercer sur un sujet ~~plus~~ heureux, et songer que le règne des factions étant de courte durée, les ouvrages qui en sont les échos, loin de rapporter la moindre gloire, préparent à leurs auteurs des regrets dont les meilleures intentions ne peuvent même adoucir l'amertume.

Plus la révolution avançait, plus le théâtre était dégradé par des ouvrages qui blessaient tous les principes : avant le 2 septembre, on

y conservait encore quelque pudeur ; mais depuis cette horrible époque , on ne rougissait pas d'y représenter la dénonciation comme une vertu , et d'envenimer chaque jour la haine qui divisait les Français.

Les ouvrages révolutionnaires , joués sur les théâtres , peuvent être regardés comme les thermomètres de l'esprit qui animait le gouvernement d'alors : aussi , à mesure que nous approcherons de ces tems malheureux , qui ont étendu un crêpe sanglant sur la France , l'oubli de toutes les convenances , de toutes les vertus , et des affections les plus douces , régnera dans la plupart des ouvrages de circonstance , dont nous serons obligés de parler , quoiqu'il nous en coûte pour surmonter le dégoût que nous éprouverons en fouillant dans cet amas impur d'abominations.

Après le Père Jacobin , on vit

paraître sur le Théâtre de la rue de Richelieu *le Patriote du dix Août*, comédie en deux actes et en vers, jouée, pour la première fois, le 12 novembre 1792.

Le ci-devant marquis de Pont-Usé est ennemi chaud de la nouvelle révolution ; il veut chasser de chez lui son frère, zélé Jacobin, et Clairval, jeune patriote, à qui il avait promis la main de sa fille : il ne veut recevoir que des gens de son opinion, et ordonne à Picard, son portier, de refuser sa porte à tous ceux qui n'en sont pas ; mais ce domestique, qui est lui-même Jacobin, et qui, comme tel, veut être supérieur à son maître, refuse d'obéir à ses ordres, et reçoit son congé pour prix de son obstination. Pont-Usé fonde ses espérances sur un complot tramé par la cour contre les jacobins, et qui doit éclater dans la nuit du 9 au 10 août ; il doit même se rendre au château

pour défendre le roi : mais effrayé d'entendre sonner le tocsin, et battre la générale, il trouve plus prudent de rester chez lui. Il a mandé son chirurgien, et son avocat, aristocrates comme lui, et ils se bercent tous trois des espérances les plus frivoles, lorsque tout à coup le canon se fait entendre, et les glace de frayeur. Bientôt Picard arrive, et rend compte de la prise des Tuileries, et du triomphe des patriotes. Pont-Usé est d'abord surpris, mais il change tout à coup de conduite et de langage ; il se jète dans les bras de son valet Picard, et après avoir vivement reproché à ses deux complices leur conduite criminelle, il les chasse de chez lui, parce qu'il ne veut pas recevoir d'aristocrates. Il brûle le *Journal de Paris*, (\*) le *Modérateur*,

---

(\*) Ce journal, alors rédigé par André

auxquels il était abonné. Il fait plus ; le gendre auquel il avait promis sa fille ayant défendu le roi , a été obligé , pour se soustraire à la fureur du peuple , de se déguiser en perruquier , et vient sous ce costume lui demander un asile : mais Pont-Usé a la cruauté de le lui refuser , en lui reprochant son incivisme , et il donne sa fille à Clairval , qui revient de combattre sous les étendards de ceux qui se sont emparé du château.

Les principes affreux , que renferme cet ouvrage ne purent le faire réussir : les spectateurs n'étaient point encore parvenus à ce dévergondage révolutionnaire , avec lequel ils se familiarisèrent dans la suite , et quel que fût leur respect pour l'égalité , ils ne pouvaient voir de sang

---

Chénier , était opposé au parti qui a fait le 10 août.

froid un valet se mettre au niveau de son maître , et lui dire avec impertinence :

Le titre de valet est de l'ancien régime :

Ainsi, valet, marquis, comte, esclave et baron

Sont des mots qui, chez nous, ne sont plus de saison.

Cet ouvrage est le premier de Dorvo, et donnerait une idée fort peu avantageuse de ses principes, si l'on ne savait pas qu'il n'était alors âgé que de vingt-deux ans, et qu'entraîné, comme tant d'autres, dans le tourbillon révolutionnaire, il s'était laissé séduire par de nouveaux principes, et par des systèmes chimériques, que la jeunesse embrasse souvent avec une ardeur qui lui fait dépasser le but. S'il relisait aujourd'hui son ouvrage, il ne pourrait croire lui-même qu'il est sorti de sa plume; semblable à ces hommes qui, lorsque les vapeurs du vin sont dissipées, ne peuvent se rappeler, sans rougir, les excès où

l'ivresse les a entraînés la veille.

Le Théâtre-Français joua aussi, le 21 novembre 1792, un ouvrage de circonstance; mais le but en était plus noble, et n'avait rien que d'honorable pour son auteur. Beaurepaire, forcé de signer la capitulation de la ville de Verdun, aimait mieux se donner la mort que de la recevoir sur un échafaud, (\*) et s'illustra à jamais par cet acte de courage et de grandeur d'âme.

*L'Apothéose de Beaurepaire*, petite pièce en un acte et en vers, n'offrait, pour ainsi dire, qu'une scène; mais le mérite du style, la sagesse des principes, une peinture simple et vraie des dangers de la loi agraire, méritent qu'on la dis-

---

(\*) Toutes les fois qu'un général était battu, il était accusé de trahison, et immolé.

tingue de cette foule d'ouvrages, dénués de sens et de raison, qu'on ne rougissait pas d'offrir au public.

Cette pièce est de Lesur (\*), jeune littérateur, qui annonçait alors beaucoup de talent pour la versification.

Ducis, qui avait déjà fait jouer au Théâtre Français plusieurs tragédies imitées de Shakespear, donna, le 26 novembre, à celui de la rue de Richelieu, *Othello*, ou *le Maure de Venise*, dont il a aussi emprunté le sujet à ce célèbre auteur anglais.

Le succès de cet ouvrage, où l'horreur est portée au plus haut degré, est un signe certain de l'influence que la révolution a exercée

---

(\*) Il nous a donné depuis un poème en plusieurs chants, intitulé : *les Francs*, ouvrage faible et mal écrit.



sur nos théâtres, et sur le public qui les fréquente.

Quel auteur, avant 89, eût osé mettre en action l'épouvantable catastrophe de cette tragédie ? Voltaire, qui traitait Shakespear de misérable polisson, n'a composé *Zaïre* que d'après la donnée d'Othello ; mais cet immortel écrivain en a habilement retourné la fable, et a su faire de l'ouvrage le plus révolutionnant un chef-d'œuvre de sensibilité.

Il connaissait la délicatesse de son siècle, et sut se plier aux mœurs du tems. Combien elles étaient changées à l'époque où Ducis donna sa tragédie ! La France, naguère distinguée par la politesse, l'urbanité de ses habitans, était changée en un vaste champ de carnage ; nos places publiques étaient inondées de sang, nos prisons encombrées de cadavres ; les pages sinistres de nos journaux remplies d'une nomencla-

turceffrayante d'hommes moissonnés par le fer de l'ennemi, ou tombés sous le glaive du bourreau : tout , en un mot , avait jeté sur les esprits une teinte sombre et terrible , et on ne doit plus s'étonner si l'on voyait froidement au théâtre des horreurs dont la réalité même ne faisait plus frémir.

La tragédie d'Othello obtint un grand succès , et l'analyse prouvera jusqu'à quel point Ducis a suivi l'original.

Othello , brave Africain , vient de sauver Venise en dispersant des révoltés armés contre elle. La fille du sénateur Odalbert lui a inspiré la passion la plus vive , et elle le paie d'un tendre retour ; mais son père se plaint au sénat de ce qu'il appelle une séduction. Othello paraît , et prouve que le récit de ses aventures et de ses exploits est le seul charme qu'il ait employé pour

séduire Eldemone. Le sénat laisse cette jeune fille libre de suivre Othello ou son père : l'amour la décide ; et Odalbert , furieux , sort en faisant naître , par ces vers , le germe de la jalousie dans l'ame de l'Africain :

Veille , Maure , sur elle : une épouse si chère  
Peut tromper son époux , ayant trompé son père.

Cependant Lorédan , fils du doge , brûle en secret pour Eldemone ; il veut chercher la mort en combattant sous les étendards d'Othello , et il la prie de demander à son époux de l'emmener avec lui dans l'expédition qu'il prépare. Il instruit en même tems Eldemone du danger que court son père ; ses éclats immodérés ont excité la colère du sénat , et il est menacé d'être condamné par le tribunal des dix.

Othello entre : il est étonné de voir sortir un jeune homme de chez lui , et Pézare , son ami , excite encore ses

soupçons en lui parlant de la perfidie naturelle aux femmes de Venise. A peine Othello s'est-il retiré, qu'Odalbert force sa fille à signer un écrit qu'elle n'a pas lu , en la menaçant de se poignarder à ses yeux si elle ne lui obéit à l'instant. Cet écrit est une renonciation à l'hymen d'Othello. Odalbert veut donner sa fille à Lorédan , mais , indigné de ses refus , il lui rend la promesse qu'elle a signée , et la quitte transporté de fureur. Cependant , informée des périls nouveaux qui le menacent , de la perte entière de sa fortune , et de la misère à laquelle il va être réduit , la sensible Eldemone remet à Lorédan l'écrit qu'elle a signé par violence , et engage ce jeune homme à s'en servir auprès du doge pour obtenir la grâce d'Odalbert ; elle lui confie encore un bandeau de diamans , dont Othello lui a fait présent , et le prie d'en

remettre le prix à son malheureux père. Lorédan n'exige, pour tous ces services, que de différer son hymen d'un seul jour : mais en vain le demande-t-elle au farouche Othello ; Pézare, qu'il a chargé de tout observer, vient lui apporter le bandeau de diamans, et l'écrit par lequel Eldemone promet de renoncer à lui : il lui assure qu'il les a trouvés sur Lorédan, qui avait voulu enlever l'infidelle, et auquel il vient d'arracher la vie.

La jalousie d'Othello se change en rage : il va trouver, au milieu de la nuit, Eldemone dans sa chambre à coucher. Ses cris la réveillent : il l'interroge d'un air terrible. Ses réponses, loin de le convaincre, ne servent qu'à l'irriter davantage ; il lui montre le billet et le bandeau, et lui dit, comment ils sont venus dans ses mains. La tremblante Eldemone, en apprenant l'assassinat

de Lorédan , proteste de son innocence : mais les pleurs donnés à ce rival portent la fureur d'Othello à son comble , et le barbare lui plonge un poignard dans le sein. Bientôt le doge arrive avec Lorédan lui-même : Othello apprend , trop tard , que Pézare l'a trompé , et il expire accablé de remords.

Quoique le public fût familiarisé avec les spectacles les plus horribles , qu'on lui eût mis sous les yeux une femme mourant de faim , (\*) un novice expirant dans un cachot rempli de cadavres , (\*\*) un chef d'assassins se constituant le vengeur de la société , (\*\*\*) quelques spectateurs , qui

(\*) Camille , ou le Souterrain , jouée au théâtre Italien.

(\*\*) Les Victimes Cloîtrées , au Théâtre Français.

(\*\*\*) Robert , chef de brigands , au théâtre du Marais.

n'étaient point encore à la hauteur des circonstances, ne purent retenir l'indignation que leur inspira cet atroce dénouement ; un d'eux s'écria même , avec douleur : *C'est un Maure qui a fait cela : ce n'est pas un Français.* Et nous aimons à rapporter ce trait qui nous a été garanti par des gens dignes de foi.

Au reste , la tragédie d'Othello est un des ouvrages les mieux conçus , les mieux développés qu'on ait donnés depuis long - tems au théâtre ; elle renferme , d'ailleurs , de grandes beautés de détails et de versification , et quoique nous la mettions bien au-dessous de Zaire , nous n'hésitons pas à la regarder comme une des meilleures du C. Ducis.

Le rôle d'Othello a mis le sceau à la réputation de Talma : cet acteur le joua avec une profondeur , une teinte de férocité qui l'ont placé au rang des plus grands tragédiens.

Il n'est pas aussi heureux dans les rôles qui exigent de la sensibilité ; mais il ressemble à tous les hommes , et s'exerce de préférence dans le genre qui lui est le plus opposé.

Qu'une actrice aimable et belle savoure avec délices l'encens que lui offrent ses adorateurs ; que son amour-propre jouisse de toutes les applications que ses rôles offrent à sa personne , rien de mieux : on n'est pas femme et artiste sans avoir les nerfs vaniteux , très - susceptibles. Mais qu'on se donne la peine de coudre ensemble , sous le nom de comédie , quelques scènes propres à faire briller les grâces et les talens qu'on croit avoir ; qu'on se charge du principal rôle dans une pièce dont le titre seul est une fadeur plus que ridicule , c'est avoir une soif d'applaudissemens , ou plutôt de complimens , qui ne devrait jamais tourmenter une femme réel-

---

~~le, ou une actrice d'un~~



vrai talent. A quel motif pourrait-on attribuer la pièce intitulée : *Catherine*, ou *la Belle Fermière*, donnée, le 27 décembre 1792, au Théâtre de la République ? Cette comédie, en trois actes, qu'on a jouée jusqu'à satiété, est trop connue pour que nous en donnions une analyse fort étendue.

Catherine, malheureuse dans un premier hymen avec d'Orneville, a renoncé à l'amour, et ses chagrins la déterminent ( on ne sait trop pourquoi ) à prendre l'état de fermière. M. de Lussan, jeune homme riche et aimable, tombe amoureux d'elle; il lui soupçonne une naissance distinguée, et se fait recevoir dans la ferme sous le nom de Charles. Catherine, malgré ses sermens, trouve Charles aimable; mais elle a une rivale dans Elise d'Armincour, que de Lussan devait épouser, et qu'il abandonne. Sur ces entrefaites, un

de prétentions au sentiment, et des tirades interminables. L'ouvrage fut d'ailleurs fort bien joué, surtout par Devigny, Baptiste cadet et Michot : ce dernier mit dans le rôle très-court de d'Orneville une bonhomie, une rondeur, une vérité qui le firent paraître un des plus importants de la pièce.

Les comédiens du Théâtre de la Nation ne voulurent point paraître moins galans que ceux de la République, et, le 29 décembre, ils donnèrent la première représentation de *la Matinée d'une Jolie Femme*. Du moins M.<sup>lle</sup> Contat, chargée du rôle de la jolie femme, qui lui allait si bien, n'était pas l'auteur de la pièce.

M.<sup>me</sup> de Sénange, jeune veuve

---

peut être un très-grand orateur, et un auteur fort médiocre.

charmante , n'a pas été très-heureuse avec son époux ; elle craint les liens d'un second hymen , et , pour se soustraire aux dangers d'une passion , elle se livre à la société et à tous les plaisirs de son âge. Que fait-elle le matin en se levant ? Elle relit les billets que lui écrivent ses adorateurs : un seul a fait plus d'impression sur son cœur ; c'est celui de Dermancé , jeune homme plein de sentimens et de délicatesse. M.<sup>me</sup> de Sénange veut lui répondre ; mais , dès les premières lignes de sa lettre , elle s'aperçoit qu'elle va laisser échapper un aveu ; elle déchire le billet. La marchande de modes arrive : il faut choisir des chapeaux ; et lancer le trait de la médisance sur toutes les femmes à qui la marchande va porter des bonnets. Melcour entre ; il plaisante la jolie veuve sur la faiblesse qu'il lui suppose pour Dermancé ; on se pique , on se fâche ,

on se raccommode, et Melcour est invité à prendre le thé. M. Durantini, maître de musique, vient donner leçon à M.<sup>me</sup> de Sénange : il lui fait chanter une romance nouvelle, dont les paroles sont de Dermancé. C'est pour elle qu'il l'a faite : il en devient plus aimable, plus intéressant. Enfin arrive nombreuse compagnie, qui interrompt un tête à tête dangereux qu'on a avec Dermancé. On tremble de voir venir M.<sup>me</sup> de Norblain, femme savante, *encyclopédie vivante*, qui ne cesse de parler beaux arts, ou de gronder sa fille. On annonce : c'est M.<sup>me</sup> de Norblain. On sert le thé : les dames s'amuse aux dépens de la savante, qui leur riposte avec aigreur ; Melcour rétablit la paix. Il est question d'aller voir une course à Vincennes : un jeune agréable, Belford, se présente. Il se charge de deux dames : il a un phaéton délicieux, et d'une hauteur!

Tout le monde part : M.<sup>me</sup> de Sé-  
 nange reste seule avec Dermancé. Il  
 est si pressant, si soumis, qu'elle finit  
 par vaincre son aversion pour le  
 mariage, et lui donner sa main.

Cette pièce, qu'on ne peut ap-  
 peler une comédie, puisqu'elle n'offre  
 ni plan, ni action, ni intérêt, n'est  
 qu'un tissu de conversations bien  
 précieuses, bien papillottées. Si les  
 Sylphes ont un théâtre, tel doit en  
 être à peu près le goût : le style de  
 la Matinée d'une Jolie Femme est  
 un jargon tout à fait aérien. Cette  
 pièce qui, comme toutes celles de  
 Vigée, ne prouve que de l'esprit,  
 est bien loin du Cercle de Poin-  
 sinet : elle en a tous les défauts, sans  
 en avoir l'originalité. Elle obtint,  
 dans la nouveauté, un succès d' tout  
 entier à l'ensemble avec lequel elle  
 fut jouée : M.<sup>me</sup> Contat s'y montra  
 sous les formes les plus aimables ;  
 Fleury, Saint-Phal, Larochelle ;

et mesdemoiselles Mézeray et Devienne y furent fort applaudis ; mais, heureusement pour l'art dramatique, le succès de cet ouvrage ne fut qu'éphémère, et il restera dans l'oubli comme toutes les pièces qui ne présentent qu'un mielleux pointillage, et qui n'offrent ni caractère, ni verve, ni imagination.

La convention nationale était assemblée depuis quelques mois, et, dès les premiers jours, elle s'était divisée en deux partis, dont l'un, appelé celui de *la gironde*, voulait établir un gouvernement fondé sur la justice ; et l'autre, surnommé *la montagne*, n'avait d'autre principe que la destruction, d'autre but que l'assassinat.

Cette exécrable faction était en minorité non-seulement dans l'assemblée où elle siégeait, mais encore dans toute l'étendue de la Fran-

ce : cependant l'audace de ses chefs , la fausse popularité de ses maximes , et surtout la faiblesse des honnêtes gens , lui donnaient une force qui s'accroissait de jour en jour , et qui , semblable à un torrent dévastateur , devait bientôt entraîner dans ses débordemens tout ce qui se trouverait sur son passage.

Un auteur dramatique , indigné de la faiblesse des magistrats , eut le courage de dénoncer à la société ce vil ramas de brigands , et d'imprimer sur leur front le cachet de l'opprobre et de l'ignominie : *Laya* , seul osa descendre dans l'arène , et chatier avec le fouet du ridicule des monstres qu'épargnait le glaive de la justice. *L'Ami des Lois* , comédie en cinq actes et en vers , fut jouée , pour la première fois , le 3 janvier 1793 , et obtint un succès d'enthousiasme : nous allons en présenter une analyse fidelle.

Versac , homme franc et loyal , mais ami de l'ancien régime , parce qu'il tient au préjugé de la noblesse , a une fille dont trois rivaux se disputent la main ; le premier , soutenu par madame Versac , est un certain Nomophage , factieux , déguisé sous le masque du patriotisme , et profondément scélérat ; le second est Dorlis , ci-devant noble , mais partisan de la révolution , et ami de l'ordre , des lois et de la justice ; le troisième , nommé Filtos , est un jeune homme né pour la vertu , que des maximes dangereuses , et de mauvais exemples ont entraîné sous la bannière des factieux .

Nomophage , pour écarter Dorlis , emploie Duricrane et Claude , journalistes incendiaires , dont le talent est d'agiter les groupes , et de les faire mouvoir à leur gré . Ces brigands ont trouvé une liste de personnes à qui Dorlis distribue vingt



sous par jour ; il ne leur en faut pas davantage pour animer le peuple contre lui : c'est un embaucheur, un contre-révolutionnaire : sa maison est mise au pillage, et son portefeuille n'est sauvé que par la fidélité de Bernard, son intendant. Bientôt il apprend que les furieux en veulent à ses jours, et qu'ils entourent la maison de Versac : celui-ci en prend occasion pour calomnier le peuple, Ce n'est point lui, s'écrie Forlis, qui se porte à ces abominations ; ce peuple est trop grand, trop généreux,

Il faut tromper son bras pour le conduire au crime.<sup>11</sup>

Forlis, toujours calme, s'arrache des bras de ses amis : il s'élance vers la horde sanguinaire ; sa contenance l'étonne, sa fermeté le désarme : il réclame la loi, et le peuple l'accompagne jusqu'au tribunal. Les malheureux qui, sans ses secours, auraient peut-être été obligés de quitter

la France , ou que la misère aurait poussés vers le crime , se présentent , se nomment , et bénissent leur bien-faiteur.

Ainsi se trouve expliqué le secret de cette liste dont on voulait lui faire un crime. Le peuple , attendri , le porte en triomphe jusque chez Versac , où le perfide Nomophage veut encore le séduire par des lieux communs de patriotisme : mais c'est en vain ; il est chargé de chaînes , et envoyé dans une prison , où sa conduite doit être sévèrement examinée.

Versac revient de son entêtement ; il reconnaît que le peuple est toujours bon , toujours juste , lorsqu'il n'est pas égaré par les méchants , et il n'hésite plus à donner sa fille à Dorlis.

Malgré la nullité de l'intrigue , cet ouvrage n'est pas dénué de mérite ;

les portraits sont dessinés avec force, et sans doute la ressemblance en était bien frappante , puisque le public y reconnut sur - le - champ les principaux chefs des anarchistes. (\*)

Le style offre souvent de la chaleur , de l'énergie , quoiqu'en général il se ressente un peu de la précipitation avec laquelle l'ouvrage a été écrit. Les vers suivans , qui furent applaudis avec transport, pourront en donner une idée : Forlis veut prouver à Nomophage que la république a d'autres ennemis que ceux d'outre Rhin.

Ce sont tous ces jongleurs , patriotes de places ,  
D'un faste de civisme entourant leurs grimaces ,  
Prêcheurs d'égalité , pétris d'ambition ;  
Ces faux adorateurs dont la dévotion

---

(\*) Tout le monde reconnut Robespierre dans Nomophage , et Marat dans Duricrane.

N'est qu'un dehors plâtré, n'est qu'une hypocrisie ;  
 Ces bons et francs croyans dont l'âme apostasie,  
 Qui, pour faire haïr le plus beau don des cieux,  
 Nous font la liberté sanguinaire comme eux :  
 Mais, non, la liberté, chez eux méconnaissable,  
 A fondé dans nos cœurs son trône impérissable.  
 Que tous ces charlatans, populaires larrons,  
 Et de patriotisme insolens fanfarons,  
 Purgent de leur aspect cette terre affranchie !  
 Guerre ! guerre éternelle aux faiseurs d'anarchie !  
 Royalistes-tyrans, tyrans républicains,  
 Tombez devant les lois, vaillez vos souverains.  
 Honteux d'avoir été, plus honteux encor d'être,  
 Brigands, l'ombre a passé, songez à disparaître.

Honneur à l'écrivain qui, dans ces  
 tems affreux, eut le courage de pro-  
 clamer de pareils principes ! honneur  
 aux comédiens qui ont reçu et re-  
 présenté son ouvrage ! ils se sont  
 associés à sa gloire, et ont bien mé-  
 rité de leur pays.

Les annales du théâtre offrent peu  
 d'exemples d'un succès aussi grand  
 que celui de l'Ami des Lois : avant

trois heures du soir, toutes les rues voisines de la comédie française étaient encombrées de spectateurs accourus des divers points de la capitale. Tous les passages contre l'anarchie excitaient le plus vif enthousiasme, et l'auteur, demandé à chaque représentation, venait recueillir les applaudissemens d'un public au comble de l'ivresse.

Quelques brigands voulurent en vain troubler la tranquillité : ils furent contraints de dévorer leur dépit. Mais bientôt l'autre des Jacobins et la commune de Paris retentirent de leurs vociférations ; le parterre fut dénoncé comme un rassemblement d'émigrés, de contre-révolutionnaires, et, sur le réquisitoire d'Anaxagoras Chaumette, (\*) le conseil général de

---

(\*) Ce monstre était procureur de la commune sous le règne de la terreur : il

de toutes parts : *nous voulons la pièce ; la pièce ou la mort*. Santerre , malgré ses épaulettes , fut forcé de se retirer au milieu des huées , et vint vomir au conseil général les plus affreuses calomnies contre le parterre ; où il prétendait avoir reconnu un grand nombre d'émigrés.

Cependant il se faisait tard , et le désordre allait toujours croissant , lorsque Chambon , (\*) maire de Paris , se présente : il invite le public

faubourg Saint-Antoine. Un plaisant a ainsi fait son épitaphe :

*Ci-gît le général Santerre ,  
Qui n'eut de Mars que la bierre.*

(\*) Chambon était un médecin fort honnête homme , et à peu près le seul qui fût alors dans la commune de Paris , mais il était d'un caractère extrêmement faible. Il fut tellement pressé au Théâtre Français , qu'il lui en resta une incommodité , des

aucalme, à la modération, et s'exprime avec cette décence, cette dignité qui doivent caractériser un magistrat du peuple. Mais les spectateurs exaltés sont sourds à ses exhortations ; ils le pressent, l'entourent de tous côtés, et lui parlent avec violence : en vain il veut se retirer pour prendre les ordres du conseil général de la commune ; personne n'a confiance dans cette caverne de brigands, et c'est à la convention nationale même que l'on l'engage à en référer.

Cette assemblée était en permanence pour le jugement du malheureux Louis XVI, lorsqu'elle reçut la lettre du maire de Paris. Le C. Laya, qui lui avait fait l'hommage de sa pièce, n'ayant pu se faire entendre à la barre,

---

suites de laquelle il mourut peu de tems après.

lui envoya la réclamation suivante ,  
que nous croyons devoir rapporter :

CITOYENS LÉGISLATEURS ,

« Un grand abus d'autorité vient  
« d'être commis contre un citoyen  
« dont le crime est de proclamer  
« les lois , l'ordre et les mœurs : on  
« a anticipé sur la décision de votre  
« commission d'instruction, à laquel-  
« le vous avez renvoyé l'examen d'un  
« ouvrage intitulé : *l'Ami des Lois*.  
« Je me suis rallié dans cet ouvrage  
« aux principes éternels de la rai-  
« son ; c'était m'identifier avec vous,  
« et l'on vous a calomniés dans le  
« disciple qui ne faisait que répé-  
« ter vos leçons. Les faux mon-  
« nayeurs en patriotisme ont affecté  
« de faire croire que j'avais imprimé  
« à la place de leur effigie celle des  
« plus honnêtes patriotes. C'est ainsi  
« que, du tems de Molière, les tar-



« tuffes prétendirent que le poète  
 « avait voulu jouer le véritable  
 « homme pieux. Un de vos décrets,  
 « citoyens, punit de mort quicon-  
 « que tendra au démembrement de  
 « la république : qu'ai-je donc fait ?  
 « J'ai marqué du fer chaud de l'in-  
 « famie le front des anarchistes *dé-*  
 « *membreurs*, tandis que ma main,  
 « d'un autre côté, attachait l'auréole  
 « civique sur celui d'un véritable  
 « patriote tenant à l'unité du gou-  
 « vernement. La commune, en sus-  
 « pendant les représentations de mon  
 « ouvrage, argumente d'une préten-  
 « due fermentation alarmante dans  
 « les circonstances : le trouble qui  
 « se manifeste aujourd'hui n'est dû  
 « qu'à son arrêté placardé à l'heure  
 « même où le public était déjà rassem-  
 « blé pour prendre des billets. C'est à  
 « la cinquième représentation, après  
 « quatre épreuves paisibles, qu'elle  
 « ose suspendre l'Ami des Lois. Com-

« ment justifiera-t-elle, cette com-  
 « mune, ( et je dénonce ce fait )  
 « l'ordre qu'elle vient d'intimer aux  
 « comédiens à l'instant où je par-  
 « tais pour me présenter devant vous ?  
 « Cet ordre porte que les comé-  
 « diens seront tenus de lui soumettre,  
 « tous les huit jours, le répertoire  
 « de la semaine, pour censurer, ar-  
 « rêter ou laisser passer les pièces  
 « de théâtre au gré de ses caprices.  
 « Ainsi, l'ancienne police vient de  
 « ressusciter sous l'écharpe municipi-  
 « pale. Comment se justifiera-t-elle,  
 « cette commune, d'oser regarder et  
 « de faire courir les comédiens com-  
 « me ses valets ? de les avoir mandés,  
 « il y a quatre jours, pour les tanser  
 « de ce qu'ils venaient de représen-  
 « ter le Cid, (\*) tandis qu'elle to-

---

(\*) Les vandales proscrivaient ce chef-  
 d'œuvre ; parce qu'il y a un rôle de roi.

« lère sur d'autres théâtres (\*) et  
 « le Cid et l'Orphelin de la Chine ?  
 « A-t-elle donc oublié encore que  
 « les despotes de Versailles voyaient  
 « chaque jour représenter et Brutus,  
 « et la Mort de César , et Guil-  
 « laume-Tell ? etc. Ah ! sans doute,  
 « il est tems de s'élever contre ces  
 « *modernes gentilshommes de la*  
 « *chambre*. Où en sommes-nous  
 « donc, citoyens, si celui qui prê-  
 « che l'obéissance aux lois est con-  
 « damnable ? S'il en est ainsi, cou-  
 « vrez-vous de cendres, ô vous à qui  
 « il reste encore quelque portion  
 « d'ame et d'humanité, et courez  
 « vous ensevelir dans les déserts !

« Non, je n'ai point fait, comme  
 « on ose le dire, de mon art, qui doit

(\*) Allusion au théâtre de la rue de Ri-  
 chelieu, qui était favorisé par la commune  
 et les jacobins.

« être l'école du civisme et des mœurs,  
 « la satire des individus. De traits  
 « épars dans la révolution : j'ai com-  
 « posé les formes de mes personna-  
 « ges : je n'ai point vu tel et tel ; j'ai  
 « vu les hommes.

« Etranger à l'intrigue, étranger  
 « aux factions je vis avec mon cœur  
 « seulement, et mes amis ; je ne  
 « connais point, je n'ai jamais vu  
 « ce citoyen (\*) que des échos d'im-  
 « posture ont déjà proclamé le ré-  
 « munérateur de mon civisme. Que  
 « celui qui a acheté ma plume se  
 « présente, qu'il parle, s'il ose !  
 « Elle ne sera jamais vendue, cette  
 « plume, qu'au saint amour des lois  
 « et de la liberté ! Je ne connais  
 « que ma conscience, je suis fort

---

(\*) Les jacobins disaient, dans leurs feuilles sanguinaires, que Rolland, ministre de l'intérieur, avait demandé et payé l'Ami des Lois.

« d'elle : ils m'attaquent, ces gens  
 « qui ont intérêt à ce que le peuple  
 « soit méchant, parce que j'ai prouvé  
 « dans mon ouvrage qu'il est bon,  
 « essentiellement bon, parce que je  
 « l'ai vengé des calomnies qui lui  
 « attribuent les crimes des brigands.  
 « Citoyens, je ne vois que vous, que  
 « la loi que vous dictez au nom du  
 « peuple, et je me sens plus libre et  
 « plus grand, en lui soumettant ma  
 « volonté, que ces misérables esclaves  
 « qui prêchent la désobéissance  
 « à vos décrets.

« *Signé LAYA.* »

La lettre du maire de Paris excita, pour ainsi dire, autant de tumulte à la convention qu'à la comédie : mais, enfin, sur la motion de Kersaint, (\*) elle passa à l'ordre du jour, motivé sur

---

(\*) Fameux marin, mort sur l'échafaud pendant la terreur.

ce qu'aucune loi n'autorisait la commune à violer la liberté des théâtres. Ce décret, envoyé au Théâtre de la Nation, fut proclamé au milieu des applaudissemens, et la pièce fut jouée dans le plus grand calme. Il était près d'une heure du matin lorsque le public se retira.

Le conseil général de la commune se vengea sur le maire de l'affront qu'il avait essuyé; on l'accabla d'outrages quand il fut de retour à l'Hôtel de Ville, et, sur le réquisitoire de Réal, (\*) on censura la conduite de ce magistrat, dont tout le crime était d'avoir fait exécuter la loi.

Le lendemain, 13 janvier, on jouait *Sémiramis* et la *Matinée d'une Jolie Femme*.

Entre les deux pièces, le public

(\*) Il était alors substitut de Chaumette : il est maintenant conseiller d'état.

demanda fortement *l'Ami des Loix* ; mais Dazincourt, s'avancant sur la scène, observa que l'ame de ses camarades et celle de l'auteur, souffrant encore des calomnies que la malveillance répandait contre cet ouvrage, il était fort à desirer que les esprits prévenus se persuadassent, par la lecture de la pièce, que les principes en étaient purs, et que Laya et les comédiens attendaient l'épreuve de quelques jours avant de la représenter. Le vœu bien prononcé du parterre repoussa toute espèce de délai, et, pour y satisfaire, Dazincourt, au nom de sa société, fut obligé de promettre que l'ouvrage serait joué le mardi suivant, 14 janvier.

Les jacobins de la commune, n'ayant aucun moyen de s'opposer à cette représentation, résolurent cependant de l'empêcher par toutes les voies possibles, et, sous le prétexte de troubles dont Paris était menacé, ils or-

donnèrent, par un arrêté du 13, que tous les spectacles seraient fermés jusqu'à nouvel ordre.

Cet arrêté était à peine rendu, qu'il fut cassé par le conseil exécutif provisoire : celui-ci, en traitant de chimériques les craintes que l'on avait conçues sur la situation de Paris, engageait cependant les directeurs de spectacles à ne pas représenter les ouvrages qui pourraient exciter des rixes entre les citoyens, et troubler la tranquillité publique.

La commune ne se tint pas pour battue, et argua de cette disposition pour prohiber, par un nouvel arrêté, les représentations de l'Ami des Lois : en conséquence, les comédiens, qui l'avaient promis pour le 14, affichèrent l'Avare et le Médecin malgré lui. La foule n'en fut pas moins grande, et la soirée moins orageuse. La salle était entourée de soldats et de canons ; la police avait vomé tous ses



limiers; enfin, la place de la Comédie ressemblait à une véritable place d'armes. Mais tous ces préparatifs guerriers n'empêchèrent pas le public de demander l'Ami des Lois : les comédiens s'y refusèrent absolument, et le tumulte était parvenu à son comble, lorsque Santerre entra avec la force armée, et une députation de la commune.

A bas les *gueux* du 2 septembre ! s'écria-t-on de toutes parts ; à bas les assassins !

Santerre, sans se décontenancer, fit connaître l'intention de parler au public, et, ayant obtenu un moment de silence, il dit que la pièce n'étant point affichée, on n'avait pas le droit de la faire jouer, et qu'il ferait arrêter le premier qui se permettrait la moindre interruption. Les mots de brigands, d'assassins furent répétés au même instant par tous les échos de la salle, et le parterre, voyant qu'il ne

pouvait faire représenter l'Ami des Lois, demanda qu'au moins la lecture en fût faite sur le théâtre : plusieurs jeunes gens s'y élancèrent aussitôt, et la pièce fut lue au milieu des transports du plus vif enthousiasme.

L'Avare et le Médecin malgré lui ne furent pas joués, et il était plus de dix heures du soir lorsque le calme fut rétabli. Ainsi se terminèrent les représentations de l'Ami des Lois.

Nous rendrons compte de la reprise à l'époque où elle fut donnée : les tems étaient bien changés !

Le Théâtre de la rue de Richelieu joua aussi, dans le même tems, une pièce de circonstance, qui, sans avoir produit une aussi grande sensation que l'Ami des Lois, commença par les scènes les plus bouffonnes, et finit par les plus tragiques.

Nous voulons parler d'une pièce en quatre actes et en prose, intitulée : *le Général Dumouriez à Bruxelles*,

où *les Vivandiers*, dont la première représentation eut lieu le 23 janvier 1793.

Rien de plus bizarre, de plus extravagant que cet ouvrage, dont tout le mérite consistait dans des marches, combats et évolutions militaires. Les spectateurs, malgré leur indulgence pour les pièces de ce genre, ne purent s'empêcher de témoigner leur mécontentement : cependant la pièce alla jusqu'à la fin, et l'auteur étant demandé par quelques voix officieuses, mademoiselle Candeille s'avancait pour le nommer, lorsque tout à coup une femme, vieille et laide, se présente aux premières loges, et s'écrie : « Citoyens, vous demandez  
« l'auteur, le voici ; c'est moi, c'est  
« Olympe Degouge : si vous n'avez  
« pas trouvé la pièce bonne, c'est  
« que les acteurs l'ont horriblement  
« jouée. » A ces mots, les éclats de rire et les sifflets partirent de tous cô-

tés. Mademoiselle Candaille, interdite, assura que ses camarades avaient fait tous les efforts possibles pour soutenir la pièce. Vous avez bien joué, criait le public indigné ; c'est l'ouvrage qui est détestable. Olympe Degouge faisait toujours tête à l'orage ; mais les spectateurs s'étant portés dans les corridors, les uns l'accablèrent des sarcasmes les plus amers, et les autres la suivirent jusque dans la rue, en lui redemandant leur argent.

Le sort de la pièce fut décidé à la seconde représentation : le parterre ne voulut point qu'elle fût achevée, et, pour dissiper l'ennui qu'elle leur avait inspiré, la plupart des spectateurs s'élancèrent sur le théâtre, et dansèrent *la carmagnole* (\*) autour de

---

(\*) Chanson révolutionnaire, aussi ordurière que barbare.

l'arbre de la liberté , tandis que les autres faisaient chorus dans la salle.

Olympe Degouge publia un mémoire , dans lequel elle attribuait cet évènement à une cabale des comédiens. « Les misérables , disait-elle , me reprochent mon incivisme , parce que je me suis proposée pour défenseur officieux de Louis XVI ; parce que j'ai pensé que sa mort était inutile , et pourrait devenir funeste à la république. J'ai eu à me plaindre du Théâtre de la Nation ; je me suis prononcée contre lui dans le tems de son despotisme : je le défends aujourd'hui qu'on le persécute , et s'il voulait prouver combien il est au-dessus de son faible rival , il mettrait sur-le-champ sa pièce en répétition , et ressusciterait un ouvrage républicain massacré par le Théâtre de la République. Au reste , le sort de tous les grands hommes est d'être persécutés , et l'auteur du Con.

trat Social n'a pas éprouvé plus d'injustice et de dégoûts que je n'en ai moi-même reçus pour ma pièce nationale. »

La malheureuse Olympe ne prévoyait pas que cet ouvrage, si brûlant de patriotisme, deviendrait un jour son acte d'accusation, qu'on y verrait une preuve de complicité avec le général Dumouriez, et qu'enfin il la conduirait sur un échafaud. Leçon terrible pour les gens de lettres qui prostituent leurs plumes à la louange des gees vivans, et qui osent anticiper sur le jugement des siècles et de la postérité !

Picard, l'un de nos premiers auteurs comiques, n'était alors connu que par quelques productions éphémères jouées sur les petits théâtres, mais qui toutes portaient le cachet d'un esprit original, et promettaient à la scène française un auteur distingué.

*Le Conteur, ou les deux Postes*, comédie en trois actes et en prose, est le premier ouvrage qu'il ait donné aux grands théâtres : il fut joué, pour la première fois, le 4 février 1793, sur celui de la Nation, et obtint un succès prodigieux.

Des détails très-gais, un dialogue rapide, un comique franc et sans afféterie, firent passer sur les invraisemblances qu'offre cet ouvrage, et sur le défaut d'unité de lieux que le sujet rendait inévitable, puisqu'il s'agit d'un père qui court d'auberge en auberge après le ravisseur de sa fille.

Nous reparlerons plus d'une fois de Picard dans la suite de cet ouvrage, et nous nous plairons à annoncer les nombreux succès de ce charmant auteur, que ses amis mettent au-dessus de Dancourt, et que ses ennemis placent à côté de Molière.

Le bruit s'était répandu, depuis quelques jours, qu'une représentation

de l'Ami des Lois, serait incessamment donnée pour les frais de la guerre : aussi, après la première représentation du Conteur, cette pièce fut-elle demandée vivement par le public. Dazincourt, qui venait de jouer avec beaucoup de talent le rôle de Dupré, s'avança sur la scène, et s'exprima en ces termes :

« Citoyens, ce théâtre, le plus an-  
 « cien et le plus persécuté de tous,  
 « dont on calomnie même les actes  
 « de bienfaisance, ne peut être ga-  
 « rant que de son aveugle soumis-  
 « sion à la loi, et de son entier dé-  
 « vouement à vos moindres desirs :  
 « nous sommes informés que des ré-  
 « clamations s'élèvent contre la pro-  
 « chaine représentation de l'Ami des  
 « Lois. L'emploi que nous avons an-  
 « noncé du produit de la recette ne  
 « peut laisser aucun doute sur la pu-  
 « reté de nos intentions. Si vous con-  
 « sentez à nous continuer les bontés



« dont vous nous comblez tous les  
 « jours , n'exigez pas les représenta-  
 « tions d'un ouvrage dont les suites  
 « pourraient nous devenir funestes. »

En effet , un orage terrible devait bientôt éclater sur la comédie française , et la suite prouvera que les craintes de Dazincourt n'étaient que trop bien fondées.

Nous avons déjà rendu compte de deux drames , qui montrent , sous les couleurs les plus terribles , jusqu'à quel point se portait la vengeance des moines et des religieuses : après *Mélanie* et les *Victimes Cloîtrées* , il semble que la matière est épuisée , et l'horreur parvenue à son comble ; c'est cependant sur les mêmes fondemens que Chénier a bâti sa tragédie de *Fénelon* , représentée , pour la première fois , le 9 février 1793 , sur le Théâtre de la rue de Richelieu.

Une jeune fille élevée dans un

couvent est sur le point de prononcer ses vœux ; on attend ce jour même le prélat qui doit les recevoir, et ce prélat c'est Fénelon : la jeune novice, qui se nomme Amélie, envisageant de plus près ce terrible moment, réfléchissant pour la première fois sur le sort de ses parens, dont on ne lui a jamais donné connaissance, avoue sa répugnance à la religieuse qui a soigné son éducation, et à l'abbesse elle-même. Celle-ci, courroucée d'un dégoût qu'elle ne pouvait prévoir, lui dit qu'il n'est plus tems de réfléchir, et que sa naissance, si elle la connaissait, la forcerait à rougir. Cette idée, loin de décourager Amélie, la fortifie encore dans sa résolution : elle apprend d'ailleurs qu'une malheureuse, forcée comme elle au sacrifice de sa liberté, est depuis quinze ans renfermée dans un souterrain : elle parvient à y pénétrer, et reconnaît que cette infortunée est sa mère. Bientôt elle a

franchi les murs du couvent, et elle se rend au palais de Fénélon qui venait d'arriver à Arras. Fénélon, dont les principes sont humains et tolérans, apprend ses malheurs, ceux de sa mère, vole au souterrain, et en fait sortir, sous les yeux de l'abbesse, la mère et la fille, ainsi que la religieuse indulgente qui les a si bien servies l'une et l'autre. La mère trouve, dans un ami de Fénélon qui s'est fixé à Cambrai, le père d'Armélie; c'est Delmance, avec lequel elle était unie par un hymen secret.

Fénélon comble leurs vœux en les réunissant, et ils tombent aux pieds de leur bienfaiteur. (\*)

Tel est le plan de la tragédie, ou plutôt du drame de Chénier, et, en effet, ce dernier titre eût été plus

(\*) Ce trait, attribué à Fénélon par l'auteur, appartient à Fléchier.

modeste , et est d'ailleurs le seul qui convienne au genre de l'ouvrage. Quoique les évènements en paraissent un peu romanesques , on ne peut nier que les situations ne soient en général très-pathétiques , le style correct , élégant , plein de vers heureux , et enfin le caractère de Fénelon dessiné de la manière la plus touchante.

Ce prélat paraît entouré de toutes ses vertus ; il professe une morale douce , patriarchale , digne des premiers pères de l'église , et enfin il fait chérir , par ses discours et par ses actions , la divinité dont il est l'image.

Cette pièce , l'une des meilleures de Chénier , a cependant éprouvé des censures amères , et presque toutes injustes : la raison en est simple ; Chénier est connu en politique , par des principes qui ne sont pas ceux de ses adversaires , et ceux-ci , confondant l'homme de lettres avec

l'homme public, s'occupent de l'auteur, au lieu d'examiner l'ouvrage, dont ils ne remarquent les défauts qu'à travers le microscope révolutionnaire. Ces hommes sont, sans doute, bien insensés, et ressemblent à ce peintre qui trouvait détestable un chef-d'œuvre de sculpture, parce que l'auteur avait composé jadis un mauvais dessein.

Monvel a mis au rôle de Fénélon le cachet de son précieux talent : aussi le public n'a-t-il jamais manqué de lui appliquer ce vers de Delmance à Fénélon.

Où prenez-vous ce bon qui n'appartient qu'à vous ?

Les derniers jours du mois de février 1793 ne sont remarquables que par les débuts de M<sup>lle</sup> Imbert, dans la tragédie, au Théâtre de la Nation, et par une comédie en un acte et en prose, ayant pour titre ; *le Maire de Village*, qui y fut jouée le 22 pour la première fois, et

dont l'auteur était Laüs de Boissy.

Le succès de dont la *Matinée d'une Jolie Femme* donna lieu à la *Soirée d'une Vieille Femme*, comédie en deux actes et en vers : ces deux pièces furent représentées le 25 mars 1793. Le public, justement idolâtre du talent de M.<sup>lle</sup> Contat, et sachant qu'elle devait jouer les deux principaux personnages, se porta en foule à cette représentation qui, en effet, promettait un contraste piquant. L'attente du public fut malheureusement trompée : une femme septuagénaire, douce, aimable, tolérante pour la jeunesse, et qui passe sa soirée à faire de bonnes actions, est un caractère qui ne convient point au genre de talent de M.<sup>lle</sup> Contat, et qui d'ailleurs a le défaut de n'être point naturel. Le vieillard est presque toujours chagrin, grondeur, et, comme l'a dit Horace,

*Laudator temporis acti.*

Quelque soin qu'eût prit Made-

moiselle Contat pour se grimer, sa fraîcheur, sa jeunesse, et l'éclat de ses yeux trahissaient trop l'imposture, pour qu'on pût se prêter à l'illusion. Plus on voit, d'ailleurs, de femmes vieilles et laides épuiser les ressources de l'art pour se rajeunir, plus on conçoit difficilement que celles qui sont jeunes et jolies puissent se couvrir du masque de la laideur. Sous ce rapport, rien n'est moins juste que la comparaison si souvent établie entre le monde et le théâtre.

Le public ne vit qu'avec un sentiment pénible les rides qui sillonnaient le front de M<sup>lle</sup> Contat, et déclara qu'il aimait mieux la voir dans sa Matinée que dans sa Soirée. L'auteur de la pièce ne fut point nommé.

D'après un usage établi depuis longtemps, l'année théâtrale ne commence qu'à Pâques ; c'est à cette époque

que se changent ou que se renouvellent les engagements, et jusqu'alors les grands théâtres avaient toujours été fermés pendant une quinzaine, soit pour laisser aux directeurs le tems de réorganiser leurs entreprises, soit pour accorder aux comédiens quelques jours de repos après une année entière de travail.

Depuis 1793, l'usage des clôtures ne subsiste plus, et nous croyons en trouver la cause dans l'intérêt des propriétaires à qui ils faisaient perdre quinze jours d'exploitation dans un tems où la saison peu avancée est encore très-favorable aux spectacles.

Le Théâtre de la Nation et celui de la rue de Richelieu firent, au mois d'avril, deux acquisitions précieuses ; le premier dans la personne de M.<sup>lle</sup> Lange ; et l'autre dans celle de Baptiste aîné.

M.<sup>lle</sup> Lange, qui avait d'abord été attachée au Théâtre Français, y reparut d'une manière brillante dans



Mahomet, la Feinte par Amour, la Fausse Agnès, etc. Cette jeune actrice, douée d'un physique enchanteur, d'un organe agréable, et d'une douce sensibilité, a fait, pendant quelques années les délices de la scène. (\*)

Baptiste aîné jouait, depuis quelques années, avec distinction, à un nouveau théâtre établi au Marais sous les auspices du fameux Beau-

---

(\*) Elle n'est pas moins célèbre dans le monde par ses aventures galantes, et surtout par le fameux procès contre un riche négociant hambourgeois, qu'elle avait abandonné après lui avoir donné une fille, nommée Paméla. (\*) Les tribunaux ont long-tems retenti de cette affaire scandaleuse, qui présentait, d'un côté, une femme

(\*) Mademoiselle Lange avait ainsi nommé sa fille, à cause du succès de la pièce de Paméla, où elle jouait le principal personnage, et dont nous rendrons compte dans la suite de cette histoire.

marchais : il y avait créé le rôle du comte Almaviva dans la Mère Coupable, et ses succès dans le Glorieux, dans Robert, Chef de Brigands, et d'autres ouvrages, avaient déterminé les directeurs du Théâtre de la rue de Richelieu à s'attacher cet estimable comédien.

Ses débuts dans la Coquette Corrigée, dans Nanine, l'Homme Singulier, la Métromanie, etc., furent vus avec le plus grand intérêt ; et de-

jeune et jolie, réclamant son enfant avec toute la tendresse d'une mère ; et de l'autre, un amant courroucé, voulant le lui ravir pour l'arracher à la contagion de l'exemple et des mauvaises mœurs. Mais les détails de cette aventure sont étrangers à notre ouvrage, et nous renvoyons ceux qui voudraient les connaître à la collection des causes célèbres, ou plutôt à la chronique galante de la fin du siècle dernier.

puis cette époque, il demeura chargé des premiers rôles dans la comédie.

Nous nous sommes déjà expliqué sur le talent comique de Demoustier, et nous ne pourrions répéter, à l'égard des *Femmes*, ouvrage de cet auteur, joué, au Théâtre de la Nation, le 19 avril 1793, que ce que nous avons déjà dit d'une manière très-détaillée en parlant de la pièce du Conciliateur.

Sept femmes, ennemies des hommes, vivent à la campagne : un jeune officier, plus femme qu'elles, soupire, comme un autre Renaud, aux pieds de ces nouvelles Armides, au lieu d'aller rejoindre son régiment. Lisidor, son oncle, espèce de *roué* qui eut jadis des liaisons avec madame de Saint-Clair, maîtresse de la maison, vient arracher son neveu à la mollesse et à l'oisiveté. Madame de Saint-Clair, qui chérit encore l'infidèle, apprend qu'il a perdu une

place lucrative : elle vole sur-le-champ à Paris ; obtient du ministre sa réintégration , et la lui rapporte en lui offrant sa main , et en donnant à son neveu celle d'Eugénie , sa fille , qu'il avait distinguée parmi ses compagnes.

On voit combien un pareil cadre est faible pour une comédie en quatre actes et en vers ; aussi l'auteur fut-il forcé de la réduire en trois. Mais , quelque succès qu'elle ait obtenu depuis , soit par le jeu des acteurs , soit par une suite de la corruption du goût , il n'en est pas moins vrai que cet ouvrage n'est qu'un recueil de fades et insipides madrigaux ; qu'il ne peut inspirer aucun intérêt ; qu'il offre des tableaux capables de faire rougir la décence ; et qu'enfin , il est d'autant plus dangereux , que les jeunes gens , éblouis par le faux brillant des idées , et le clinquant du style , le pren-

dront plutôt pour modèle que les immortels chefs-d'œuvres de nos grands auteurs comiques.

Cette pièce à *l'eau-rose* fut suivie d'un drame bien noir, en quatre actes et en vers, ayant pour titre : *Adèle de Crécy*, joué le 3 mai, et dont le succès ne s'est pas soutenu.

Cet ouvrage, plein d'incidens romanesques, et d'invraisemblances, est dirigé contre le droit d'aînesse, dont l'abolition est un des bienfaits du nouveau régime. Un jeune homme ambitieux ne peut voir, sans frémir, toute la fortune paternelle passer dans les mains de son frère aîné; il n'est pas de crimes qu'il ne commette pour s'en rendre possesseur, et lorsqu'il en reçoit la juste punition, son repentir amer prouve qu'il n'eût jamais été coupable sans une loi barbare qui avait étouffé en lui la nature et l'honneur.

L'auteur de ce drame est Dercy , auteur des opéra de la Caverne , et de Paul et Virginie , joués au théâtre de la rue Feydeau.

*Les quatre Sœurs*, comédie en trois actes et en vers libres , jouée le 23 mai au même théâtre , n'était qu'une mauvaise imitation des Femmes et de la Coquette Corrigée , etc. , et n'obtint aucun succès.

Le drame de *Robert , chef de Brigands* , joué , dans l'origine , au Marais , fut remis , le 3 avril 1793 , à la rue de Richelieu. Son véritable but était de prouver la justice et la nécessité d'un tribunal révolutionnaire , au reste , le rapport entre les brigands de Robert et les juges de la Conciergerie était parfaitement juste , car ils étaient tous de véritables assassins. Nous n'hésitons pas à regarder la représentation de cet ouvrage comme l'une des causes qui ont détruit dans le peuple tout sen-

timent d'humanité, et, enfin, pour le juger en deux mots, nous sommes persuadés qu'il a poussé une foule d'hommes égarés vers le crime, et qu'il n'en a pas ramené un seul dans le sentier de la vertu.

On a beaucoup vanté Baptiste aîné dans le rôle de Robert : il y était horriblement beau, sans doute ; mais cet artiste, estimable a des titres plus précieux et plus vrais aux suffrages des connaisseurs, et nous ne pouvons que le plaindre d'avoir été l'un des instrumens de la démoralisation publique.

C'est au mois de juin 1793 que les comédiens du Théâtre de la Nation ajoutèrent à leur répertoire *les Fausses Confidences*, données, en 1773, au Théâtre Italien. Il n'est peut-être aucune pièce qui soit encore aujourd'hui mieux jouée que celle-là ; mais nous avouons que nous

aimerions mieux admirer le talent de mademoiselle Contat , de Fleury , de Dazincourt dans les chefs-d'œuvres des pères du Théâtre Français , que dans ces pièces à prétention , qui n'offrent point de vrai comique , où l'on voit que l'auteur a couru après l'esprit , et qui , loin de pouvoir être proposées comme des modèles , ne feraient qu'égarer les jeunes auteurs qui voudraient en faire de semblables , et les jeunes comédiens qui essaieraient de s'y faire applaudir. Marivaux veut être joué par des talents supérieurs ; comme il n'a que de l'esprit , il faut , pour le bien sentir , des acteurs qui en aient beaucoup : mais la bonne comédie , même médiocrement jouée , conserve un mérite réel , indépendant de tous les accessoires.

Le Théâtre de la Nation donna , le 5 juillet 1793 , la première repré-



sentation de *la Vivacité à l'Epreuve*,  
comédie en trois actes et en vers.

Cléante , jeune homme d'une vivacité qui l'entraîne quelquefois jusqu'à la brusquerie , aime Emilie , et en est aimé ; mais la fortune du père d'Emilie dépend toute entière d'un frère âgé , qui est commandeur : c'est particulièrement à ce commandeur que Cléante doit s'attacher à plaire , s'il veut épouser son amante. Cependant il a pour rival Damis , homme flegmatique , qui a toute l'amitié du commandeur : ce n'est qu'à force de complaisances pour ce dernier que Cléante pourrait l'emporter sur son rival ; mais il en est incapable : il ne veut pas écouter les histoires que raconte le commandeur ; il refuse de lui faire la lecture , il le quitte brusquement au milieu d'une partie de piquet ; en un mot , il s'attire la haine du commandeur , qui fait venir son notaire , et donne sa nièce à

Damis. Cléante est invité à signer au contrat ; il le fait en enrageant : mais quelle est sa surprise et sa joie en voyant que Damis, son généreux rival a fait changer les noms. Cléante devient l'époux d'Emilie , et le bon homme d'oncle y consent après quelque résistance.

On se figurera difficilement qu'un fonds aussi léger , pour ne pas dire aussi nul , ait pu fournir une comédie en trois actes ; aussi cette pièce n'est-elle soutenue que par des détails. Le grand défaut de l'ouvrage est que Cléante n'intéresse pas. Sa *vivacité* n'a rien d'aimable , et presque toutes les *épreuves* par lesquelles il passe le présentent comme un homme brusque et grossier , et qui serait rejeté de toute société honnête. Tous les autres rôles sont sans couleur ; aussi la vivacité à l'épreuve n'obtient-elle qu'un médiocre succès , dû tout entier au style de l'ouvrage ,

sur lequel il y aurait encore beaucoup à dire : il nous suffira d'ajouter que l'auteur de cette comédie était Vigée.

S'il est vrai que le théâtre doive être l'école des mœurs, les comédiens du Théâtre de la République s'étaient étrangement écartés des devoirs de leur état quand ils osèrent offrir au public une pièce semblable à *la Liberté des Femmes*, comédie en trois actes et en prose, donnée à ce théâtre le 22 juillet 1793.

Un jeune homme, nommé Doligny, aussi léger dans ses principes que dans sa conduite, a épousé, malgré lui, une femme qu'il n'avait jamais vue, et qu'il a quittée un instant après la cérémonie. Madame Doligny vit depuis six ans à la campagne; elle a presque oublié cet époux qu'elle n'a vu qu'un quart-d'heure : elle aime Florval, cousin de Céphise, son amie, et Céphise em-

ploie tous les moyens pour fortifier cette passion naissante. Cependant Doligny a rencontré dans ses voyages une certaine Bélise qu'il adore : pour l'épouser , il faut qu'il ait recours au divorce ; il se rend chez madame Doligny , et là , après s'être porté à mille extravagances plus fortes les unes que les autres , il fait signer à sa femme un acte de divorce , et l'engage à épouser Florval.

Nous ne ferons pas à nos lecteurs l'injure de vouloir les convaincre de l'immoralité d'un pareil ouvrage ; ils partageront sans doute l'indignation que les spectateurs témoignèrent à sa représentation : la chute la plus complète et la mieux méritée , à tout égard , punit l'auteur d'avoir fait une pièce aussi médiocre que scandaleuse.

Le Théâtre de la République fut un peu plus heureux le lendemain 23. La tragédie de *Mutius Scævola*

était le coup d'essai d'un jeune homme ; son âge et le mérite de la pièce devaient lui concilier la bienveillance du public : le même sujet avait été traité, en 1646 , par Duryer. Luce de Lancival , auteur du nouveau Mutius , paraît avoir beaucoup emprunté à Duryer , mais il a eu le bon esprit de supprimer le rôle de Tarquin, personnage ignoble et repoussant , dans la pièce ancienne. Le trait de Scœvola est trop connu pour que nous donnions l'extrait de cette tragédie : les caractères de Mutius et d'Arons parurent bien tracés ; mais le style , quoique pur et soigné , est souvent faible et sans énergie. Un défaut principal , qui appartient beaucoup moins à l'ouvrage qu'aux circonstances dans lesquelles il fut joué , nuit à son succès ; le rôle du tyran Porsenna parut trop beau , et nous croyons qu'il est impossible de traiter ce sujet sans que le personnage de ce prince qu'on

veut assassiner, et qui se venge en pardonnant, n'écrase tous les autres. L'auteur fut demandé : Talma vint annoncer qu'il desirait garder l'anonyme. Nous n'avons pas cru commettre une indiscretion en nommant Luce de Lancival.

Le mois de juillet 1793 fut signalé par la mort de Lemierre, auteur d'*Hypermnestre*, de *Guillaume Tell*, de la *Veuve du Malabar*, etc. *Antoine Marin Lemierre* était né à Paris en 1723, mais il ne naquit à la gloire qu'en 1758. (\*) *Hypermnestre* le mit tout à coup à côté de *Crébillon*,

---

(\*) Cet article est de M. Augustin Ximènes : il lui appartenait mieux qu'à tout autre de consacrer la mémoire d'un poète qui fut son ami, et, sans doute, il ne nous saura pas mauvais gré d'avoir inséré dans notre histoire cette note nécrologique, qu'il envoya dans le tems à plusieurs journaux.

avec lequel il eut plus d'une conformité : tous deux choisirent pour leur coup d'essai des sujets tirés de la fable , et leurs personnages avaient précédé les tems historiques. Atrée et Thieste , en 1707 , eut vingt représentations de suite ; Hypermnestre n'en eut pas moins : tous deux eurent une alternative de disgrâce et de succès ; le nombre de leurs tragédies est à peu près égal ; il ne reste au théâtre que trois ou quatre pièces de l'un et de l'autre : Crébillon s'éleva jusqu'à Rhadamiste , et Lemierre jusqu'à Guillaume Tell. Electre fit ou augmenta la réputation de deux actrices du siècle , (\*) et luttait trente ans contre celle de Voltaire ; mais la génération qui commence semble préférer les beautés antiques ,

---

(\*) Adrienne Lecouvreur et Claire de La-  
tude Clafson.

que l'auteur d'Oreste avait ressuscitées, aux amours déplacées et insipides d'Electre.

La veuve du Malabar , rejetée en 1768 , reparut glorieusement en 1780 : on se lassa d'être injuste : Lemierre fut consolé. Mais , comme il le disait assez gaîment au célèbre Villepatour , il lui fallut des pièces de trente-six pour enfoncer les portes de l'académie.

Crébillon n'y était guère entré plus jeune ; mais Dauchet , son contemporain , y avait été reçu vingt ans avant lui. On reprocha long-tems à Crébillon la dureté , la sécheresse , l'incorrection , les tournures baroques , les barbarismes. On n'épargna pas à Lemierre les mêmes douceurs. (\*) Aucun fiel n'a jamais

---

(\*) Nous pensons que ces reproches aient



empoisonné ma plume , disait Crébillon dans son discours en vers , le jour de sa réception en 1731. Ce que disait Crébillon , Lemierre l'a fait , et il ne l'a point dit.

Crébillon eut le malheur d'être l'instrument , peut-être sans le savoir , des petites passions d'une favorite , (\*) qui le récompensa , non pas en reine , mais en ministre d'un roi , fort peu touché des choses d'esprit. Lemierre n'avait obtenu d'une cour prodigue que la plus modique des pensions ; mais il reçut de la république naissante la seule récom-

sés à Lemierre ne sont pas sans fondement ; ses pièces brillent plus par la force et la hardiesse des idées que par le style qui est souvent dur , incorrect et rocailleux. (*Note des auteurs.* )

(\*) La Pompadour fit achever Catilina , dans l'espérance d'humilier Voltaire , qu'elle trouvait trop familier :

pense qui fût digne de lui : le peuple , devenu souverain , voulut que l'image du libérateur de la Suisse fût placée dans le sanctuaire de la liberté , et que la tragédie de Guillaume Tell fût représentée dans ses fêtes solennelles. Hélas ! Lemierre ne jouit pas de ces honneurs. Ainsi le Tasse expira la veille de son triomphe. Lemierre, privé de la mémoire, se survécut à lui-même pendant plus de six mois , et mourut sans agonie , dans le mois de juillet 1793. Il était parvenu , à l'âge de soixante ans , sans avoir presque rien au-delà du nécessaire , et il s'en privait avec joie pour satisfaire à la piété filiale , le plus impérieux de ses besoins : chaque fois qu'il recevait la part légère que faisaient alors aux auteurs dramatiques les comédiens privilégiés , il la portait , à pied , à sa mère , qui demeurait à Saint-Germain ; il se serait reproché , comme un vol

les frais d'un voyage qui pouvait ne lui coûter que des sueurs si honorables.

Une vérité que l'expérience a confirmée, c'est que rien n'est plus difficile que de mettre en scène, d'une manière satisfaisante, le roman même le plus estimable : *Paméla* de Richardson n'a jamais fourni que des ouvrages médiocres. Boissy donna, en 1743, à la comédie italienne, une pièce en trois actes et en vers, intitulée : *Paméla, ou la Vertu mieux Éprouvée*. Cet ouvrage n'eut qu'un faible succès, qu'il dut encore tout entier à une fête qui en fait le dénouement, fête aussi ridicule à la lecture qu'agréable à la représentation. Lachaussée, qui avait fait réussir au théâtre tant de romans, n'y put faire applaudir celui de *Paméla*. La comédie en cinq actes et en vers qu'il donna sous ce titre n'alla pas jusqu'à la fin ; l'orage grondait sourdement lorsqu'un vers bur-

lesque vint hâter l'explosion. Un personnage se plaignait de n'avoir pas assez de tems pour faire une commission : un autre lui répondit :

**Vous prendrez mon carrosse , afin d'aller plus vite.**

Cette pièce (\*) est imprimée dans les *Œuvres de Lachaussée* , mais on n'y trouve ni ce vers ni beaucoup d'autres qui étaient aussi ridicules.

Voltaire , dans sa *Nanine* , qui parut six ans après , eut le bon esprit de n'emprunter à Richardson que son idée principale , et de créer son cadre , ses personnages et son action.

(\*) C'est au sujet de la *Paméla* de Lachaussée qu'on cite l'anecdote suivante : Au sortir de la première et dernière représentation de cette comédie , quelqu'un demanda à la porte : *Comment va Paméla ?* Un mauvais plaisant lui répondit : *Elle pâme, hélas !*

Tout le monde connaît, du moins par les traductions, les deux comédies de Goldoni , *Paméla Nubile* , et *Paméla Maritata*.

Il fallait quelque courage pour traiter de nouveau un sujet où deux auteurs avaient échoué , et deux autres si bien réussi : aussi la première représentation de *Paméla* , ou *la Vertu Récompensée* , comédie en cinq actes, et en vers, donnée, le premier août , au Théâtre de la Nation , avait-elle attiré une grande foule de spectateurs. Nous ne donnerons pas l'analyse de cette comédie ; le sujet en est trop connu. Nous nous contenterons de dire que l'auteur, qui paraît avoir plutôt suivi Goldoni que Richardson , a commis une grande faute, que Voltaire a évitée avec soin ; c'est d'avoir fait de Paméla une fille d'une haute naissance : l'action du lord Bonfil , qui l'épouse , n'a plus rien de méritoire, et ce n'est

plus la *vertu*, mais la *noblesse* qui est récompensée.

Malgré beaucoup de longueurs et deux ou trois rôles tout à fait inutiles , cette pièce eut beaucoup de succès ; elle est élégamment écrite , et fut jouée avec perfection , surtout par mademoiselle Lange , qui montra Paméla aussi intéressante que Richardson nous l'a peinte. Fleury , qui avait rempli le rôle de milord Bonfil avec le talent qui le distingue , vint nommer pour auteur François de Neufchâteau.

Le 28 août fut le jour du début de Raymond au Théâtre de la République. Il avait choisi un rôle adopté par presque tous les débutans , et qui n'en est pas moins un des plus difficiles de l'emploi ; *le menteur* : si Raymond laissa beaucoup à désirer du côté de la chaleur et de l'aisance , du moins lui reconnut-on une diction juste, et beaucoup

d'intelligence ; son jeu est un peu sec , mais toujours raisonnable.

Il parut mieux placé dans le rôle de Polinville du Français à Londres , qu'il joua après le Menteur. Il fut , en général , accueilli d'une manière flatteuse et encourageante.

S'il est dans l'histoire du Théâtre Français une époque pénible pour l'historien et le lecteur , c'est celle dans laquelle nous allons entrer : nous avons à peindre les persécutions exercées contre des artistes estimables , dont tous les torts étaient de ne point partager les opinions de leurs proscripteurs. Le premier triomphe qu'obtinrent les ennemis du Théâtre de la Nation fut un ordre de suspendre les représentations de *Paméla*, sous prétexte que cette pièce contenait des vers tendans à rétablir ou du moins à faire regretter les privilèges de la noblesse. Le 29 août , à cinq heures et demie , l'ordre arriva ,

et la neuvième représentation, qui  
 était affichée, ne put avoir lieu. Les  
 comédiens, cédant aux circonstances,  
 engagèrent l'auteur à faire disparaître  
 de son ouvrage les passages qui  
 pourraient donner prise aux mal in-  
 tendionnés. François de Neufchâteau  
 supprima quelques vers, refit le dé-  
 nouement, et la pièce fut annoncée,  
 pour le 2 septembre, *avec des chan-  
 gemens* : elle fut jouée et fort applau-  
 die. Mais, au dénouement, une tirade  
 où l'on recommande la tolérance re-  
 ligieuse choqua vivement un indivi-  
 du, qui crut ou fit semblant de croire  
 qu'on *voulait donner raison aux  
 modérés* ; il cria à la contre-révo-  
 lution : mais le public, indigné, fit  
 taire ce forcené, qui se retira en  
 menaçant les comédiens d'une dé-  
 nonciation *aux Jacobins*. La pièce  
 fut reprise avec calme, et continuée  
 au milieu des applaudissemens.

Le crime ne perdit pas un instant,



et le soir même l'infame qui avait menacé les artistes du Théâtre de la Nation courut *aux Jacobins*, et il peignit la comédie française comme un foyer de contre-révolution : *On y travaille*, dit-il, *à corrompre l'esprit public par la représentation de pièces aristocratiques.*

Les brigands qui siégeaient dans cet antre abominable n'étaient que trop bien disposés à partager la fureur *du frère et ami* ; il suffisait de leur montrer des victimes pour être sûr qu'ils s'empresseraient de frapper, et, aux yeux de ces farouches vandales, les talens étaient un titre de plus à la proscription. La société arrêta qu'une dénonciation *énergique* serait rédigée et envoyée *aux frères* de la commune de Paris, contre les comédiens du Théâtre de la Nation. La commune, composée d'hommes atroces, plus faits pour porter la livrée du bourreau que l'é-

charpe de magistrat , ne manqua pas d'accueillir la dénonciation faite par la société des Jacobins , dont ils étaient eux-mêmes les membres les plus marquans , et , dans la nuit du 3 au 4 septembre , tous les comédiens du Théâtre de la Nation furent arrêtés chez eux , et plongés dans les prisons , qui n'étaient alors que l'antichambre de la mort. La convention nationale , qui n'était plus qu'une machine , que le comité de salut public faisait agir à son gré , confirma l'arrêté de la commune de Paris.

Il n'est personne qui ne sente que la pièce de *Paméla* n'était qu'un vain prétexte pour couvrir la haine que les égorgeurs portaient aux comédiens français , surtout depuis les représentations de *l'Ami des Loix*. *Paméla* avait été jouée neuf fois , sans que les autorités eussent jugé la pièce dangereuse , et c'est au mo-

ment où elle avait subi tous les changemens que les circonstances paraissent nécessiter, qu'on s'imaginé d'en faire un arrêt de proscription : d'ailleurs, si la pièce eût été réellement un ouvrage pernicieux , quel était le plus coupable de l'auteur ou des comédiens ? Et cependant François de Neufchâteau , décrété et arrêté avec eux , sortit de prison peu de jours après.

Nous aimons à repousser loin de nous l'idée que les comédiens du Théâtre de la Nation durent leur longue infortune à ceux du Théâtre de la République , qui jouissaient d'une grande faveur auprès des gouvernans d'alors : en effet , comment croire que des artistes , recommandables par leurs talens , eussent pu abjurer tout sentiment d'honneur et d'humanité , jusqu'à se rendre les limiers des bourreaux , et eussent voulu dresser eux-

mêmes les échafauds de leurs anciens camarades , pour les punir de vieilles querelles où l'amour - propre et l'opinion créèrent des torts qui furent au moins partagés ?

Dira-t-on que leur but pouvait être de détruire un rival dangereux , et de se rendre l'unique *Théâtre Français* ? Mais ils avaient été les premiers à sentir la nécessité de la concurrence , et un léger intérêt pouvait-il d'ailleurs leur faire commettre un crime aussi affreux ? Nous ne pousserons pas plus loin ces réflexions ; il est trop pénible de penser que des artistes puissent avoir besoin d'une pareille justification , et nous nous plaisons à croire que ceux du Théâtre de la République furent tout à fait étrangers à l'arrestation de leurs camarades , et que , s'ils ne firent en leur faveur aucune démarche ostensible , la crainte de se perdre eux-mêmes les empêcha

seule de faire éclater leur douleur et leur zèle.

Molé fut seul excepté de la proscription prononcée contre tous les comédiens français ; il doit en rendre grâces à son étoile, car, peut-être, une longue captivité, que son âge lui eût encore fait paraître plus douloureuse, eût-elle altéré ces moyens vigoureux qui le rendent l'acteur le plus étonnant de la scène française, et lui font donner tous les jours un démenti à la nature.

Désessarts, qui était allé prendre les eaux de Barrège, fut frappé comme d'un coup de foudre en apprenant la nouvelle de l'arrestation de ses camarades.

Cet acteur, célèbre par son talent et son énorme embonpoint, était né de parens honnêtes, qui lui avaient donné une bonne éducation. Il avait été d'abord procureur à Langres ; mais cet état lui convenait peu. Appelé à

Paris pour la poursuite de quelques affaires, un de ses amis le mena à la comédie française : Désessarts sortit enthousiasmé, et jura de se faire comédien. Il tint parole : bientôt il débuta au Théâtre Français, dans l'emploi des financiers, qu'il remplit longtemps avec tant de distinction. Il se faisait surtout remarquer par sa ronde bonhomie et sa franche gaîté. Il était généralement aimé de ses camarades, quoiqu'il supportât quelquefois impatiemment leurs plaisanteries sur sa monstrueuse corpulence. (\*) Il

---

(\*) Dugazon , surtout , semblait s'être fait une joyeuse tâche de mystifier Désessarts. Lorsque la ménagerie du roi perdit l'unique éléphant qu'elle possédât, Dugazon alla prier Désessarts de venir avec lui chez le ministre\*\*\*, pour y jouer un petit proverbe, dans lequel il avait besoin d'un *compère* intelligent. Désessarts y consent, et s'informe du costume qu'il doit prendre. — Mets-toi en,

était si puissant, que, lorsqu'il jouait Orgon dans Tartuffe, on était obligé

---

grand deuil, lui dit Dugazon; tu es censé représenter un héritier. Voilà Désessarts en habit noir complet, avec des crêpes, des pleureuses, etc. On arrive chez le ministre.

--Monseigneur, dit Dugazon, la comédie française a été on ne peut plus sensible à la mort du bel éléphant qui faisait l'ornement de la ménagerie du roi; et si quelque chose pouvait la consoler, c'est de fournir à sa majesté

l'occasion de reconnaître les longs services de notre camarade Désessarts : en un mot, je viens, au nom de la comédie française,

vous demander pour lui la survivance de l'éléphant.--Qu'on se figure les éclats de rire des

auditeurs, et l'embarras du pauvre Désessarts ! Il sort furieux, et le lendemain appelle

Dugazon en duel. Arrivés au bois de Boulogne, les deux champions mettent l'épée à

la main. — Mon ami, lui dit Dugazon, j'éprouve vraiment un scrupule de me mesurer

avec toi; tu me présentes une surface énorme, j'ai trop d'avantage. Laisse-moi égaliser la

d'avoir une table faite exprès, et d'une hauteur extraordinaire , pour qu'il pût se cacher dessous. Ses transpirations nocturnes étaient si abondantes, qu'il fallait le veiller pour lui faire changer de linge d'heure en heure. Son prodigieux appétit répondait à l'énormité de sa conformation : Désessarts mangeait ordinairement ce qui aurait suffi au repas de quatre hommes. Quelque tems avant la proscription des comédiens français , de fréquentes oppressions ayant fait trembler pour ses jours , les médecins lui ordonnèrent les eaux de Barrège : c'est là qu'il apprit l'arrestation de ses camarades. Cette fatale nouvelle lui

---

partie.--A ces mots, il tire de sa poche un morceau de blanc d'Espagne , trace un rond sur le ventre de Désessarts.—Ecoute, ajoute-t-il, tout ce qui sera hors du rond ne comptera pas.--Le moyen de se battre! Ce duel bouffon fut terminé par un déjeuner.



causa une révolution terrible, et il mourut suffoqué à l'âge d'environ cinquante-cinq ans.

Thalie eut donc à pleurer à la fois la mort d'un de ses favoris et la proscription de ses plus chers enfans. En vain les comédiens du Théâtre de la République se flattèrent-ils de sécher ses larmes : les pièces monstrueuses dont ils salirent leur théâtre pendant cette désastreuse époque ne pouvaient qu'aigrir encore ses douleurs.

Nous voici à la troisième époque de l'histoire du Théâtre Français ; elle comprend tout le laps de tems pendant lequel le Théâtre de la République subsista seul.

Le premier ouvrage qui y fut représenté n'obtint aucun succès. *Bathilde*, ou *le Duo*, comédie en un acte et en prose, jouée le 16 septembre 1793, semblait n'avoir été composée que pour donner à mademoiselle Candeille et à Baptiste aîné

l'occasion de faire briller leurs talens sur le piano. Le public applaudit le *duo*, et siffla l'ouvrage, dont le moindre défaut était un dialogue du plus mauvais goût. Une soubrette, par exemple, disait à un valet : *montre-moi le ressort, et je le ferai jouer*. Malgré sa chute si bien méritée, le talent ou l'amour-propre des acteurs lui firent obtenir quelques représentations.

La disgrâce essuyée par la petite comédie de Bathilde n'était rien en comparaison de celle qu'éprouva *le Hulla de Samarcande*, ou *le Disorce Tartare*, comédie en cinq actes et en vers de dix syllabes, représentée, pour la première fois, le 30 décembre 1793.

Une loi observée dans plusieurs contrées de l'Asie porte qu'un mari qui a répudié sa femme ne peut la reprendre que lorsqu'elle a contracté et consommé un mariage nouveau avec

un autre homme. Pour éluder cette loi, un époux, qui, à la suite d'une querelle, a répudié sa femme le matin, et qui s'en repent le soir, engage un homme à passer la nuit avec sa femme, en sorte que le lendemain il puisse la reprendre. Celui qui lui a rendu ce singulier service se nomme un *Hulla*. Il y a beaucoup de ces *hulla* qui en font un métier ; car souvent on paie très-généreusement leur continence d'une nuit.

On trouve dans la Bibliothèque des Romans l'histoire merveilleuse d'un voyageur qui retrouva sa propre femme servant de *hulla* au barbon qu'elle venait d'épouser malgré elle. Cette histoire avait déjà fourni des pièces au théâtre, mais ce n'était guère que des arlequinades. Nous citerons *Arlequin Hulla*, ou *la Femme Répudiée*, opéra comique en vaudevilles, par Lesage et Dorneval, joué à la foire Saint-Laurent

en 1716 ; *Arlequin Hulla* , comédie en un acte et en prose, de Dominique et Romagnesi , jouée aux Italiens en 1728 ; et *le Hulla* , comédie en trois actes et en vers, d'un anonyme, imprimée , mais non représentée. L'auteur de cette dernière pièce a suivi le roman à la lettre ; car au second acte il voit brûler sa femme devant lui , il est lui-même obligé de se jeter dans un précipice affreux , et au troisième acte ces époux se retrouvent après avoir essuyé une suite de malheurs aussi étranges qu'invraisemblables.

C'était encore ce roman bizarre qui avait fourni le sujet du *Hulla de Samarcande* , ou le *Divorce Tartare*. L'ouvrage fut accablé de la défaveur la plus prononcée ; les huées, les sifflets l'accompagnèrent depuis le commencement jusqu'à la fin , mais surtout pendant les trois derniers actes. Ni le jeu des deux Baptiste, de Grandménil, de Michot, ni la ri-

chasse de cinq décorations nouvelles, plus magnifiques les unes que les autres, ne purent mériter à la pièce un instant d'indulgence, et sa disgrâce manqua de rejaillir jusque sur les acteurs. Le public, qui venait de siffler l'ouvrage, s'amusa à demander l'auteur avec une ironie qu'on pourrait appeler barbare : Desprez , emporté par un zèle peut-être indiscret, s'avança vivement sur le bord du théâtre, et dit : « Citoyens , l'auteur est « en ce moment dans la Vendée à « combattre les ennemis de sa pa-  
 « trie. » Le bruit empêcha d'entendre distinctement cette phrase, et une partie du public crut que Desprez avait dit : *à combattre les ennemis de sa pièce.....* Soudain le tumulte éclate ; on demande réparation : Desprez se retire ; des cris menaçans le rappellent : Baptiste cadet vient protester de l'innocence et du républica-

nisme (\*) de son camarade Desprez. On refuse de l'entendre ; on exige que Desprez vienne se disculper lui-même : il s'avance alors avec une contenance ferme, répète sa phrase telle que nous l'avons citée, et le public lui témoigne alors , par ses applaudissemens, qu'il est content de sa justification. Quelques jeunes gens turbulens crièrent : *à genoux ! à genoux !* Ils oubliaient sans doute qu'un comédien, quand son rôle est fini, est un citoyen libre, de qui l'on n'a pas le droit d'exiger une bassesse aussi humiliante. Desprez répondit à ces cris par une attitude calme et fière : les mutins voulurent insister, mais on les arrêta, et chacun se retira paisiblement,

---

(\*) On ne s'attendait guère .

A le voir dans cette affaire.

Mais républicanisme était un mot qu'on employait à tout propos,

Le Théâtre de la République voulut se venger, par un coup d'éclat, des deux chûtes qu'il venait d'essuyer : il donna, le 18 octobre, (\*) *le Jugement dernier des Rois*, prophétie en un acte. Le concours était immense : de tous les ouvrages joués pendant la terreur, cette pièce est, sinon la plus atroce, du moins la plus propre à faire connaître jusqu'à quel point on avait dégradé l'art dramatique. Malgré le dégoût que nous éprouvons à nous arrêter sur de pareils ouvrages,

(\*) Le nouveau calendrier était déjà décrété à cette époque ; mais comme les mois n'avaient pas encore les noms caractéristiques qu'ils portent aujourd'hui, on disait, au lieu du 18 octobre, par exemple, le sixième jour de la troisième décade du premier mois. Au lieu de cette locution fastidieuse, nous emploierons *le vieux style* jusqu'au moment où la nouvelle nomenclature fut définitivement adoptée.

nous allons donner une analyse de cette révoltante conception.

Un vieillard, victime du despotisme d'un roi de France, est abandonné depuis vingt ans dans une île déserte et volcanisée ; il y gémit sur les crimes des rois, sur les tourmens des peuples, et a même tracé sur un rocher ces mots qui lui sont chers : *liberté, égalité*. Tout à coup il voit débarquer une foule d'étrangers ; ce sont des *sans-culottes* de tous les pays de l'Europe : le vieillard, enchanté, se jète dans les bras de ceux qu'il reconnaît pour Français, et leur demande ce qui les amène. L'Europe est libre, lui dit-on ; la France a donné le mouvement à toutes les autres contrées : les peuples sont tous en république ; ils ont envoyé chacun un *sans-culotte* à une *convention générale*, chargée d'exporter dans une île déserte les *tyrans couronnés* qui les opprimaient. Vous allez les voir pa-



raître tous, excepté un dont *la France a fait justice*. (\*) Le vieillard leur assure que son île est propre à recevoir l'*odieuse cargaison* qu'ils apportent, et il ajoute, bénévolement, qu'il y a même *un volcan qui, d'un moment à l'autre, peut exterminer tous ces tyrans*. Ici, chaque souverain est amené par un *sans-culotte* de sa nation, et montré à peu près comme on fait voir à la Foire *les animaux vivans d'une ménagerie* : Voilà le roi d'*Angleterre*, celui-ci est le roi de *Prusse*; celui-là *l'empereur François*; puis paraît le roi de *Naples*; puis le roi d'*Espagne*, avec un pied de nez; puis le gros *Stanislas*, roi de *Pologne*; puis *l'impératrice de Russie*, élégamment surnommée *la Ca-*

---

(\*) Est-il rien de plus atroce que de rappeler, dans une farce grotesque, des souvenirs douloureux? il me semble voir un bourreau faire un jouet de la tête de sa victime.

que dans les entrailles dévorantes d'un volcan ! Nous ne craignons pas de dire que pour concevoir une pareille idée il faut être capable de l'exécuter. L'auteur du Jugement dernier des Rois fut demandé à grands cris par une tourbe féroce, digne de savourer et d'applaudir de tels ouvrages, et l'on vint annoncer que la pièce était de Silvain Maréchal. (\*)

Le rôle du pape était joué, *d'une manière très-bouffonne*, par Dugazon ; la couronne de toutes les Russies était sur la tête de Michot ; et Baptiste cadet représentait le roi d'Espagne.

---

(\*) La seule grâce qu'on puisse lui faire est de le regarder comme un homme tourmenté d'un délire continuel ; et l'on pourrait citer, comme une preuve de sa déraison, son *Dictionnaire des Athées*, ouvrage qui ne pouvait sortir que d'un cerveau comme le sien.

Pour effacer l'impression désagréable que le Jugement dernier des Rois a produite sur notre ame, et sans doute sur celle de nos lecteurs, nous allons rendre compte de *la Moitié du Chemin*, jolie comédie en trois actes et en vers, jouée, le 25 octobre, avec un succès brillant et mérité.

Desprez, établi à Angers, a une fille; son frère Desprez de Paris a un fils : ces deux jeunes gens s'aiment; mais leurs pères, frères jumeaux, sans cesse en dispute sur le droit d'aînesse qu'ils ambitionnent réciproquement, ont juré de ne marier leurs enfans que lorsqu'un des deux vieillards serait mort. Figeac, gascon adroit, ami des deux pères, entreprend de les réunir; il écrit à Desprez de Paris que son frère d'Angers est mort. Desprez d'Angers est à son tour instruit par lui que son frère de Paris a payé le tribut à la nature. Voilà les deux frères qui se mettent

en campagne, et arrivent précisément dans la même auberge au Mans, *à la moitié du chemin*. Figeac, embarrassé, met dans la confidence l'hôtesse de l'auberge, qui est sa sœur de lait ; ils inventent tant de ruses, que les deux amans trouvent le moyen de se voir, et que les deux pères, en grand deuil l'un de l'autre, ne peuvent se rencontrer que, lorsque se regrettant mutuellement, ils sont disposés à oublier leur ancienne et ridicule querelle. On conçoit que ce cadre comique amène des scènes plaisantes : les deux Desprez deviennent amoureux de l'hôtesse, qui se sert de ce double amour pour corriger son mari jaloux. Desprez d'Angers, qui croit devenir le tuteur de son neveu, achète pour lui une maison dont il ne paie que la moitié ; l'autre Desprez paie au dénouement, la dernière moitié du prix : la maison est le cadeau de noces des jeunes gens, et Figeac éteint les

prétentions des vieillards au droit d'ainesse, en leur rappelant que, dans l'ancien testament, un plat de lentilles fut assez pour payer ce droit féodal.

Cette comédie, fort gaie, à laquelle cependant on peut reprocher beaucoup de longueurs, fut très-bien jouée, surtout par Grandménil, Michot et Dugazon. On demanda l'auteur, et le public apprit avec plaisir qu'elle était de Picard, qui, à cette époque, n'avait encore donné que le Conteur.

Il semblait que les pièces d'un genre décent ne se glissassent que par hasard dans le répertoire du Théâtre de la République, et pour expier le tort d'avoir joué la Moitié du Chemin, il se hâta de donner *le Modéré*.

La révolution, qui avait renversé toutes les idées politiques, devait nécessairement influencer sur les idées morales. Jusqu'à cette époque on avait cru que la *modération* était une vertu, ou du moins une qualité très-estima-

ble : mais comme l'homme *modéré* est naturellement l'ennemi des excès, les bourreaux qui désolaient la France avaient fait de la modération un crime capital. Il est fâcheux que Dugazon se soit chargé de développer en scène un pareil système, et de faire du théâtre, qui doit être une école de mœurs, un cours public de démoralisation. Sans doute il n'a regardé sa pièce que comme une plaisanterie ; mais nous lui ferons remarquer que douze millions d'individus en France étaient peut-être dans la même cathégorie que son *Modéré*, et qu'une conséquence de son ouvrage eût été de leur appliquer la punition que lui-même lui inflige. Nous allons donner une idée de la comédie du *Modéré*, jouée le 30 octobre 1793.

*Modérantin* paie exactement ses impositions, fait des dons patriotiques, *fait monter sa garde*, et a recueilli chez lui la fille de son frère,

mort en servant la patrie. Il a à sa porte un petit drapeau national, ses appartemens même sont tendus en papier tricolor ; mais il n'a jamais servi la révolution de son bras ni de sa plume ; il aime mieux donner sa fille au fils d'un de ses amis qu'à celui d'un chaud patriote.

Il n'a du citoyen , en un mot , que la carte.

Son fils , qui est de la réquisition , a obtenu une place dans les charrois , parce que

Il ne pourra jamais manger à la gamelle.

C'est pour tous ces crimes que le patriote Dufour, domestique de Modérantin, dénonce son maître, qu'il accuse, en outre, de donner à dîner à des gens qui n'aiment pas la révolution. Modérantin est arrêté *comme suspect*, traîné en prison, et sa fille profite de ce moment pour user du droit que la loi lui donne, en s'unissant à son amant.

Nous faisons trop de cas du talent de Dugazon , pour nous étendre sur cet ouvrage en réflexions qui ne pourraient lui être que douloureuses : nous nous contenterons de dire qu'il remplissait dans sa pièce le personnage du *modéré*, et qu'il serait fort à désirer pour lui qu'il eût toujours joué un pareil rôle.

Le Théâtre de la République, empressé de faire sa cour aux puissances du tems, au lieu de monter quelque pièce nouvelle , aima mieux rejouer une tragédie qui, au mois de juin 1792, avait été représentée au Théâtre de la rue de Louvois. Cette tragédie est *Arétaphile*, ou *la Révolution de Cyrène*, dont l'auteur était Ronsin, général de l'armée révolutionnaire. Cette pièce, dont le plan était vicieux, et les pensées presque toujours emphatiques, offrait souvent de beaux vers. L'auteur fut demandé avec *fureur*, et le général



*Ronsin* parut dans sa loge , en grand uniforme , (\*) pour recueillir les applaudissemens d'une multitude étonnée qu'un général d'armée révolutionnaire sût faire une tragédie.

Si le théâtre est utile aux mœurs , c'est surtout lorsqu'il attaque de front les préjugés que les lois les plus sages et les plus sévères ne peuvent venir à bout d'extirper : tel est le but moral de *la Vraie Bravoure* , comédie en un acte et en prose, jouée , pour la première fois , le 15 frimaire an III.

La scène se passe dans une commune frontière. Firmin et Henrisont liés de la plus étroite amitié; Firmin est lieutenant de sa compagnie , il aime la fille de Michel , vieil invalide , à laquelle il doit bientôt s'unir; mais son bonheur est troublé par

---

(\*) Quelques mois après il fut guillotiné avec Hébert, Simon , etc. , etc.

les inquiétudes que lui donne la conduite de son ami Henri, qui s'est laissé séduire par un homme vicieux, nommé Melcour. Ce Melcour mène Henri chez des femmes perdues, où l'on ruine sa santé, sa bourse et sa délicatesse. C'est en vain que Firmin fait à son ami de vifs reproches sur sa conduite. Il les écoute; mais bientôt Melcour arrive, et l'entraîne chez la Saint-Phar. Henri, un peu gris, en sort pour demander de l'argent à Firmin, qui lui en donne, mais qui veut l'empêcher de retourner avec Melcour. Henri s'emporte, et s'égare au point de donner un soufflet à Firmin : Melcour exige soudain qu'ils se battent, et va même chercher des témoins. Cependant Henri a senti toute l'énormité de sa faute; il s'est jeté, les larmes aux yeux, aux pieds de son ami, qui lui a pardonné, et tous deux sont résolus à mourir plutôt que de suivre la loi d'un préjugé bar-

bare. Melcour, suivi de ses amis, vient railler Firmin ; Michel ne veut plus lui donner sa fille : le jeune lieutenant est au désespoir. Mais le canon se fait entendre ; l'ennemi approche : Firmin vole à la défense de sa patrie, pendant que le brétailleur Melcour se laisse enlever son épée par un enfant, et finit par déserteur. Les Français reviennent victorieux ; Firmin a arraché un drapeau aux ennemis : la vraie bravoure triomphe, et les soldats, frappés de cet exemple, jurent de chasser de l'armée le premier qui oserait provoquer son camarade en duel.

Cette petite comédie, bien écrite et conduite avec art, obtint beaucoup de succès. Les auteurs furent demandés, et l'on vint nommer Picard, et Duval, acteur du Théâtre de la République, qui, par ce premier essai, donnait des espérances qu'il a très-bien réalisées.

Le 16 nivôse an II, le Théâtre de la République donna une première représentation des *Contre-Révolutionnaires jugés par eux-mêmes*, comédie en trois actes et en vers. On devine , par ce titre seul , qu'elle obtint un succès prodigieux , et que les tricoteuses des tribunes firent bien leur métier. Le moindre signe d'improbation contre un ouvrage de cette espèce eût été un arrêt de mort, et le spectateur , indigné , mais tremblant , était obligé d'entendre , sans murmure , les provocations au meurtre , au pillage et à tous les crimes.

Les contre-révolutionnaires que représente la pièce sont un noble , un prêtre , un parlementaire et un *marchand* , car , alors , ce qu'on appelait *le négociantisme* était un titre de proscription. La scène se passe dans un café , et un garçon limonadier , qui se déguise en ambassadeur espagnol , après avoir pénétré

les secrets de ces malheureux , finit par les livrer à la justice , c'est à dire au tribunal révolutionnaire.

La plume s'arrête en retraçant de pareilles horreurs , et si l'on réfléchit que ces infortunés , livrés à la risée d'un parterre féroce , tombaient chaque jour sous le glaive de la terreur , on aura l'idée de cannibales faisant une orgie en présence des malheureux dont ils vont dévorer les cadavres.

Plaignons les comédiens d'avoir été forcés de s'associer à de pareilles infamies. Dugazon jouait le personnage du garçon limonadier ; les autres rôles étaient remplis par Vigny , mademoiselle Candelle , etc. L'auteur de cette pièce infame était un canonnier révolutionnaire , nommé *Dorveau*. Il n'est sans doute pas de la famille de l'homme de lettres qui porte ce nom.

*L'Expulsion des Tarquins , ou la*

*Royauté abolie*, suivit de près les Contre-Révolutionnaires. Cette tragédie, en cinq actes et en vers, fut jouée, pour la première fois, le 22 nivôse an II, et dut en grande partie son succès aux circonstances et aux nombreuses applications que l'auteur avait cherchées lui-même, et qui l'avaient souvent forcé d'être infidèle à l'histoire.

Quoi qu'il en soit, cette tragédie, qui pêche par le fonds et le défaut d'action, et qui n'obtiendrait aujourd'hui aucune espèce de succès, mérite d'être distinguée de toutes les ordures révolutionnaires qui souillaient alors le Théâtre de la République; elle est, d'ailleurs, l'ouvrage d'un littérateur estimable, Leblanc, auteur des *Druides*, et de *Manco-Capac*.

Le 25 du même mois, mademoiselle Joly, qui n'avait obtenu sa liberté qu'avec la condition expresse

de jouer au Théâtre de la République, y fit sa première entrée par le rôle de Dorine dans *Tartuffe* : elle le joua avec beaucoup de talent, sans doute ; mais son ame souffrant de la captivité de ses malheureux camarades, elle ne put y faire briller cette gaîté vive qui l'a toujours distinguée dans ce rôle important : elle éprouvait cette gêne, cet embarras dont on ne peut se défendre lorsqu'en sortant de sa terre natale, on arrive, pour la première fois, dans un pays dont les mœurs et les usages ne sont point les nôtres.

Le 16 pluviôse, Dupont, mis en liberté aux mêmes conditions que mademoiselle Joly, reparut par le rôle de Saint-Albin dans le *Père de Famille*.

Le 15 du même mois, on donna la première représentation d'*Epicharis et Neron*, ou la *Conspiration pour la Liberté*, tragédie en cinq

actes et en vers , de Legouvé , déjà connu par le succès de la Mort d'Abel. Cette pièce est du petit nombre de celles qui , jouées pendant la terreur , aient survécu à ces tems affreux : elle est trop connue pour que nous en donnions l'analyse , mais nous devons dire qu'elle offre un style élevé , des scènes de la plus grande beauté , et qu'elle a placé Legouvé au nombre de nos meilleurs auteurs tragiques.

Le rôle de Néron convenait parfaitement au genre sombre de Talma ; aussi cet acteur s'en acquittait-il avec beaucoup de talent. Monvel , dans le personnage de Pison , et Baptiste aîné dans celui de Lucain , ne développèrent pas moins de dignité et d'énergie , et contribuèrent au succès de l'ouvrage.

Vanhove , madame Petit-Vanhove et Laroche  lle se r  sign  rent aussi , pour recouvrer leur liberté , à paraître



sur le Théâtre de la République , et cette condition qui leur était imposée ne laisse plus aucun doute sur les motifs de l'arrestation des comédiens français. Ainsi , les écrits vigoureux publiés dans les premiers jours de la révolution contre leur despotisme, la pétition solennelle des gens de lettres , pour obtenir un second théâtre, les principes proclamés par l'assemblée constituante , ne servirent qu'à remplacer une tyrannie par une autre, et à enrichir des spéculateurs, en fondant leur entreprise sur les débris d'un établissement aussi recommandable par son antiquité que par les talens immortels dont il avait été le berceau.

Mademoiselle Montansier , qui venait de bâtir le théâtre occupé maintenant par le grand opéra , dans la rue de la Loi , profita aussi de cette désorganisation pour compléter sa troupe. Molé , le seul de ses cama-

rades qui fût échappé aux griffes des comités révolutionnaires , et mademoiselle Devienne , qui fut assez heureuse pour se faire ouvrir les portes de sa prison , acceptèrent les propositions de cette directrice , qui avait alors un grand opéra , un ballet , un opéra comique , et qui y joignit encore la tragédie et la comédie.

Nous ne mettrons pas sous les yeux de nos lecteurs le dégoûtant tableau des pièces nouvelles qui y furent représentées : nous ne parlerons que de celle intitulée : *les Catilinas modernes* , où Molé remplissait le rôle de Marat. Cet épouvantable ouvrage , où l'on élevait des autels à un chef d'assassins , contenait les plus affreuses calomnies contre les malheureux députés de la Gironde , immolés par le tribunal révolutionnaire ; et telle était la terreur dont tous les esprits étaient frappés , que les comédiens français , qui devaient les re-

présenter, ne voulurent point le faire sans avoir prévenu le public que leur état les forçait à paraître sous des traits aussi odieux.

Quelques hommes injustes ont voulu faire à Molé un crime d'avoir joué dans cet ouvrage ; mais il peut leur répondre qu'il eût payé un refus de sa tête, et on doit, en quelque sorte, lui savoir gré de n'avoir pas exposé un talent si précieux par un dévouement qui n'eût d'ailleurs pas changé la situation désespérante où se trouvait alors la patrie.

L'auteur des *Catilinas* modernes se nommait *Feru fils* : sa pièce n'ayant pas été jouée aussi souvent qu'il le désirait, et sa santé faible et chancelante ne lui permettant pas de faire des démarches, il adressa à Molé une épître dans laquelle on trouve le vers suivant :

*Resuscite Marat... tu me rends à la vie.*

La prospérité de ce nouveau théâtre fit encore des envieux : pour s'en défaire , on ne trouva rien de plus simple que d'arrêter , comme suspects , mademoiselle Montansier et Neuville , qui en avaient la direction , et bientôt après on s'empara de la salle , pour y mettre le grand opéra qu'on ne pouvait plus laisser à la porte Saint-Martin.

Le Théâtre de la République résistait seul à tous les orages , et , bien certain d'attirer un public qui n'avait plus à choisir , il ne se donnait pas même la peine de monter des pièces nouvelles.

Quelques-uns des acteurs , étant fonctionnaires publics , ne s'occupaient que fort peu de leur état de comédiens : aussi il arrivait souvent que le spectateur , impatienté de ne pas voir commencer le spectacle à l'heure annoncée , témoignait vivement son improbation ; mais le régisseur venait dire : Notre camarade

\*\*\* est de service auprès du général Henriot : notre camarade \*\*\* est au comité de sûreté générale pour l'intérêt de la république. Et le parterre attendait avec patience que ces magistrats voulussent bien venir l'amuser. L'un d'eux arriva un jour si tard, que, n'ayant pas le tems de se costumer, il joua un rôle de valet avec un uniforme national.

Il faut avouer que le délire qui s'était emparé de quelques comédiens était partagé par les autorités d'alors. Elles avaient ordonné de faire disparaître de toutes les anciennes pièces les qualifications nobiliaires, et de les remplacer par le titre de citoyen ; si bien qu'à la place de *duc*, *marquis*, *comte* ou *baron*, on substituait le mot *citoyen*, sans s'inquiéter si ce changement violait la rime, ou rompait la mesure du vers. Les comédiens du Théâtre de la République

évitaient , le plus qu'ils le pouvaient ,  
 ces grossières inconvenances , en fai-  
 sant des changemens un peu moins  
 ridicules ; mais ils étaient obligés  
 de sacrifier toute l'illusion théâtrale  
 à la crainte de blesser l'œil ou l'o-  
 reille des sans-culottes ignorans , et  
 l'on voyait des Grecs , des Romains ,  
 des Venitiens , des Gaulois paraî-  
 tre sur la scène avec les couleurs na-  
 tionales ; les femmes elles-mêmes  
 n'étaient point exemptes de cette  
 absurde sujétion , et Phèdre ne dé-  
 clarait sa flamme à Hippolyte que  
 la poitrine ornée d'une large cocarde  
 tricolore. Mais l'esprit de subver-  
 sion ne se borna point à *révolution-*  
*ner* le costume théâtral ; on attaqua  
 les chefs-d'œuvres , et les tragédies  
 même qui respiraient le plus ardent  
 amour de la liberté , et la haine la  
 plus forte contre le despotisme , fu-  
 rent obligées de passer au *scrutin*  
*épuratoire* , et n'obtinrent leur *cer-*  
*tificat de civisme* qu'après qu'on les

eût dégagées de quelques centaines de vers, qui *n'étaient point à la hauteur*. Comment souffrir, par exemple, que la Mort de César fût souillée par le discours *contre-révolutionnaire* de ce *modéré* d'Antoine. Gohier (\*) se chargea de *mettre Voltaire au pas*, et refit tout le dénouement de la Mort de César ; un autre patriote zélé retoucha *Tartuffe* ; encore quelques années, et l'on eût *sans-culottisé* tous les chefs-d'œuvres de la scène française : on avait retranché de Mahomet ces deux vers :

Exterminez, grands dieux ! de la terre où nous sommes  
Quiconque avec plaisir répand le sang des hommes.

Molé jouant aux échecs dans le Bourru-Bienfaisant, était obligé de dire : *Echec au tyran*.

Comment pourrait-on s'étonner

---

(\*) Gohier fut successivement ministre de la justice, président du tribunal criminel du département de la Seine, et membre du directoire. Le dénouement de sa comédie po-

de voir l'art dramatique avili par des hommes qui n'en avaient jamais senti ni la richesse ni la dignité, lorsqu'un des littérateurs les plus distingués dont la France pûts'honorer, l'auteur de plusieurs tragédies qu'on place avec distinction au rang des bons ouvrages ; Laharpe, enfin, ne craignit pas de venir sur le Théâtre de la République, le *bonnet rouge en tête*, et dans le costume du *sans-culotte* le plus prononcé, hurler une hymne *patriotique* de sa composition, et recevoir les applaudissemens d'une foule d'énergumènes, dont ses *strophes vigoureuses* échauffaient encore le fanatisme. (1)

Que devenaient pendant ce tems

---

litique ne valut pas mieux que celui qu'il avait fait pour la Mort de César.

(\*) Qui croirait que ce Laharpe est le même qui, depuis... Mais je m'arrête ; la plus terrible des réflexions est de n'en faire aucune.



les infortunés comédiens du Théâtre Français ? Ils attendaient dans les horreurs de la captivité une mort dont rien ne semblait pouvoir les préserver. Champville , (\*) un d'entre eux , qui était parvenu à obtenir sa liberté , n'en faisait usage que pour consacrer tous ses momens au salut de ses camarades : un intérêt aussi pressant lui fit surmonter toutes ses répugnances , et il se résolut à aller implorer Collot-d'Herbois , alors membre du comité de salut public , et qu'il avait connu dans le tems qu'il jouait la comédie. *Va-t-en* , lui répondit le décemvir ; *tes camarades et toi , vous êtes tous des contre-révolutionnaires : la tête de la comédie française sera guillotinée , et le reste déporté. (\*\*)*

---

(\*) Il est neveu du grand Prévile.

(\*\*) Collot était bien résolu à tenir cette horrible promesse.

Si jamais l'on dut désespérer de voir l'art dramatique reprendre quelque splendeur, ce fut sans doute à cette époque où l'on ne jouait quel-

---

Voici la note qu'il adressa à Fouquier-Tainville, *accusateur, ou plutôt exterminateur public* près le *tribunal révolutionnaire*, en lui envoyant les pièces relatives aux comédiens français. Cette pièce officielle est du nombre de celles enlevées par Labussière, le 9 messidor : « Le comité vous envoie ,  
 « citoyen , les pièces concernant une partie  
 « des ci-devant comédiens français ; vous  
 « savez , ainsi que tous les patriotes , com-  
 « bien ces gens-là sont contre-révolution-  
 « naires. Vous les mettrez en jugement le  
 « 13 messidor. A l'égard des autres , il y  
 « en a qui ne méritent que la déportation ;  
 « au reste , nous verrons ce qu'on en fera  
 « après que ceux-ci auront été jugés.

« Signé COLLOT. »

La mort de ces malheureuses victimes paraissait tellement certaine, que, le 13 mes-

ques pièces anciennes que lorsqu'elles offraient des allusions aux circons-

---

sidor, les ponts et les quais étaient plus garnis encore qu'à l'ordinaire : une foule de curieux était accourue pour les voir marcher au supplice. Mademoiselle Contat et sa sœur, M.<sup>lle</sup> Lange, M.<sup>me</sup> Raucourt, Fleury, Dazincourt et Larive, comédiens Français, durent leur salut à un simple employé du comité de salut public, nommé *Charles Hippolyte Labussière*, qui, au péril de sa vie, enleva toutes les pièces qui devaient former leur acte d'accusation : il fut violemment soupçonné, mais ne put être convaincu ; car il avait détruit tous ces papiers d'une manière très-ingénieuse : il fut au bain, y fit tremper toutes les pièces jusqu'à ce qu'elles fussent presque réduites en mastique, et les lança, en petites boulettes, par la fenêtre de la chambre de bain qui donnait sur la rivière. Honneur au brave et sensible jeune homme à qui la France doit la conservation de ces talens qui font sa gloire et ses délices !... Le comité de salut public ordonna

tances révolutionnaires. Brutus, la Mort de César avec le nouveau dénouement, Guillaume Tell, Caius Gracchus, tels étaient les ouvrages qui figuraient le plus souvent sur le répertoire du Théâtre de la république. Tout en nous expliquant avec franchise sur cette dernière tragédie, nous nous sommes plu à citer cet hémistiche :

. . . . . Des lois, et non du sang.

Par une de ces bizarreries qu'on ne trouve que chez les Français, le même peuple, qui voyait, sans frémir, les boucheries journalières

---

de rédiger de nouvelles pièces ; mais le 9 thermidor arriva avant qu'elles fussent achevées. Les comédiens français ne sont pas les seuls infortunés qu'ait sauvés Labussière, plus de 200 personnes lui doivent leur existence.

qu'ordonnait le tribunal révolutionnaire , applaudissait avec transport à cette maxime philanthropique. Pourrait-on jamais croire qu'à une représentation où elle excita, comme à l'ordinaire , les plus vifs applaudissemens, un membre de la convention nationale , qui existe encore , et qui , sans doute , nous saura gré de ne pas le nommer , se leva aux premières loges , et s'écria avec force : *Du sang , et non des lois.*

Les spectateurs , indignés , lui répondirent par des huées et des cris de : *A bas le coquin !* Alors il s'écria : *Je suis représentant du peuple,* et jeta sa carte de député au milieu du parterre , comme si elle eût été un brevet de férocité.

Ce trait , dont nous garantissons la vérité , fera mieux connaître que tout ce qu'on pourrait dire le régime

*Tome III.* 13

exécrable sous lequel la France était asservie.

On annonçait depuis long-tems une tragédie nouvelle de Chénier, ayant pour titre : *Timoléon* ; la première représentation en était même indiquée pour le 21 floréal an II, mais elle fut tout à coup retirée des affiches, et on osait à peine se demander à l'oreille les motifs qui l'avaient fait disparaître.

Cette pièce offre, dans le personnage de Timophane, un usurpateur qui opprime les citoyens ; il n'en fallait pas moins pour alarmer le farouche Robespierre. Un grand nombre de députés de ses amis assistèrent à la répétition générale, et Julien de Toulouse, (\*) l'un d'eux, l'inter-

---

(\*) Ce même Julien ( de Toulouse ) fut quelque tems après décrété d'accusation avec Chabot, pour avoir falsifié un décret relatif

rompit tout à coup, en s'adressant avec violence à Chénier : « Ta pièce est un manifeste de révolte, s'écria-t-il ; mais cela ne m'étonne point, tu n'as jamais été qu'un contre-révolutionnaire déguisé. » Ces messieurs enjoignirent aux comédiens de suspendre la première représentation, et, sur leur rapport, le comité de salut public défendit formellement l'ouvrage. On assure que Chénier trembla pour sa tête, et que la crainte du fatal couteau lui fit brûler sa pièce en présence de Barrère et des autres décevirs.

Déjà la république des lettres venait de perdre l'un de ses membres les plus distingués ; Fabre-d'Eglantine, auteur du *Philinte de Molière*, fut guillotiné en l'an II, par jugement du tribunal révolutionnaire. Cet au-

---

à la compagnie des Indes. Le 9 thermidor lui a valu sa liberté.

teur, né de parens pauvres, avait d'abord été soldat; il se fit ensuite comédien, et il joua pendant long-tems les premiers rôles dans les petites villes de province : il était acteur extrêmement médiocre, pour ne pas dire mauvais.

Ses premiers ouvrages dramatiques furent joués sur des théâtres subalternes, et on y reconnut dès lors l'empreinte d'un talent original. Le Convalescent de Qualité, le Présomptueux Imaginaire, l'Intrigue Epistolaire, le Philinte assurèrent sa réputation. Il s'était proposé Molière pour modèle, et il avait toujours sur lui un volume de cet immortel auteur. Fabre-d'Eglantine avait beaucoup lu, et, comme il était doué d'une mémoire prodigieuse, il étonnait tous ceux qui se trouvaient avec lui par ses vastes connaissances : mais il n'aimait point à être contredit; son amour-propre, ou plutôt son orgueil, était



extrêmement irritable ; il était tellement convaincu de sa supériorité , qu'il dédaignait même de répondre à des athlètes indignes de se mesurer avec lui.

Il était pénétré du plus profond mépris pour les hommes, aussi était-il toujours sombre, mélancolique, et d'une physionomie sévère. Il ne vit dans la révolution qu'un moyen de faire sa fortune, et, comme un homme de génie sent toujours le prix des richesses, il chercha à s'affranchir de cette misère qui le mettait à la merci d'une foule de gens auxquels il rougissait d'avoir des obligations. Avec une aussi brillante réputation, et un caractère aussi élevé, il ne pouvait manquer de réussir dans la carrière politique ; aussi fut-il nommé député à la convention nationale par l'assemblée électorale de Paris.

On prétend qu'il s'y voua au parti

du duc d'Orléans. Mais nous n'écrivons point ici sa vie révolutionnaire ; nous nous bornons à dire qu'il porta ombrage à Robespierre, et qu'il périt sur l'échafaud avec Chabot et Bazire, qu'on était loin d'accuser de modérantisme.

Il est fâcheux pour l'art dramatique que Fabre se soit jeté dans la révolution ; cet écrivain eût peut-être ramené sur la scène française le véritable genre de la haute comédie : il était né avec un esprit observateur ; il ne s'amusait point à crayonner de faibles esquisses , il ne confondait point de simples manies avec des ridicules, il dédaignait les travers bourgeois ; mais il foudroyait les vices des hommes puissans, son œil pénétrait dans les salons de l'opulence, en un mot, c'était un grand peintre, un génie supérieur.

Il est malheureux qu'il n'ait pas adouci les couleurs sombres de ses

tableaux : il donnait souvent à Thalie un front sévère , un abord dur : on a dit de lui qu'il écrivait avec une plume de fer.

En effet , sa versification est souvent rocailleuse , prosaïque : les grandes idées qu'il mettait au jour eussent beaucoup gagné à être revêtues des charmes du style. Il ne manquait peut-être à Fabre , pour être parfait , que le goût et la délicatesse de Colin d'Harleville.

Il a laissé beaucoup d'ouvrages posthumes ; mais on n'a retrouvé que les Précepteurs et un seul acte de l'Orange de Malthe.

Plusieurs mois s'écoulèrent sans que le Théâtre de la République donnât aucune pièce nouvelle : la première qui y fut jouée , le 26 prairial , avait pour titre : *les Dangers de l'Impresse* , et n'obtint qu'un médiocre succès. L'auteur de cet ouvrage , tiré d'une scène de *Garrik* , est Pujoux ,

littérateur estimable, connu par la charmante comédie du Souper de Famille,

*Rose et Picard*, ou la suite de *l'Optimiste*, comédie en un acte et en vers, fut représentée le surlendemain, 28 prairial, et obtint plus de succès. Colin-d'Harleville, auteur de cette bagatelle, où l'on reconnaît sa touche fine et délicate, n'y mit sans doute d'autre importance que celle de payer son tribut à la révolution, mais au moins n'a-t-il point à rougir d'avoir célébré ce qu'elle a d'odieux, et d'avoir basement flagorné les monstres qui opprimaient son pays. Robespierre ne cessait de se plaindre de l'aristocratie des gens de lettres : le silence de notre auteur dramatique le plus distingué fût sans doute devenu un signe de proscription, et Colin s'occupait des moyens de conserver sa tête, mais

sans avilir son caractère d'homme et de littérateur.

Enfin, le 9 thermidor vint ouvrir les prisons et renverser les échafauds : cette mémorable journée amena un nouvel ordre de choses, dont l'influence se fit sentir sur les théâtres avec autant de force que celui qui l'avait précédé. Les comédiens français, dont quelques-uns, et entre autres Fleury, avaient déjà obtenu leur liberté, virent tous briser leurs fers : Dazincourt, qui avait le plus de titres à la haine des proscripteurs, resta encore long-tems en arrestation ; mais, enfin, l'opinion publique forçant le nouveau gouvernement à être juste, cet estimable acteur fut rendu à ses camarades, et il rentra avec eux dans leur ancienne salle du faubourg St.-Germain, qui s'appelait alors *Théâtre de l'Égalité*, section *Marat*.

Ils firent leur ouverture, le 29 thermidor, par la Métromanie et les Faus-

ses Confidences , et furent revus avec enthousiasme par un public trop long-tems privé de leurs talens. Toutes les applications furent avidement saisies, et on applaudit d'autant plus vivement ces artistes célèbres, qu'ils avaient failli être englouti dans le gouffre qui venait de dévorer tant d'hommes recommandables par leurs talens et leurs vertus.

Ce théâtre ayant repris son rang, nous ne le désignerons désormais que sous le titre de *Théâtre Français*.

Le fameux Préville, qui ne sépara jamais son sort de celui de ses malheureux camarades, vint encore contribuer à l'ensemble de cette belle réunion, et reparut, malgré son âge, dans le Bourru Bienfaisant, dont il avait créé le rôle avec une si grande supériorité.

Les causes qui avaient fait défendre la pièce de *Timoléon* ne subsistant plus, cette tragédie fut représen-

tée, pour la première fois, le 24 fructidor de l'an II, au Théâtre de la République, et obtint un brillant succès. Tout le monde en connaît le sujet : Timophane voulant opprimer Corinthe, sa patrie, Timoléon, son frère, après s'y être vainement opposé, se résolut à le faire assassiner, pour conserver la liberté de son pays.

On sent combien un pareil sujet prêtait aux applications dans le moment où il fut mis à la scène ; aussi furent-elles saisies par un public accouru en foule pour voir cet ouvrage.

On y retrouve les beautés et les défauts qui existent dans toutes les tragédies de Chénier, des détails poétiques, de belles situations, mais un vice de conduite, des invraisemblances choquantes, et une enflure souvent ridicule dans le style.

Cette pièce était montée avec une grande pompe ; l'auteur y avait joint des chœurs, dont la musique, com-

posée par Méhul , ajouta au succès de la représentation.

Des hommes méchans ou passionnés ont fait à Chénier un crime de cet ouvrage ; ils ont feint d'y trouver un rapprochement avec la mort de son malheureux frère André , assassiné par le tribunal révolutionnaire. Cette calomnie atroce a été trop accréditée, pour que nous ne saisissons pas ici l'occasion de la démentir.

On a vu que , loin de vouloir flatter les assassins de son frère , l'auteur avait mérité leur courroux , en présentant sur la scène un tyran imbécille , entouré de ses lâches complices. Son sujet est d'ailleurs historique : traité d'abord par Saint-Germain , qui vivait avant le grand Corneille , il l'a été plus récemment par Laharpe , dont la tragédie de Timoléon fut jouée en 1764 , et il est certain que Chénier avait conçu le



plande la sienne avant la catastrophe qui l'a privé de son frère.

A ces preuves irrécusables , nous pourrions en ajouter d'autres , mais ce serait donner de la consistance à un faux bruit , semé par la malveillance , accueilli par la passion ou la mauvaise foi , et repoussé par les hommes que n'aveugle point la fureur de l'esprit de parti.

La première pièce nouvelle jouée par les comédiens français , depuis leur mise en liberté , avait pour titre : *le Bienfait de la Loi , ou le Double Divorce*. Cette comédie , en un acte et en vers , fut représentée le 5 vendémiaire de l'an III : le sujet en parut bizarre et tout à fait nouveau ; car rien n'est moins commun que de voir une femme se séparer d'un jeune époux qu'elle aime , pour l'unir à une rivale dont elle le sait épris ; mais des détails agréables , un style soigné , et surtout le jeu des acteurs , firent le

succès de cette bagatelle, dont l'auteur est Forgeot.

On se rappellera toujours avec attendrissement le trait de bienfaisance et d'humanité du nommé Cange, commissionnaire de la prison de St.-Lazarre sous le régime de Robespierre : cet homme sensible s'étant intéressé au sort d'un détenu plongé, ainsi que sa famille, dans la plus horrible détresse, porta 50 francs à la femme de la part du mari, et remit 50 francs au mari de la part de la femme. Le bon commissionnaire ne possédait qu'un assignat de 100 fr., et la manière noble, touchante et délicate dont il sut l'employer, couvrira à jamais d'opprobre ces riches insensibles dont le cœur est fermé à la pitié et aux plus douces affections de la nature.

C'est ce beau trait, que l'on aime à découvrir au milieu de cet amas de

crimes et d'assassinats , qui a fourni à Gamas le sujet de la comédie , en un acte et en prose , jouée , le 9 brumaire , avec un grand succès , au Théâtre de la République.

Le vertueux Cange assistait , avec toute sa famille , à cette représentation , et il fut présenté aux spectateurs attendris , qui lui prodiguèrent les plus vifs témoignages de respect et d'admiration.

Une autre pièce de circonstance fut jouée , sur le même théâtre , le 22 brumaire suivant ; elle avait pour titre : *la Perruque Blonde* , et elle n'obtint d'abord aucun succès. La mode , qui existait alors de porter des cheveux d'une autre couleur que les siens , a donné lieu à cette facétie de Picard. Au moyen de quelques coupures , elle obtint un assez grand nombre de représentations.

Le 21 frimaire an III , les acteurs

de ce théâtre donnèrent une première représentation de *Cincinnatus*, ou *la Conjuration de Spurius Mélius*, tragédie en trois actes et en vers, par Arnould, auteur de *Marius à Minturnes*.

Tandis que Rome était affligée par la famine la plus cruelle, Mélius, qui jouissait d'une grande fortune, fournissait seuls aux besoins de ses concitoyens, et captiva ainsi la faveur populaire : maître de l'opinion publique, cet ambitieux n'éprouvait, pour régner, d'autre obstacle que la fermeté du sénat, déjà affaibli par les calomnies adroitement répandues contre lui.

C'est à cette époque que la pièce commence. *Cincinnatus* apprend, dans sa retraite, la conduite de Mélius ; il a su démêler ses intentions perfides, et il se rend au sénat pour s'élever contre le crédit de cet homme dangereux. *Lucilius*, qui aime la fille de Mélius, prend d'abord sa défense ;

mais, bientôt subjugué par l'éloquence entraînant de Cincinnatus, il revient de son erreur, et vote, avec le sénat, l'exil de Mélius : celui-ci, prévenu par ses partisans de l'orage qui se forme sur sa tête, élude le décret qui le condamne, en demandant que sa conduite soit jugée par le peuple, de la faveur duquel il se croit bien sûr.

Déjà les amis de Mélius ont ouvert le forum, des cris séditieux s'élèvent de toutes parts ; dans ce pressant danger, les mesures extrêmes deviennent nécessaires : Cincinnatus est nommé dictateur, et il ordonne que Mélius soit arrêté et traduit devant le tribunal qui doit juger sa conduite.

C'est Lucilius qui est chargé de cet ordre ; mais Mélius, qui connaît son amour pour sa fille, lui offre sa main avec la première place auprès du trône : Lucilius, indigné, ne voit d'autre moyen pour sauver la chose publique que d'assassiner Mélius, et il

le frappe de son poignard au moment où il cherche un refuge dans un groupe de ses partisans. La conspiration tombe avec son chef, et la liberté romaine est encore une fois sauvée.

D'après cette analyse, il est évident que l'auteur a adapté son sujet aux circonstances, et qu'il y a cherché des allusions à l'appel au peuple, et surtout à la chute de Robespierre. Il ne faut donc pas s'étonner que le plan de sa tragédie soit faible et dénué d'intérêt, d'après la précipitation avec laquelle il l'a conçu, pour que son ouvrage fût joué à une époque où les impressions du régime de la terreur ne fussent point encore affaiblies par le tems.

Au reste, l'exécution ne lui en fait pas moins d'honneur : un style mâle, vigoureux, des pensées énergiques, des tirades brillantes ont, à défaut d'action, soutenu cette tragédie, et n'ont fait que confirmer les grandes

espérances que tous les gens de lettres avaient conçues de son jeune auteur. On a remarqué que , dans la plupart de ses ouvrages, il avait introduit des discussions politiques, et que c'était particulièrement dans ce genre qu'il s'était montré supérieur. Cette pompe, cet appareil peuvent être souvent du ressort de la tragédie; mais ce moyen, trop répété, finit par dégénérer en abus : il ne faut pas toujours discuter là où il faut agir ; il en résulte une sorte de monotonie et de sécheresse que plusieurs gens de goût ont justement reprochées à l'auteur dont nous parlons.

La proscription des comédiens français avait contribué à la fortune du Théâtre de la République : leur mise en liberté le fit d'abord chanceler ; mais leur arrivée dans le centre de Paris acheva de lui enlever la faveur dont il jouissait depuis si longtemps.

Le Théâtre du faubourg Saint-

Germain était occupé par une troupe d'opéra comique , avec laquelle les acteurs français avaient été forcés de s'associer : le partage des recettes fut bientôt un sujet de mésintelligence entre ces deux sociétés , composées d'éléments si divers , et il en résulta une séparation qui laissa la jouissance de la salle à la troupe lyrique.

Les premières représentations données par les comédiens français avaient été très-productives , il est vrai ; mais l'isolement du faubourg Saint-Germain, son éloignement des affaires, la facilité de trouver des spectacles dans le centre de Paris, contribuèrent peu à peu à éloigner un public , dans les habitudes duquel il s'était fait une révolution. Les acteurs furent donc forcés de céder à la nécessité ; mais ils ne quittèrent pas sans regrets une salle vaste ,



commode , et qui avait si souvent retenti de leurs succès.

Tous les théâtres se disputèrent l'honneur d'offrir un asile à ces intéressans proscrits : le C. Sageret , directeur de celui de la rue Feydeau, obtint la préférence, et conclut avec eux un arrangement d'après lequel ils devaient jouer tous les deux jours sur son théâtre.

Cette brillante réunion y parut , pour la première fois , le 8 pluviôse an III, dans la Mort de Césairet la Surprise de l'Amour. Saint-Prix, Molé, Dazincourt , mesdemoiselles Contat et Devienne remplissaient les principaux rôles. A partir de ce jour , la foule se porta constamment à ce théâtre, dont le directeur eût fait une fortune immense, s'il se fût borné à cette seule entreprise , et s'il ne se fût pas laissé séduire par des vues d'agrandissement , qui l'ont entraîné vers sa ruine.

La tyrannie de Robespierre avait influencé les théâtres ; la réaction dont elle fut suivie produisit les mêmes effets, et le public, qui avait vu des comédiens oubliant leur état pour se plonger dans l'égout de la révolution, oublia à son tour qu'ils étaient comédiens, et ne voulut plus voir en eux que des apôtres de l'anarchie.

Nous sommes loin d'approuver ces scènes déplorables dont retentirent, à cette époque, les divers théâtres de la capitale, et qui affligèrent bien plus sérieusement une grande partie de la France : ennemis de tous les excès, nous nous élèverons contre tous ceux qui s'en rendirent coupables, sous quelque bannière qu'ils aient marché. Plus la tyrannie avait été grande, plus la réaction devait faire de ravages : un gouvernement vigoureux pouvait seul en arrêter les progrès ; mais celui d'alors, faible

et chancelant , se voyait chaque jour menacé d'être écrasé sous les débris qui servaient de base à sa puissance.

Le Théâtre de la République , sous le règne de la terreur , avait été favorisé par les hommes qui opprimaient la France ; quelques-uns des acteurs qui y étaient attachés avaient à se reprocher des torts graves en révolution : il dut par conséquent souffrir du nouvel ordre de choses qui s'établit après le 9 thermidor , et perdre la faveur qu'il avait obtenue sous un régime exécré de tous les Français. L'orage qui se formait autour de lui grondait depuis longtemps ; on ne cherchait qu'un prétexte pour commencer l'attaque : la première représentation de *la Bayadère* vint en donner le signal.

L'auteur de cette pièce n'avait osé l'appeler ni une tragédie , ni une comédie , ni un drame ; il lui don-

nait le titre simple , et sans prétention , de sujet oriental en cinq actes et en vers.

Jamais ouvrage ne fit une chute aussi épouvantable ; le bruit discordant des éclats de rire et des sifflets ne permit pas même d'en suivre l'intrigue. La triste Bayadère , appuyée négligemment contre une coulisse , ne laissait pas échapper un vers qui ne fût accueilli par une triple bordée d'instrumens aigus. C'était mademoiselle Candaille qui en jouait le rôle : des malins avaient répandu dans la salle qu'elle en était l'auteur infortuné , et le public n'en douta bientôt plus en entendant les louanges fades sur sa beauté , sur ses grâces , sur ses talens , qu'elle avait eu soin de mettre dans la bouche de ses interlocuteurs.

Ce qui lui avait réussi dans la Belle Fermière , tourna cette fois à sa confusion , et l'on juge combien

dut souffrir son amour-propre de femme , d'actrice et d'auteur.

Cependant , semblable à une mère courageuse qui se débat avec force contre les monstres qui veulent lui ravir le tendre fruit de ses amours , M.<sup>lle</sup> Candeille se roidissait contre les flots du parterre mutiné , et répétait avec un héroïsme vraiment rare les vers auxquels mille sifflets venaient de servir d'accompagnement.

Mais tout son espoir, toute sa force durent s'évanouir après le vacarme qu'excita celui-ci , adressé à son amant :

*Vous êtes pour le fond ; moi je suis pour la forme.*

La toile fut enfin baissée ; mais le tumulte ne cessa un instant que pour recommencer bientôt avec une nouvelle violence.

On jouait pour petite pièce Crispin Rival de son Maître , et l'acteur Fusil était annoncé comme de-

vant en remplir le rôle. Ce comédien avait été l'un des membres de la commission révolutionnaire, qui, sous le proconsulat de Collot-d'Herbois, avait fait périr une multitude de Lyonnais par la guillotine et la mitraille : aussi, à son aspect, des cris d'horreur s'élevèrent-ils dans toutes les parties de la salle ; quelques voix demandèrent qu'il fût forcé de chanter le Réveil du Peuple. (\*) Fusil, tout tremblant, entonna le premier couplet ; mais à peine avait-il commencé, que d'autres voix demandèrent Dugazon, et Gaillard, directeur du théâtre. Talma s'étant présenté au public pour annoncer qu'ils étaient absens, fut très-vive-

---

(\*) Chant composé dans de bonnes intentions, sans doute, mais qui devint l'hymne de mort de la réaction, comme la Marseillaise avait été celle de la terreur.

ment applaudi ; on l'engagea à lire lui-même le Réveil du Peuple , qu'on trouvait déplacé dans la bouche de Fusil , et celui - ci , contraint de tenir le flambeau , fut accablé de tout le poids de l'exécration publique. (\*)

Ces scènes affligeantes se renouvelèrent quelques jours après : Dugazon , paraissant pour remplir son rôle , fut couvert de huées , et on demanda à grands cris qu'il fît amende honorable , en chantant le terrible Réveil ; mais cet acteur , loin de se laisser effrayer , jeta la perruque qui lui couvrait la tête , et sembla provoquer les spectateurs. Ceux-ci se précipitèrent en foule sur le théâtre ,

---

(\*) Un jeune homme de Lyon se leva sur les banquettes , et lut , à haute voix , un jugement signé Fusil , qui condamnait son père à mort.

et il se déroba par la fuite à la fureur des assiégeans.

Dugazon, poursuivi par un public furieux, dut sentir alors tout le prix de la *modération*, de cette vertu qu'il avait essayé de tourner en ridicule, et que décemment il ne pouvait plus exiger de ses ennemis,

L'histoire citera, comme un fait remarquable, qu'après le 9 thermidor, après la destruction de Robespierre, les cendres de l'infame Marat furent transportées au Panthéon Français par la convention nationale toute entière. Le buste de ce monstre sanguinaire avait été placé dans toutes les salles de spectacle ; mais l'opinion publique se manifesta bientôt avec d'autant plus de force, qu'elle avait été long-tems comprimée ; le 13 pluviôse, une foule de jeunes gens se porta dans les divers théâtres, et les bustes furent renversés et brisés au milieu des plus vives acclamations,



Le comité de sûreté générale , dont la majorité était encore composée d'hommes qui avaient marché sous les bannières de la terreur , crut voir dans cet événement une grande conspiration ; il donna les ordres les plus précis pour replacer les bustes , et vint en faire , le lendemain , son rapport à la convention , qui , plus sage et mieux avisée , se contenta de passer à l'ordre du jour.

Le soir même , les bustes furent de nouveau mis en pièces , et les débris jetés à l'égoût Montmartre.

Les réactions sont d'autant plus horribles , que des hommes perfides s'en servent pour satisfaire des vengeances particulières : Talma en fit bientôt la triste épreuve , et quelques-uns des nombreux ennemis que son énergie lui avait suscités dans un tems où il était honorable d'aimer la révolution , se rendirent à une représentation d'Epicharis , et firent écla-

ter des murmures lorsqu'il se présenta pour remplir le rôle de Néron.

Talma s'avança d'un air calme, et tint au public le discours suivant :

« Citoyens, j'avoue que j'ai aimé  
« et que j'aime encore la liberté ;  
« mais j'ai toujours détesté le crime  
« et les assassins : le règne de la ter-  
« reur m'a coûté bien des larmes , la  
« plupart de mes amis sont morts sur  
« l'échafaud. Je demande pardon au  
« public de cette courte interruption :  
« je vais m'efforcer de la lui faire ou-  
« blier par mon zèle et par mes ef-  
« forts. »

Cette justification noble et touchante fut accueillie par les plus vifs applaudissemens , et les cabaleurs , forcés au silence , se retirèrent pour cacher leur honte et leur confusion. (\*)

---

(\*) Les ennemis de Talma ayant répandu

## Les acteurs du Théâtre de la Ré-

---

qu'il était l'un des persécuteurs des comédiens français, mademoiselle Contat publia la lettre suivante :

Paris, 3 germinal an III.

Ce fut à l'époque même de notre persécution que je reçus de Talma ( que je ne voyais plus depuis long-tems ) des marques d'un véritable intérêt.

Je les jugeai si peu équivoques, qu'elles firent disparaître les légers nuages de nos anciennes divisions, et nous rapprochèrent. Je m'empresse de rendre cet hommage à la vérité : puisse-t-il détruire une inculpation que je ne savais pas même exister ! je ne concevrai jamais qu'un artiste spéculât froidement sur la ruine des autres, et je pense que Talma n'était pas alors plus disposé à profiter de nos dépouilles que nous ne le serions aujourd'hui à bénéficier des siennes. Je dis nous, sans avoir consulté mes camarades, mais je le dis avec la certitude de n'en être pas désavouée.

LOUISE CONTAT.

publique donnèrent, le 13 pluviôse an III, la première représentation de *Galathée*, mélo-drame en un acte.

Pigmalion a épousé Galathée : mais pour savoir s'il possède entièrement son cœur, il prétexte une longue absence, et lui écrit que, ne pouvant vivre loin d'elle, il expire de douleur. Il lui envoie ses cendres renfermées dans une urne, avec son dernier ouvrage, qui est une statue d'Apollon.

Galathée, seule, en proie à ses regrets, croit voir dans Apollon tous les traits de son époux; elle s'imagine qu'un dieu cruel se joue de sa douleur, et elle n'ose céder à tout l'intérêt que lui inspire cette belle statue. Mais, ô surprise! Apollon descend de son piédestal, et se jète aux genoux de Galathée : c'est Pigmalion lui-même, qui avoue à son épouse l'épreuve dont il s'est servi, et qui se réunit pour toujours à ce qu'il aime.

Il y avait du mérite de style et

de la chaleur dans ce mélo-drame ; imité de celui de J.-J. Rousseau. L'auteur en fut demandé et nommé ; c'était Poultier , (\*) membre de la convention nationale.

Cependant les comédiens français, réfugiés au théâtre Feydeau , y attirèrent une foule considérable ; mais, après avoir épuisé les bénéfices que procurent les rentrées successives des principaux acteurs, il fallut songer à monter des ouvrages nouveaux : le choix du premier ne fut pas des plus heureux, il avait pour titre : *Agathine , ou la Fille Naturelle* , comédie en cinq actes et en vers, et fut joué, pour la première fois, le 14 ventôse an III. Un fonds romanesque , une double intrigue , des scè-

---

(\*) Célèbre par la rédaction du journal l'Ami des Lois. Il est aujourd'hui membre du corps législatif.

nes très-longues, un échafaudage continuél de sentimens héroïques, et de lieux communs, tout contribua au peu de faveur qu'obtint cet ouvrage, improprement nommé comédie, et tout au plus digne du titre de drame.

Il fallait que la pièce fût bien faible, puisqu'avec l'appui de Mollé, Fleury et Contat, elle ne put se soutenir que pendant trois ou quatre représentations. L'auteur, Lourdet de Santerre, n'en est pas moins un homme de beaucoup d'esprit; mais au théâtre comme au combat les armes sont journalières.

Une pièce de circonstance, intitulée : *le Bon Fermier*, obtint plus de succès, le 27 ventôse suivant, sur le même théâtre. Le trait qui y donna lieu est digne d'être placé à côté de la belle action du vertueux Cange. Sous le règne de la terreur, les bourreaux ne se contentaient pas des têtes de leurs victimes, ils s'en-

graisaient encore de leurs dépouilles, et une horrible confiscation frappait du même coup leurs femmes et leurs enfans. (\*)

Un cultivateur, dont le propriétaire avait été assassiné dans ces tems affreux, acheta sa terre pour en faire présent aux enfans, qu'il avait cachés et sauvés depuis la mort de leur père. Ségur le jeune a tiré tout le parti possible de ce cadre intéressant, et son drame obtint un succès prodigieux, dû non-seulement à la beauté de l'action, mais au talent et au charme qu'il avait su répandre dans son ouvrage.

La chute de Robespierre devait nécessairement enflammer l'imagination des poètes ; aussi produisit-

---

(\*) Barrère appelait cela *battre monnaie à la place de la Révolution*. Propos atroce !

elle presque autant d'ouvrages que son élévation en avait fait naître. Les pages de l'histoire furent feuilletées avec soin pour découvrir quelque tyran qui eût des signes de ressemblance avec celui des Français , et *Pausanias* se trouva fort heureusement pour fournir à un jeune auteur la tragédie en cinq actes et en vers , jouée , pour la première fois , le 8 germinal an III , sur le théâtre de la rue Feydeau. Pausanias général célèbre , qui avait d'abord combattu pour la liberté de son pays , et qui aspira ensuite à en devenir le tyran , ne ressemble sans doute point à Robespierre , le plus lâche et le plus féroce des hommes : mais l'auteur comptait sur les applications , et , entraîné par le desir de produire de l'effet , il oublia qu'il était à Sparte , pour se transporter à Paris.

La multiplicité des rapprochemens



( 185 )

parvint au succès de la pièce , qui n'avait plus l'air que d'un travestissement : c'étaient Robespierre , Tallien , et les autres auteurs du 9 thermidor , habillés à la grecque , et on sait que rien n'est moins tragique que des caricatures.

*Le Portrait d'un Magistrat vertueux* , assassiné pendant la tyrannie , et que chacun reconnut pour l'infortuné Malesherbes , fut très-vivement applaudi , et préserva la pièce d'une chute inévitable. Le citoyen Trouvé (\*) en fut nommé l'auteur. Larive , Saint-Prix , Saint-Phal , Naudet , et mademoiselle Raucourt remplissaient les principaux rôles.

Le Théâtre de la République ne fut guère plus heureux le 23 germinal suivant : on y donna la première représentation d'*Abufar* , ou la Fa-

---

(\*) Ce jeune homme a fait beaucoup de

( 186 )

*mille Arabe* , tragédie en cinq actes,  
et en vers , de Ducis.

Un chef de famille arabe , Abufar , a recueilli dans le désert un enfant qu'il a vu naître , et dont la mère a péri en lui donnant la vie. L'esprit de famille , qui appartient aux mœurs arabes , a fait craindre à Abufar que l'orpheline ne fût traitée en étrangère dans sa famille , s'il révélait sa naissance , et il l'a fait passer pour sa fille.

Abufar a deux autres enfans ,  
Odéide sa fille , et Faran son fils.

---

chemin depuis ce tems-là : il était alors rédacteur du Moniteur ; il fut ensuite , pendant vingt-quatre heures , secrétaire général du directoire exécutif , et nommé , peu de tems après , secrétaire de légation à Naples ; il fut bientôt ambassadeur à Milan , chargé d'affaires à Stuttgart , et enfin il est aujourd'hui membre du tribunal.

Un jeune Persan , que les lois de la guerre ont fait tomber entre ses mains, mais qu'il traite plutôt en ami qu'en captif, Pharasmin habite aussi dans sa chaumière.

Faran , devenu amoureux de Saléma , ( c'est le nom de l'orpheline ) et épouvanté d'un amour qu'il croit être incestueux , déserte la maison de son père. Ses sœurs n'espèrent plus le revoir ; et son père , irrité de sa fuite , le bannit à jamais de son cœur.

Pharasmin et Odéide ont pris l'un pour l'autre des sentimens tendres, et c'est dans cette situation que la pièce commence.

Abufar rend la liberté à Pharasmin : l'idée d'un départ amène entre celui-ci et Odéide la déclaration de leur amour mutuel, que , jusque-là , ils n'avaient osé se découvrir. D'un autre côté , le bruit de la mort de Faran vient à se répandre : Saléma ,

qui l'aimait aussi, laisse échapper, dans sa douleur, qu'au moins elle n'aura plus à rougir d'une exécrationnable flamme. Mais Faran, qui ignore l'amour de sa sœur, revient après de longs voyages : son père, offensé, ne le reconnaît plus : le fils, désolé, fait pénétrer dans l'âme paternelle les accens étouffés de l'innocence condamnée, et du respect filial repoussé. Abufar le reçoit dans ses bras ; mais il met un prix à son pardon, c'est qu'il se fixera dans la tribu par les liens sacrés de l'union conjugale. A cette proposition, l'amour qu'il a pour Saléma vient de nouveau troubler sa raison. Abufar insiste ; il va plus loin, il exige que son fils propose la main de sa sœur à Pharasmin. *De laquelle ?* s'écrie vivement Faran. De Saléma, répond le père. A ces mots, tous les serpens de la jalousie tourmentent le malheureux Faran : un entretien qu'il a

avec Saléma, et dans lequel leur amour mutuel se montre à chaque mot, sans pourtant se déclarer, achève d'exciter sa fureur.

Cependant la peuplade accourt vers Abufar, pour être témoin du bonheur de Pharasmin : mais tout à coup Faran se présente pour y mettre obstacle ; il s'oppose au choix d'un étranger : sa fureur l'égare, il se précipite sur Pharasmin ; son respect pour son père l'arrête seul, et il lui rend ses armes.

A l'emportement de Faran, succède un accablement profond : il se résout à quitter de nouveau son pays et sa famille, et il s'excuse près de Pharasmin ; il l'engage même, au nom de son père, à épouser sa sœur, lui recommande l'honneur de sa nouvelle patrie, le bonheur d'Abufar, celui de ses sœurs, celui de Saléma. Pharasmin lui apprend que c'est Odéide qu'il aime, et dont il est,

aimé. A ce mot, le tourment de la jalousie cesse ; mais celui de l'amour sans espoir reste encore. Un nouvel entretien de Faran avec Saléma l'irrite et le porte au désespoir : les deux amans s'abandonnent à l'expression de leur amour ; leur langage, d'abord contraint, s'anime par degrés , il s'échauffe , il devient brûlant : alors le souvenir des liens de famille qui les unissent et les séparent vient les frapper d'effroi et de remords. Mais Abufar instruit par Pharasmin du feu qui nourrit Faran pour sa sœur , accourt vers eux ; il leur apprend que Saléma n'est point sa fille , et il l'unif à Faran.

Tel est le fonds de cette bizarre tragédie , qui n'obtint qu'un succès vivement contesté.

Une exposition obscure , des *quiproquo* continuels comme dans une comédie , un intérêt double , (l'amour de Pharasmin pour Odeïde , et ce-

lui de Faran pour Saléma ) et enfin un dénouement brusque et mal amené, contribuèrent sans doute au mécontentement du public.

Nous ne pouvons concevoir les raisons qu'a eues l'auteur pour laisser ignorer au public que Saléma n'est point la fille d'Abufar ; cette ignorance empêche de prendre de l'intérêt à un amour qui paraît incestueux , et qui ne peut alors qu'inspirer de l'horreur : l'objet de la tragédie n'est point d'exciter une grande surprise au dénouement ; il faut abandonner cette misérable ressource au drame et à la pantomime. L'ame du spectateur est plus véritablement émue quand il voit tant de souffrances qu'il pourrait faire cesser d'un mot ; et certes , il ne s'intéresse pas moins à la jalousie d'Orosmane , et au coup qu'il prépare à Zaïre , parce qu'il sait qu'elle n'est point infidelle.

La tragédie d'Abufar offre de grandes beautés de style ; l'auteur lui a donné une couleur vraiment orientale , mais qui n'est pas toujours tragique : une foule de beaux vers semblent plutôt appartenir au genre de l'idylle , et on sent qu'une pareille innovation est tout à fait contraire aux règles du bon goût.

Malgré le peu de succès que cette tragédie obtint d'abord , elle s'est soutenue au théâtre , et si elle n'ajoute point à la gloire de Ducis , son auteur , elle est du moins digne de sa haute réputation.

Talma a établi le rôle de Faran avec beaucoup de mérite ; mademoiselle Desgarcins jouait celui de Saléma ; et madame Petit , qui s'était chargée par complaisance de celui d'Odéide , eut le talent de s'y faire applaudir.

Nous avons déjà dit que c'est par le théâtre qu'on peut juger les mœurs



d'un peuple , et les progrès de sa civilisation. Les diverses révolutions , qui s'opèrent dans la forme du gouvernement et dans l'esprit public , influent nécessairement sur la nature des ouvrages dramatiques. Pendant le règne affreux de la terreur , les théâtres étaient salis par des pièces *révolutionnaires* , aussi dégoûtantes qu'*immorales* : après le 9 thermidor , on y représenta une foule d'ouvrages propres à faire exécrer le despotisme des bourreaux , et à rendre à l'esprit national sa direction naturelle vers les idées libérales. Tel était le but de la comédie en cinq actes et en vers , jouée , pour la première fois , sur le théâtre de la rue Feydeau , le 4 floréal an III , sous le titre de *Tolérant*. Ce caractère , peu dramatique en lui-même , ne pouvait guère être mis en scène que comme un point d'opposition avec un *intolérant* ; mais nous le croyons trop

faible, trop monotone, trop doux pour être un caractère principal. Cet avis fut au moins celui du public, et l'ouvrage, dans lequel on applaudit de jolis détails, n'obtint qu'un succès médiocre, troublé par de fréquens murmures. Cependant l'auteur fut demandé, et Saint-Phal vint nommer Demouëtier, qu'on eût deviné au seul choix de son sujet. Il fallait que le Tolérant fût bien peu susceptible d'effet, puisqu'il n'en produisit point joué par Molé, Fleury, Saint-Phal, Dazincourt et mademoiselle Mézeray.

Si la comédie du Tolérant n'avait obtenu au Théâtre Feydeau qu'un demi-succès, les acteurs tragiques du même théâtre ne furent pas plus heureux à la représentation de Pison, tragédie en cinq actes, jouée le 12 prairial an III. Le sujet de cette pièce est absolument le même que celui d'Epicharis et Néron, et certes, elle

est loin de pouvoir soutenir la concurrence. Le plan parut faible, la marche lente, le style froid et sans couleur. L'auteur a craint de s'écarter de la vérité historique, et Néron triomphe au dénouement. Nous croyons que le poète a le droit de sacrifier l'histoire à la morale, ou qu'au moins il ne doit pas la mettre en scène quand elle ne peut que retracer le triomphe du crime. Comme on savait que cette tragédie était l'ouvrage d'un jeune homme, le public, indulgent, crut devoir demander son nom : cette preuve de bienveillance était moins une récompense qu'un encouragement ; on vint nommer Petitot.

Le Théâtre Feydeau se dédommageait du peu de succès qu'obtenaient les nouveautés par l'affluence qu'attirait la reprise de *l'Ami des Lois*. Cet ouvrage, cependant, ne produisit pas autant d'effet que dans la

nouveauté : les circonstances n'étaient plus les mêmes ; les hommes qu'il vouait à l'exécration publique avaient presque tous expié sur l'échafaud et leurs crimes et leur ambition, et le souvenir d'un scélérat n'excite plus une indignation aussi vive que le spectacle de son triomphe : mais le public se rappela que cette pièce, qui honore le talent et le courage de Laya, avait été jouée lorsque les oppresseurs de la France étaient presque arrivés à la puissance suprême, et que l'auteur avait alors attaqué de front, non leur mémoire, mais leurs personnes et leurs complots. On se plut encore à payer un tribut de reconnaissance aux artistes courageux pour qui l'Ami des Lois avait été un titre de proscription, et presque un arrêt de mort.

Le Théâtre de la République, pour faire oublier qu'il avait été longtemps obligé de composer son réper-

toire des farces grossières ou des conceptions atroces qu'enfantaient *les poètes de la terreur*, donna, le 22 prairial, la première représentation de *Tartuffe Révolutionnaire*, ou *la suite de l'Imposteur*, comédie en trois actes et en vers. Il était sans doute téméraire d'entreprendre la suite de Tartuffe, et de se placer, pour ainsi dire, en comparaison avec un grand nom et un ouvrage sublime : mais l'auteur avait fait plus ; il avait imité toutes les situations de la pièce de Molière, et les avait présentées dénuées de cette force de style et de logique qui caractérise ce grand maître. Tartuffe est sorti du cachot où l'aventure d'Orgon l'a fait enfermer : la révolution est arrivée, et Tartuffe s'est fait *ultra-révolutionnaire*. Il a trouvé un asile dans la maison de Dufour, homme simple et crédule, et là, comme chez Orgon, il séduit la

femme de son bienfaiteur ; il le détache de son frère , de son fils , de toute sa famille , et finit par le dénoncer , pour épouser sa femme , et jouir de ses grands biens. Mêmes épreuves , mêmes moyens que dans l'ouvrage de Molière. A la fin , Dufour va être traîné en prison , lorsque son fils parvient à découvrir la scélératesse de Tartuffe : pour dernière preuve , on trouve chez ce monstre *la planche aux assignats*, et il est livré à la vengeance des lois. Le souvenir de la pièce de Molière nuit beaucoup au succès de cet ouvrage , dont le style était d'ailleurs faible et négligé. L'auteur ne fut pas demandé.

Les comédiens du Théâtre de la République trouvèrent un ample dédommagement dans le succès brillant qu'obtint , le 13 thermidor an III , *Quintus Fabius* , ou *la Discipline Romaine* , tragédie en trois actes et

en vers. Papirius Cursor , dictateur , est appelé à Rome ; il laisse le commandement de son armée à son gendre Quintus Fabius Maximus , avec la défense expresse de livrer bataille à l'ennemi. Le jeune Quintus trouve l'occasion de détruire l'armée samnite ; il croit devoir oublier l'ordre de Papirius pour le salut de la patrie , il attaque l'ennemi , et remporte une victoire complète. Papirius , moins sensible à la gloire que viennent de recueillir et Rome et son gendre , qu'aux dangers que peut entraîner cet exemple éclatant d'indiscipline , veut punir de mort Quintus Fabius. Ce trait de l'histoire romaine avait déjà fourni une tragédie à *Apostolo Zeno* , le Corneille de l'Italie. L'auteur français , sans rien emprunter à Zeno , a su soutenir l'intérêt par des moyens naturels , dans une tragédie qui semble n'offrir qu'une situation. Cette tra-

gédie, faite pour ajouter à la réputation de Legouvé, son auteur, fut très-bien jouée par Talma, Baptiste aîné, et mademoiselle Desgarcins.

Le 28 vendémiaire an IV, les comédiens français de Feydeau donnèrent la première représentation des *Conjectures*, comédie en cinq actes et en vers, de Picard.

Cet ouvrage, comme tous ceux de l'auteur, offre des détails extrêmement comiques. La scène se passe dans un village : Prospère, jeune voyageur, se présente chez Michel pour obtenir l'hospitalité. Rose, fille de Michel, Marguerite, sœur de ce dernier, et un barbier, leur voisin, font mille conjectures sur le voyageur : ils le prennent tour à tour pour un homme fugitif, un général d'armée, un banquier, un banqueroutier, etc., jusqu'au moment où l'arrivée de Pauline, sœur de Prospère, découvre qu'il allait rendre l'honneur



à cette jeune personne, séduite par un infidèle.

Cet ouvrage obtint du succès ; mais la faiblesse du fonds força l'auteur à le remettre en trois actes. Il fait aujourd'hui partie du répertoire riche et varié qu'il exploite lui-même au Théâtre de Louvois.

Larochelle, qui avait quitté le Théâtre de la République pour rentrer avec ses anciens camarades, jouait le rôle du barbier avec beaucoup d'originalité : cet acteur, auquel on ne rend point assez de justice, a toujours un jeu franc, comique et exempt de charge ; c'est un des sujets les plus précieux de sa société.

La quantité immense d'assignats émise par le gouvernement d'alors avait fait des Français un peuple de marchands et d'agioteurs, chacun, craignant de voir périr entre ses mains les valeurs dont la dépréciation augmentait tous les jours, cher-

chait à les convertir en marchandises : les magistrats , les poètes même étaient devenus des commerçans , et c'est de cette époque fameuse que datent tant de fortunes acquises au prix de la bonne foi , de l'honneur et de la probité. Cette manie universelle fournit à un jeune auteur dramatique une petite comédie en un acte et envers , intitulée : *l'Agioteur*, et jouée , pour la première fois , le 8 brumaire de l'an IV , sur le Théâtre de la République.

Des critiques fines et délicates quelques scènes comiques , et une versification agréable , contribuèrent au succès de cette bluette , dont l'auteur est Armand Charlemagne.

Ce jeune littérateur a débuté dans la carrière dramatique par des ouvrages pétillans d'esprit et d'originalité : mais , rebuté de toutes parts , abreuvé de dégoûts et d'amertume ,

forcé de porter aux petits théâtres des productions qui y sont sacrifiées ; il paraît avoir renoncé à un genre dont l'intrigue et la bassesse s'emparant si facilement.

Dira-t-on encore que les beaux arts sont encouragés ? Les débuts d'une actrice faible et sans expérience font tourner toutes les têtes, et ceux d'un auteur qui promet quelque chose à son siècle sont à peine remarqués : l'une voit s'ouvrir pour elle tous les trésors de l'admiration et de la flatterie ; l'autre, en butte à la censure, à l'envie et à toutes les passions haineuses, se voit préférer un bouffon italien, ou un charlatan, à qui l'on prodigue les encouragemens que réclame le véritable génie.

C'est une idée heureuse d'avoir mis en scène trois amis de collège qui, ayant suivi une carrière différente, se retrouvent au milieu du

monde après une longue séparation. Les souvenirs de la jeunesse nous consolent souvent des malheurs de la vie , et l'imagination aime à se reporter vers ce tems où nos premières années étaient à l'abri de la haine et des passions qui tourmentent la triste humanité.

La comédie en trois actes et en vers , jouée , pour la première fois , le 23 frimaire an IV , au Théâtre de la République , sous le titre des *Amis de Collège* , honore l'esprit et le cœur de Picard , et nous aimons à la regarder comme l'une de ses productions qui aient le plus de droits aux suffrages des gens de lettres , et à l'estime des hommes de bien.

Clermont , Derville et Robert , élevés au même collège , se sont perdus de vue : le premier n'est pas devenu riche , il s'est fait poète ; le second , parvenu au comble de l'opu-

lence, passe ses jours dans la mollesse et l'ennui ; le troisième , enfin , a embrassé l'état de menuisier ; et ce bon artisan nourrit sa vieille mère du produit de son travail.

Clermont, pressé par le besoin , ne peut trouver une somme de trois mille livres, qui lui est indispensablement nécessaire : il se rappelle alors son ancien ami de collège Derville , et vient avec confiance lui faire part de sa malheureuse situation.

Celui-ci, dont les richesses ont corrompu le cœur , lui fait un accueil glacé, au lieu de venir à son secours. Il se permet, sur l'état de poëte qu'il a embrassé des remontrances décourageantes, et lui donne des conseils avec une sécheresse et une impudence dont le sensible Clermont est révolté.

Il ne sait où porter ses pas , lorsqu'il rencontre le menuisier Robert. Ce brave homme le reçoit avec l'ef-

fusion de la sincère amitié : il le presse dans ses bras , l'interroge avec intérêt sur sa situation , le présente à sa vieille mère , et lui prête enfin les trois mille livres dont il a besoin , en lui cachant toutefois qu'il est obligé de vendre une partie de ses effets pour compléter cette somme. Sur ces entrefaites , Derville se trouve ruiné par un abus de confiance : ses deux camarades de collège l'apprennent , le consolent , et lui offrent tous leurs services. Ce trait corrige Derville ; il sent ses torts , les abjure , et finit par s'associer à Robert.

Cet ouvrage est rempli de détails charmans , et de traits d'un excellent comique. L'auteur y a introduit un vieux professeur de rhétorique , dont le personnage , tout à fait original , est parfaitement bien joué par Dugazon. C'est dans ce genre que Picard aurait toujours dû s'exercer ; et certes , il travaillerait plus utilement

pour sa gloire en nous offrant des tableaux dont les couleurs résistent aux ravages du tems , qu'en mettant sous nos yeux des esquisses grotesques ou des caricatures qui peuvent bien exciter le gros rire , mais qui s'évanouissent aussi rapidement que la mode les a fait naître.

Le sujet de *Myrra* , tragédie en trois actes et en vers , jouée , pour la première fois , sur le Théâtre Feydeau , le 12 nivôse an IV , est l'un des plus extraordinaires et des plus hasardés qu'on ait jamais mis à la scène ; on va en juger par une courte analyse :

Myrra est sur le point d'épouser Périandre , jeune héros estimé de toute la Grèce : Cynire , père de Myrra ; Antioppe , sa mère , se réjouissent de cette union , et Myrra elle-même y a consenti ; mais elle paraît dévorée par une sombre dou-

leur, et ses parens s'en inquiètent et s'en affligent.

Elle n'a pu donner son cœur à Périandre; il appartient à un autre : elle brûle d'un amour criminel pour Cynire, son père. On veut pénétrer cet horrible secret : elle le cache à tout ce qui l'entoure; elle évite son père avec soin, et, résolue à fuir les lieux qu'il habite, elle presse l'heure de son union, sollicite un prompt départ.

Enfin le jour de son hymen arrive : l'autel est préparé, les époux sont dans le temple. Le prêtre s'avance pour remplir son ministère, lorsque tous les présages lui annoncent que le sanctuaire des dieux est profané par des affections criminelles : les prêtres, effrayés, sortent du temple; la cérémonie est interrompue : Périandre, au désespoir, va chercher la mort. Cynire veut arracher du cœur de sa fille son fatal secret ; il



la menace de sa malédiction, et l'infortunée laisse alors échapper l'aveu de sa flamme criminelle, et s'en punit en se donnant la mort.

L'amour incestueux qui fait la base de cette tragédie est révoltant : en vain l'auteur a-t-il voulu s'étayer de l'exemple de Phèdre ; celle-ci n'est point la mère d'Hypolite : la passion d'une jeune fille pour son père est, d'ailleurs, bien plus criminelle, et nous doutons que Racine lui-même ait pu faire supporter à la scène un pareil sujet.

L'auteur de cette tragédie l'a traitée avec un talent bien rare à l'âge de vingt-deux ans ; il est malheureux qu'il ait choisi un cadre aussi ingrat, et on doit juger, par le mérite qu'il y a développé, de celui qu'il ferait briller dans un ouvrage dont le plan serait mieux conçu, et le fonds plus rapproché de nos mœurs et de nos habitudes. Le public crut lui de-

voir des encouragemens ; il le demanda à grands cris , et on vint lui nommer Souriguière. (\*)

Le Réveil du Peuple et la Marseillaise ont excité de longs débats dans nos théâtres : ces cris de ralliement des factieux y retentissaient tour à tour par une espèce de transaction dont la convention nationale elle-même avait donné l'exemple en faisant chanter alternativement les deux hymnes dans son sein.

La fameuse journée du 13 vendémiaire fit à jamais disparaître le Réveil du Peuple , et chaque soir la musique des spectacles exécutait , par ordre , des morceaux patriotiques.

---

(\*) Ce jeune homme , que d'heureuses dispositions et un début brillant semblaient devoir attacher au théâtre , s'est malheureusement lancé dans la carrière politique. Pros-

Les assistans , las de révolution , écoutaient avec indifférence , et souvent avec peine , des airs qui leur rappelaient de fâcheux souvenirs ; quelques étourdis firent même éclater des signes d'improbation , et il n'en fallut pas davantage pour alarmer ce directoire exécutif , dont la pusillanimité devait faire présager la prochaine destruction.

Peu s'en fallut que de simples plaisanteries ne fussent érigées en conspiration ; et nous croyons devoir publier la lettre qu'écrivit , à cette occasion , le ministre de la police Merlin de Douai , (\*) pour donner une idée

---

crit au 18 fructidor , il a dû regretter sa première vocation : après une longue traversée , il viendra sans doute se reposer dans le sein des muses.

(\*) Aujourd'hui commissaire du gouvernement près le tribunal de cassation.

des petits moyens qu'employait ce burlesque gouvernement :

*Au général en chef de l'armée de l'intérieur.*

Paris, le 20 nivôse an IV.

« Je suis informé, général, qu'hier,  
« au Théâtre de la rue Feydeau ,  
« les airs chéris des républicains  
« n'ont été accueillis que par des  
« huées. Que devient donc l'arrêté  
« du directoire exécutif qui enjoint  
« à tous les entrepreneurs et proprié-  
« taires des spectacles de Paris de  
« les faire jouer chaque jour avant  
« le lever de la toile ? Je vous charge  
« de vous tenir prêt à faire arrêter  
« sur-le-champ, et en flagrant délit ,  
« tous ceux qui contreviendraient à  
« l'arrêté du directoire exécutif, et  
« je compte, à cet égard, sur votre  
« zèle et sur votre fermeté.

« MERLIN. »

Il faut convenir que les étrangers, en lisant de pareilles lettres, devaient se faire une idée singulière de notre patriotisme, et on ne doit plus s'étonner s'ils refusaient de croire à la stabilité d'un gouvernement qui annonçait lui-même à l'Europe le peu de cas qu'on faisait de son autorité.

Pour prouver combien les proscriptions avaient refroidi l'enthousiasme révolutionnaire, il nous suffira de comparer l'effet que produisait, en 1792, la Mort de César avec l'accueil qu'elle reçut après le 9 thermidor : on doit se rappeler que les déclamations sanguinaires de Cassius, et les fureurs patricides de Brutus étaient toujours couvertes d'applaudissemens, tandis que les discours de César et la belle harangue d'Antoine n'étaient entendus qu'avec la plus grande défaveur. A la remise de cet ouvrage au Théâtre Feydeau, toutes les maximes révo-

lutionnaires parurent repoussantes ; Brutus et les conspirateurs romains rappelèrent les jacobins modernes : le discours d'Antoine excita , au contraire, le plus vif enthousiasme, et le sort malheureux de César le plus tendre intérêt.

Ce rapprochement , qui appartient autant à l'histoire de la révolution qu'à celle du théâtre , nous a paru curieux , et nous avons dû l'offrir au public.

Ce qui ne paraîtra pas moins bizarre, c'est que l'on ait cherché à faire un crime aux comédiens français de cette nouvelle direction de l'esprit public , et que les apôtres de l'anarchie aient provoqué contre eux des mesures de sévérité , en s'appuyant sur la ridicule supposition que les acteurs chargés des rôles républicains les avaient mal joués à dessein , tandis que ceux qui remplissaient les personnages royalistes

avaient eu l'incivisme de les rendre avec beaucoup de talent.

Les receveurs, les ouvreuses même ne furent point à l'abri des dénominations : on les accusait de se servir du mot *monsieur*, et de ne jamais employer celui de citoyen.

Une circonstance malheureuse acheva de faire éclater la tempête qui se formait depuis long tems : la première représentation de la pièce intitulée : *les Réclamations contre l'Emprunt Forcé*, qui n'était que l'apologie de cette taxe désastreuse, fut à peine entendue au milieu des sifflets. La chute de cette œuvre très-médiocre de Dorvigny acheva d'indisposer l'autorité, et le directoire exécutif, par un ridicule arrêté en date du 8 ventôse, ordonna la clôture d'un club d'anarchistes, d'une taverne, d'une maison de jeu, d'un cabaret, de l'église de Saint-André et du Théâtre de la rue Feydeau.

Ce fût en vain que les gens de lettres, les artistes et plusieurs représentans du peuple (\*) réclamèrent contre cet acte vexatoire ; la clôture dura plus d'un mois, et ce ne fut que le 13 germinal suivant qu'il fut permis aux acteurs de reprendre le cours de leurs représentations.

Thalie, privée de ses plus dignes soutiens, se vit encore enlever une célèbre actrice : M.<sup>me</sup> Dangeville, retirée depuis long-tems du théâtre, où elle remplissait avec tant de distinction les rôles de soubrette, mourut dans un âge très-avancé, et emporta les regrets de tous les amis des arts et des talens.

Le jour même de l'ouverture du

---

(\*) Félix Faucon, connu en littérature par des poésies fugitives, a écrit, à ce sujet, au directoire exécutif, une lettre qui honore à la fois son esprit et son cœur.



Théâtre Feydeau , celui de la République donna la première représentation du *Lévite d'Ephraïm* , tragédie en trois actes et en vers. Lemerancier a puisé son sujet dans un ouvrage de J.-J. Rousseau ; mais ce qui plaît dans un poëme ou dans un roman , ne convient pas toujours au théâtre , et si l'auteur eût été bien pénétré de cette vérité , il n'eût sans doute pas tracé l'action horrible et révoltante d'un homme qui coupe sa femme en morceaux.

. . . . . Je fis de ses membres épars ,  
Pour les douze tribus , douze sanglantes parts.

Aussi cette pièce n'obtint-elle qu'un succès d'estime dû à de grandes beautés de détails , et à des scènes vraiment tragiques : elle confirma les heureuses espérances que l'auteur avait déjà fait concevoir de son talent dans sa tragédie de *Méléagre* , et dans son drame de *Lovelace* , et le pu-

blic y vit pour l'avenir l'heureux présage de succès plus éclatans.

Cette tragédie fut bientôt suivie d'une autre, ayant pour titre : *Caton d'Utique*, et jouée, pour la première fois, sur le même théâtre, le 27 germinal an IV.

Tout le monde connaît le stoïcisme de ce fameux Romain, qui s'unit d'abord avec Cicéron contre Catilina, et qui devint ensuite l'un des plus redoutables adversaires de César.

La bataille de Pharsale ayant assuré son triomphe, Caton se renferma dans Utique, et, après avoir passé une partie de la nuit à lire le chapitre de Platon sur l'immortalité de l'ame, il se plongea son épée dans le sein, pour ne pas être témoin de l'asservissement de sa patrie.

Ce trait d'histoire avait déjà été mis plusieurs fois sur la scène française. Deschamps fit représenter sa tra-

gédie de Caton en 1715; celle de l'abbé Abeille (\*) fut jouée sous le nom d'un comédien nommé Lathuillerie; Poinciset de Syvri, auteur de Briséis, s'est aussi emparé de ce sujet; et, enfin, Victor Campagne en a fait imprimer une quelque tems avant la représentation de celle dont nous rendons compte.

Le plan de celle-ci est sévère, et le style de l'ouvrage pur, harmonieux, et on voit que l'auteur a étudié les grands modèles.

On pourrait cependant lui reprocher un peu de sécheresse, et telle est sans doute une des causes qui ont nui au succès de cette tragédie. La scène où Caton se fait apporter le corps de son fils pour en contem-

---

(\*) Cet auteur n'osait plus mettre son nom à ses ouvrages depuis l'aventure si connue qui arriva à la représentation de son Ange-

pler les blessures , et le suicide froid et raisonné du héros d'Utique , qui prend d'une main le livre de Platon , et de l'autre le poignard dont il se perce , ne produisirent qu'un médiocre effet. La dissolution de nos mœurs , notre profond égoïsme nous empêchent de prendre un intérêt bien vif à des actions que nous trouvons sublimes , mais que nous regardons comme impossibles , ou comme fabuleuses.

L'auteur de cet estimable ouvrage est un jeune littérateur nommé Saint-

---

lio , jouée en 1673. C'est dans cette tragédie que deux princesses paraissant sur le théâtre , la première ouvrit la scène par ce vers :

Vous souvient-il , ma sœur , du feu roi notre père ?

La seconde actrice ayant perdu la mémoire , et ne répondant point , un plaisant du parterre dit tout haut :

Ma foi , s'il m'en souvient , il ne m'en souvient guère.

Marcel. Il promettait à la scène française un auteur distingué ; mais la persécution , les dégoûts l'ont sans doute rebuté comme tant d'autres. C'est une nouvelle preuve à opposer aux hommes qui nous prêchent tous les jours que l'art dramatique est encouragé.

*Oscar*, tragédie en cinq actes et en vers , fut joué , pour la première fois , le 14 prairial suivant , sur le même théâtre , et son succès ne fut guère plus grand que celui des deux ouvrages dont nous venons de parler.

La scène se passe en Ecosse , au tems et au pays des Bardes. Malvina , épouse de Dermid , est séparée de lui depuis plusieurs années ; il a été emmené prisonnier par un roi scandinave , et on ignore ce qu'il est devenu. Oscar , ami de Dermid , a fait de vaines recherches pour le découvrir , et il annonce à Malvina l'inutilité de ses efforts. Oscar a con-

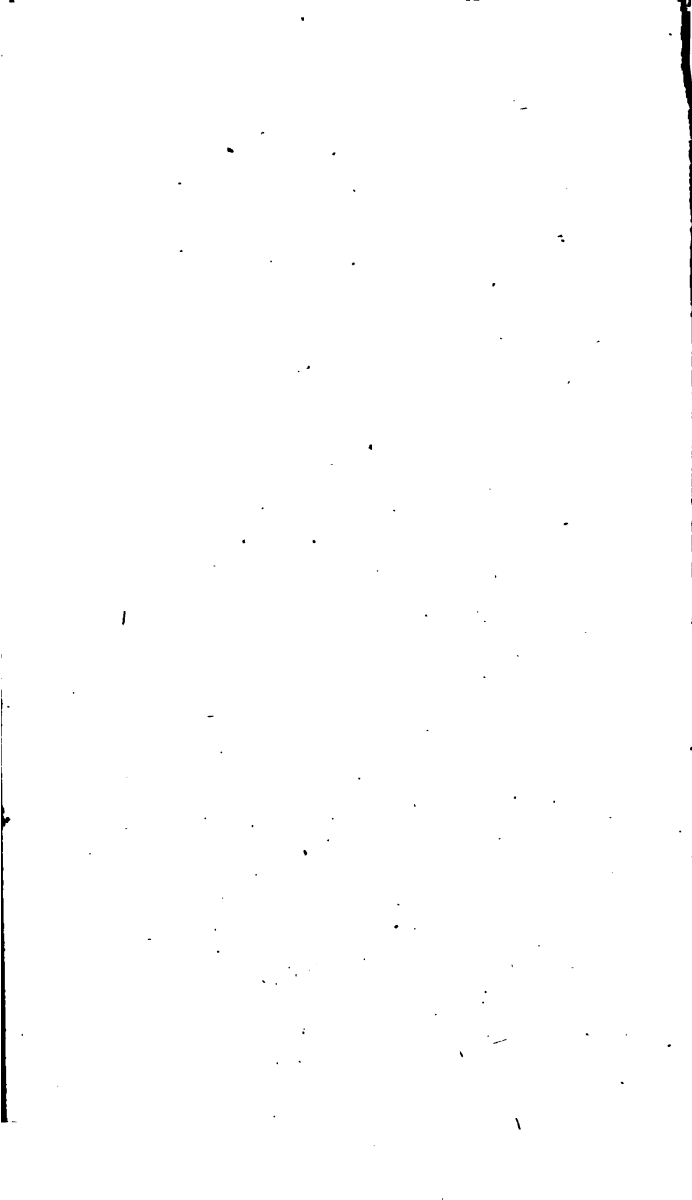
l'union d'Oscar et de Malvina. Dans ce moment, on apporte l'épée trouvée dans le flanc de Dermid ; c'est celle d'Oscar !... Il frémit en la reconnaissant. Malvina lui présente son fils, dont il va devenir l'appui ; mais l'enfant, qui, dans la forêt, s'était réveillé au bruit du combat, et avait vu frapper son père, s'écrie : *Fuyons ; il a tué mon père !* L'horreur et la consternation deviennent générales. Oscar se donne la mort.

Les trois premiers actes de cette tragédie obtinrent des applaudissemens nombreux et mérités ; le quatrième n'excita que de l'horreur, et le cinquième fut si mal reçu du public, que l'auteur se vit obligé de le changer entièrement.

La scène où Dermid égorge un ami innocent parut et paraîtra toujours révoltante : en vain voudrait-on la justifier par l'exemple de Séide et par celui d'Orosmane ; l'ua

croît obéir à la voix de Dieu, et l'autre, en frappant Zaïre, croit punir une amante infidelle. Au reste, l'ouvrage est écrit avec chaleur; il offre un grand nombre de beaux vers, et quoique ce ne soit point le meilleur de d'Arnaud, il ne peut qu'ajouter à sa réputation.

**FIN DU TOME TROISIÈME.**





**HISTOIRE**

**D U**

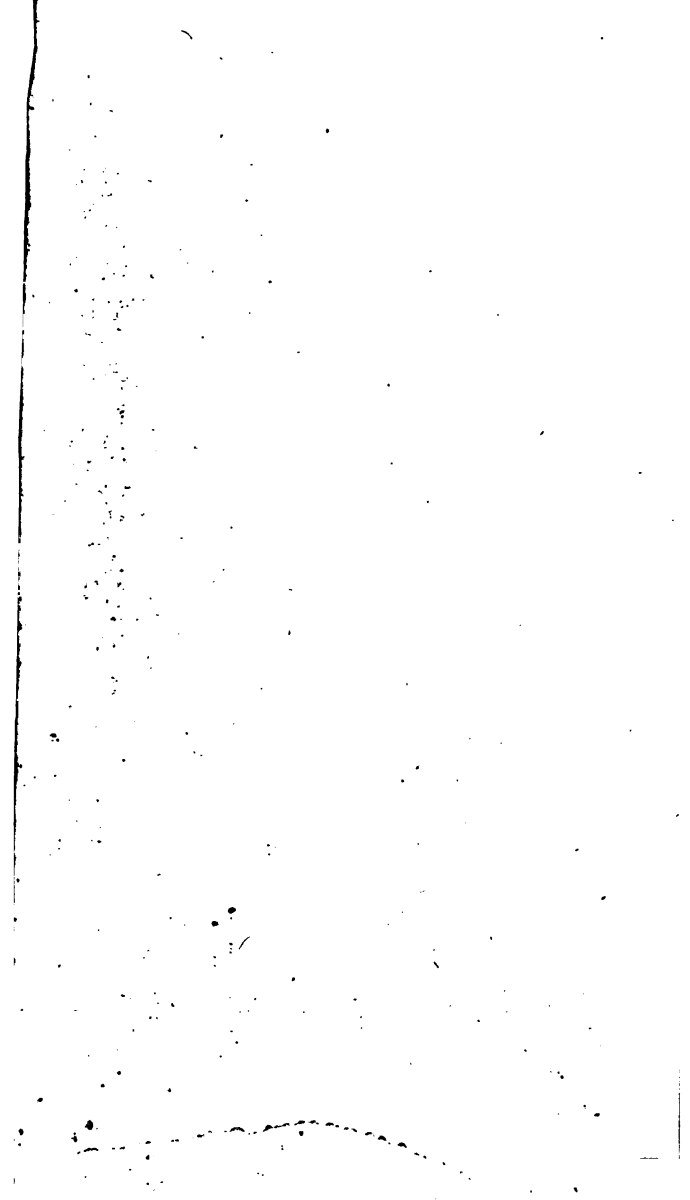
**THÉÂTRE FRANÇAIS.**

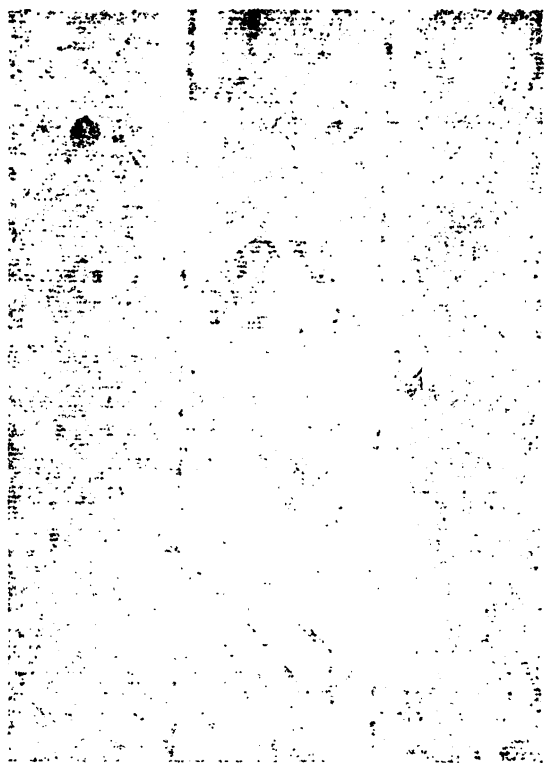
---

**DE L'IMPRIMERIE DE BRASSEUR,**

**RUE DE LA HARPE, N<sup>o</sup>. 477.**

---





A. J. J. J.

The above is a true and correct copy of the original  
as it appears in the original.

# HISTOIRE

D U

## THÉÂTRE FRANÇAIS,

DEPUIS le commencement de la révolution  
jusqu'à la réunion générale.

PAR C. G. ÉTIENNE ET B. MARTAINVILLE.

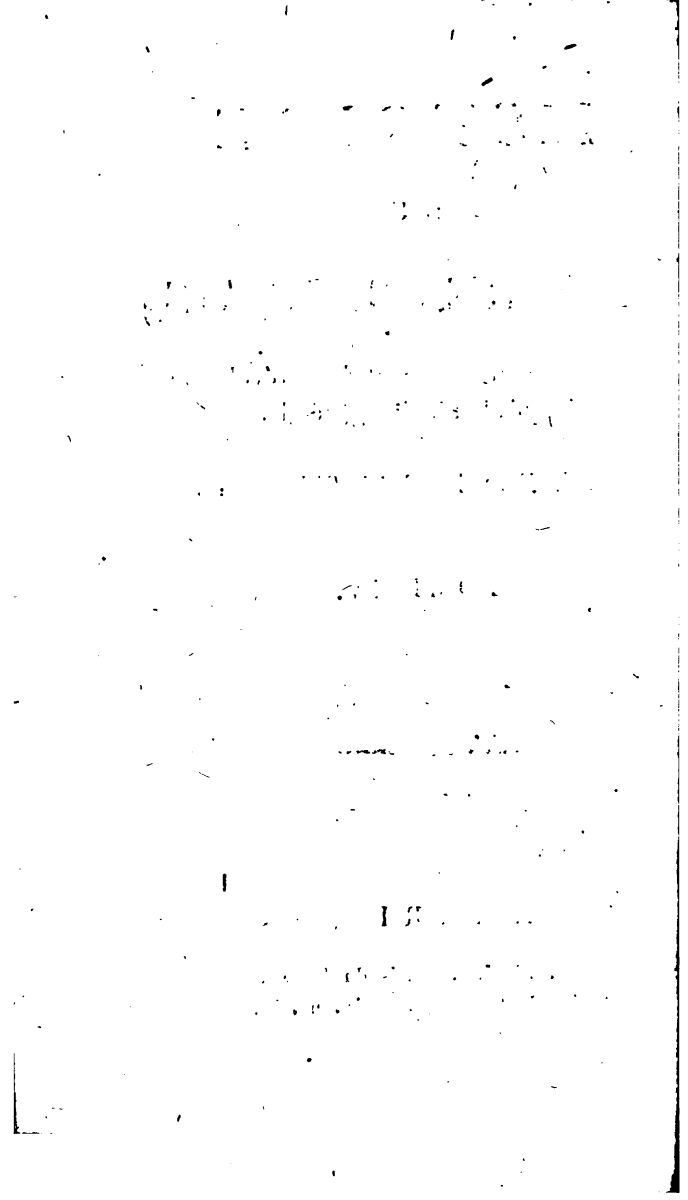
TOME IV.

---

A PARIS,

BARBA, libraire, palais du Tribunat, galerie  
derrière le théâtre Français, n° 51.

AN X. — 1802.



---

# HISTOIRE

## DU THÉÂTRE FRANÇAIS

### PENDANT LA RÉVOLUTION.

---

UNE petite comédie en un acte et en vers, ayant pour titre : *l'Original*, fut jouée, avec succès, le 12 thermidor an IV, sur le Théâtre de la rue Feydeau. Cette pièce n'offre que trois personnages : les scènes en sont décousues, et le fonds à peu près nul ; mais le dialogue est semé de traits saillans et de plaisanteries fines, que fait valoir encore le jeu spirituel de Fleury et de M<sup>lle</sup>. Contat.

*Tome IV.*

Le public , qui s'attendait à voir un original de *caractère* , fut bien trompé en voyant qu'il ne s'agissait que d'un original de portrait : cependant la pièce n'en fut pas moins applaudie , et Hoffman s'en déclara l'auteur.

Nous sommes étonnés que le succès de cette bagatelle comique ne l'ait pas fait renoncer au genre de l'*opéra*, pour embrasser une carrière plus digne de son talent.

Nous croyons inutile d'entretenir nos lecteurs d'une comédie en trois actes et en prose , jouée , sans succès , le 23 fructidor , sur le Théâtre de la République. Son titre était : *la Journée Difficile* , et elle le fut réellement pour l'auteur. Mais on nous saura gré de parler avec quelques détails d'une des plus jolies pièces de circonstance qui aient été représentées depuis la révolution ; c'est du *Chanoine de Milan* , charmante co-



médie en un acte et en prose , qui fut jouée , pour la première fois , le lendemain 24 fructidor , sur le même théâtre.

Un officier français et un hussard , chargés de porter des ordres , sont obligés de s'arrêter dans un village des environs de Milan , pour y passer la nuit ; ils entrent dans la maison d'un chanoine , trouvent la table mise , et mangent le souper que celui-ci destinait à ses amis. Le chanoine , de retour chez lui , trouve d'abord le procédé des conquérans très-mauvais : cependant la peur et la nécessité finissent par lui faire prendre gaîment son parti , et ils se quittent les meilleurs amis du monde.

Cette pièce offre les scènes les plus bouffonnes. L'auteur y a introduit un certain Benetto , espèce de caricature italienne , très-bien jouée par Baptiste cadet , et qui

a contribué au brillant succès de cette bagatelle.

Michot était fort original dans le personnage du chanoine, et Dugazon dans celui du hussard. L'auteur de la pièce est Duval, (\*) acteur attaché à ce théâtre.

Une lettre du fameux Descartes à sa mère a fourni le sujet de René Descartes, comédie en deux actes et en prose, jouée, sur le Théâtre de la République, le 30 fructidor an IV. L'auteur a eu l'art de rassembler une partie des évènements arrivés à cet homme célèbre pendant le cours de sa vie. Persécuté par le recteur Voëtius, brouillon orgueilleux, entêté des chimères scholas-

---

(\*) C'est le même qui a donné les charmans opéra comiques du Prisonnier et de Maison à Vendre.

tiques, et qui prétend que Descartes nie l'existence de Dieu, notre savant trouve l'hospitalité chez Marck Charron, homme franc et sensible. C'est là que la méchanceté de son ennemi parvient à le faire arrêter; mais le crédit du prince Maurice de Nassau vient confondre le lâche persécuteur, et rendre la liberté à Descartes. Ce jour même, on doit donner mille florins, et une couronne de lauriers à celui qui aura le mieux résolu un fameux problème de mathématiques ( sans doute celui que proposa le principal Isaac Beecman.) Descartes est un des concurrens : c'est lui qui remporte le prix, et, voulant qu'un heureux hymen couronne l'amour que la fille de son hôte a conçu pour un jeune et honnête artisan, il dépose secrètement les mille florins dans une cassette où ces amans réunissaient leurs épargnes, qui doivent s'élever à mille florins

avant que le père consente à leur hymen. Descartes est bientôt forcé de se nommer lui-même comme l'auteur de ce bienfait , pour rassurer la délicatesse de ceux qu'il veut obliger, et l'estimable Charron unit les jeunes amans en présence du prince Maurice et des savans qui viennent couronner Descartes. Cet ouvrage , plein d'une morale pure , et d'un doux intérêt , obtint un succès mérité. Monvel , dans le rôle de Descartes, et Michot , dans celui du Charron Marck , recueillirent les plus vifs applaudissemens. L'auteur fut demandé, et Monvel vint nommer Bouilly.

Loin de lutter de zèle et de travail , les Théâtres de la République et de la rue Feydeau semblaient , à cette époque , rivaliser en négligence et en apathie : on a pu voir que souvent deux mois s'écoulaient sans qu'aucun d'eux montât une seule nouveauté. Les comédiens du Théâ-

tre Feydeau , qui attiraient , avec la troupe d'opéra établie dans la même salle , étaient sans doute moins excusables , puisqu'ils avaient plus de tems disponible ; cependant ils laissaient à ceux de la République l'avantage d'offrir moins rarement des pièces nouvelles. Le 19 brumaire an V, ces derniers donnèrent la première représentation des *Artistes* , comédie en cinq actes et en vers , qui n'obtint pas un succès complet. Le fonds , beaucoup trop faible pour cinq actes , était soutenu par des détails gracieux et délicats , mais qui ne pouvaient racheter le défaut d'action et d'intérêt. Les Trois Artistes , loin d'avoir ce chaleureux enthousiasme , si voisin de l'extravagance , et qui caractérise ordinairement le jeune homme idolâtre de son art , parurent froids et doucereux. Colin d'Harleville , auteur de la pièce , s'empressa de souscrire aux changemens

que le public lui indiqua , et le 25 du même mois , la comédie des Artistes fut jouée en quatre actes , et accueillie de la manière la plus flatteuse. Nous croyons cependant que cet ouvrage , dont le succès théâtral ne se soutint point , mais qui jouit d'une grande estime auprès de tous les littérateurs , est fait plutôt pour être lu que pour être représenté. Damas fit preuve d'un grand talent dans le rôle de Saint-Clair , musicien amateur , personnage qui écrase tous les autres.

Colin-d'Harleville , habitué à des succès brillans et mérités , et connu par son extrême modestie et la douceur de son caractère , aurait dû sans doute avoir quelques droits à la bienveillance du public , surtout dans un moment où il travaillait , presque seul , pour le théâtre avec une courageuse assiduité. Moins de quinze jours après la première re-

présentation des Artistes , le 2 frimaire an V , les comédiens du Théâtre Feydeau donnèrent celle des *Deux Voisins*, ou *Etre et Paraître*, comédie en cinq actes. et en vers, de Colin-d'Harleville , qui fut jugée avec une sévérité sinon injuste , du moins extrême : le public oublia ce qu'on devait d'égards à un homme qui avait enrichi le théâtre de plusieurs productions estimables , et la pièce fut impitoyablement sifflée. Colin , aussi modeste qu'on avait été peu indulgent , ne voulut pas appeler d'un jugement aussi rigoureux , et le soir même il retira son ouvrage , qui ne fut joué qu'une seule fois.

Le 8 frimaire , le Théâtre de la République donna la première représentation des *Héritiers*, ou *le Naufrage*, comédie en un acte et en prose , qui méritait et obtint un succès brillant. Cette jolie comédie est trop connue pour que nous en donnions l'analyse ; nous dirons seu-

lement que l'avidité des héritiers y est peinte d'une manière aussi naturelle que comique , que les caractères y sont bien tracés , et que le jeu de Dugazon , Michot et Baptiste cadet , ajouta encore à l'effet que doit toujours produire cette pièce , dont l'auteur est Duval , artiste du Théâtre de la République.

De tous les arts , l'art dramatique est sans doute celui qui a le plus besoin de cette liberté sans laquelle l'émulation est nulle , les progrès lents , et les artistes : sans considération : les comédiens du Théâtre Feydeau , fatigués par de longs malheurs , avaient perdu une partie de cette énergie qui les avait si longtemps soutenus ; l'intérêt particulier et le besoin du repos les avaient fait consentir à devenir les pensionnaires d'un directeur , qui , plus occupé de sa fortune que de la gloire de l'art , ne les regardait que comme des moyens d'exploitation : deux ou



trois sujets qui attiraient la foule : recevaient d'énormes appointemens , et les engagements n'étaient pas exactement remplis envers les autres artistes , surtout les tragédiens , dont les recettes étaient moins pécunieuses. Mademoiselle Raucourt conçut alors la courageuse idée de rendre au Théâtre Français son ancienne splendeur , et d'opérer une réunion générale. Si le gouvernement eût voulu seconder son noble projet , nul doute qu'il n'eût réussi : les premiers comédiens du Théâtre de la République , découragés par l'impuissance de leurs efforts pour acquitter des dettes que la rigueur des circonstances les avait forcés de contracter , n'étaient pas éloignés de consentir à une réunion qui leur eût assuré le prix honorable de leurs travaux et de leurs talens ; mais le principal obstacle vint de la part de quelques artistes du Théâtre Feydeau , qui , liés par des engagements ,

ou séduits par les offres éblouissantes du directeur, refusèrent de suivre mademoiselle Raucourt, et un grand nombre de leurs camarades, au Théâtre de la rue de Louvois, qu'on avait choisi pour être provisoirement le point central de réunion. Pour prouver la pureté des intentions de mademoiselle Raucourt, et le zèle qu'elle mit dans l'exécution de sa louable entreprise, nous croyons devoir citer la lettre qui fut adressée, vingt jours avant l'ouverture du Théâtre Louvois, par les comédiens français établis dans cette salle, à ceux de leurs camarades qui étaient restés au Théâtre Feydeau.

*Lettre adressée à mesdemoiselles  
Contat, Lange, à MM. Fleury,  
Molé, Dazincourt, etc., par leurs  
camarades.*

« Nos chers camarades, nous n'a-

« vous jamais douté que , par hon-  
« neur et par attachement à votre  
« ancienne société , vous n'ayez  
« éprouvé un véritable chagrin  
« lorsque la cupidité, dont nous som-  
« mes devenus la proie , a ravi à la  
« moitié de la comédie son exis-  
« tence et sa gloire.

« Aujourd'hui nous sommes réu-  
« nis pour ne plus nous séparer ;  
« nous sommes animés du désir de  
« rendre à l'art son ancienne per-  
« fection, inséparable d'un ensemble  
« parfait.

« Nous brûlons de venir au secours  
« des employés estimables qui nous  
« avaient consacré leur existence  
« pendant une longue suite d'an-  
« nées , et que la destruction de no-  
« tre établissement a réduits à la mi-  
« sère et au désespoir. Pénétrés de  
« cette vérité , que sans indépen-  
« dance il n'est point d'art ; con-

« vaincus que l'art dramatique est  
« prêt à tomber en décadence, si l'on  
« ne s'empresse à faire des élèves ;  
« persuadés que l'artiste a besoin,  
« pour se livrer sans distraction à  
« ses travaux , de la certitude d'en  
« recueillir le prix après avoir passé  
« sa vie à le mériter , nous nous  
« sommes mis en possession d'une  
« salle, d'un magasin et de tous les  
« moyens possibles d'exploitation.  
« Les engagements n'ayant point  
« été strictement remplis par l'ad-  
« ministration , ils sont nuls de  
« droit.

« Nos bases d'établissement sont  
« solides , et nous vous les com-  
« muniquerons quand vous en té-  
« moignerez le desir.

« Les arts et l'humanité réclament  
« contre notre asservissement.

« Ce projet , qui doit vous paraî-  
« tre louable sous tous les rapports ,  
« ne serait qu'imparfaitement rem-

« pli si nous n'avions pas l'espoir  
« flatteur de vous voir joindre vos  
« précieux talens à la réunion de  
« nos efforts.

« *Signé* RAUCOURT , LARIVE,  
FLEURY (M<sup>lle</sup>.), THÉNARD, SAINT-  
PRIX, SAINT-PHAL, NAUDET,  
DUPONT, JOLY, MÉZERAY. »

Les sentimens exprimés dans cette lettre auraient dû sans doute triompher de toutes les mesquines considérations d'intérêt ou d'amour-propre : cependant elle n'eut aucun effet, et le Théâtre Français de la rue de Louvois, troisième branche languissante d'un arbre jadis si vigoureux, fut réduit à faire son ouverture, avec une troupe incomplète, le 5 nivôse an V. (\*) On y joua Iphi-

---

(\*) Mademoiselle Raucourt avait porté l'attention jusqu'à laisser dans la distribution intérieure de son théâtre *plusieurs loges d'ac-*

génie en Aulide, et *les Deux Sœurs*, petite pièce d'inauguration, en un acte et en vers. Larive remplit le rôle d'Achille. Le public accueillit avec enthousiasme des artistes qu'il se plaisait à regarder comme les futurs restaurateurs du Théâtre Français. Peut-être l'habitude de jouer dans un cadre plus vaste fit-elle paraître le développement de leurs moyens un peu forcé ; mais ce léger défaut, qui appartenait plus au local qu'aux acteurs, ne nuisit point à l'effet que produisit Iphigénie, ce

---

*teurs vides*, et sur la porte on lisait les noms des comédiens de l'ancien théâtre français : ainsi, il y avait au théâtre Louvois la loge de Fleury, celle de Talma, de Dazincourt, de Dugazon... Que ne sont-ils venus occuper alors ! on eût joui plutôt d'une réunion qui fait enfin les délices des amateurs de l'art dramatique.

chef-d'œuvre de la tragédie française. Tous les artistes furent redemandés après la pièce, et couverts d'applaudissemens.

La comédie des Deux Sœurs, (\*) qu'on donna après Iphigénie, était une espèce d'allégorie aux circonstances où se trouvait la comédie française, et un appel aux anciens membres de cette société. Il serait injuste et ridicule de vouloir juger ce petit im-promptu comme une pièce régulière; le seul reproche qu'on pourrait faire à Laya, son auteur, dont le nom fut demandé et applaudi, ce serait peut-être d'y avoir semé quelques épigrammes, quelques sarcasmes plus faits, pour aigrir les esprits que pour les rapprocher. Saint-Phal, Dupont, et mesdemoiselles

(\*) Ces deux sœurs étaient Thalie et Melpomène.

Joly , Mézéray , Simon , qui parurent dans cette pièce , reçurent du public l'accueil le plus distingué. On y vit encore , avec autant de plaisir que d'étonnement , débiter Picard , déjà connu par quelques ouvrages agréables , et il dut les applaudissemens qu'il reçut autant à son talent comme auteur qu'aux dispositions qu'il annonçait comme comédien.

Le lendemain de l'ouverture du Théâtre de la rue de Louvois , le 6 nivôse , celui de la République donna la première représentation du *Lovelace Français* , ou *la Jeunesse du duc de Richelieu* , drame en cinq actes et en prose. Le sujet de cette pièce est un trait consigné dans un ouvrage intitulé : *Mémoires du duc de Richelieu*. Le duc de Richelieu , sous le nom de son valet de chambre , séduit l'intéressante M.<sup>me</sup> Michelin , femme de son tapissier. Tout ce que la séduction a de plus irrésistible est



employé par Richelieu, qui s'abreuve ensuite tranquillement des pleurs et des derniers soupirs de la femme crédule qu'il a déshonorée.

Nous croyons que la décence théâtrale réprouve ce genre d'ouvrage : les mémoires sur lesquels les auteurs du drame ont travaillé sont-ils bien authentiques, et, en supposant qu'ils le fussent, convenait-il de nous présenter un corrupteur poussant la galanterie jusqu'à la plus vile débauche, et se faisant un jeu du désespoir et de la honte de vingt familles ? La conduite de ce drame prouve, au reste, une grande connaissance de la scène ; le style en est pur et soigné. Quelques murmures, quelques coups de sifflets même furent étouffés par les applaudissemens, et les auteurs furent demandés : Duval et Monvel parurent. Ce dernier avait joué avec beaucoup de décence et de sensibilité le rôle

du secrétaire. Baptiste aîné fit preuve d'un grand talent dans le rôle de Sénanges ; ( le duc de Richelieu ) mais M.<sup>me</sup> Petit-Vanhove fut au-dessus de tout éloge dans le rôle déchirant de M.<sup>me</sup> Michelin : elle y produisit un si grand effet , que le public trembla que l'explosion de sa sensibilité n'eût altéré sa santé. Damas et Michot furent très-applaudis, l'un dans le personnage de M. Michelin ; l'autre dans celui de Lafosse.

Le théâtre de la rue de Louvois s'occupait avec ardeur de compléter sa troupe : tous les sujets qu'il s'attacha ne justifièrent pas l'espoir de l'administration , et l'attente du public ; mais on doit citer comme une bonne acquisition celle qu'il fit dans la personne de M.<sup>lle</sup> Molière : cette actrice, depuis long-tems en possession de plaire au théâtre du Vaudeville,

débuta, le 11 nivôse, dans le rôle de Clarisse de la jolie pièce de Minuit : elle obtint un grand succès ; la finesse et le comique de son jeu firent concevoir de cette aimable soubrette des espérances qu'elle n'a pas démenties.

Le 25 nivôse, ce même théâtre donna la première représentation de *Cécile*, ou *la Reconnaissance*, comédie en un acte et en vers. Le fonds de cette pièce est tiré d'une comédie allemande qui avait déjà fourni *le Banquier*, et *le Libérateur*, comédies jouées à des théâtres subalternes. Cécile est bien supérieure à ces deux ouvrages, et si l'action en est un peu lente, au moins est-elle parfaitement conduite ; le style en est élégant, et l'on y rencontre des vers très-heureux. Cette comédie réussit complètement, et Saint-Phal vint nommer, comme auteur, Souriguière, dont nous avons déjà parlé

en rendant compte de la tragédie de Myrra.

La division qui régnait parmi les dépositaires des chefs-d'œuvres dramatiques dont la France s'honore, n'avait pas étouffé dans leur âme ce sentiment religieux de respect et de reconnaissance pour les pères du théâtre : celui de la rue Feydeau prit, le 30 nivôse, un arrêté qui fait autant l'éloge des artistes et des administrateurs qui l'ont signé, que la critique du gouvernement qui laissait la famille d'un grand homme en proie aux horreurs du besoin. Nous croyons devoir citer textuellement cet arrêté :

*Extrait des registres des délibérations de l'administration du théâtre Feydeau, du 30 nivôse an V de la république française.*

« Le citoyen Molé ayant instruit

« ses camarades et l'administration  
 « du théâtre Feydeau qu'il existe dans  
 « ce moment , à Paris , une descen-  
 « dante du grand Corneille , qui se  
 « trouve dans l'infortune , les artistes  
 « du Théâtre Français , et l'adminis-  
 « tration , jaloux d'offrir à la mé-  
 « moire de Corneille le tribut res-  
 « pectueux de leur admiration et  
 « de leur reconnaissance , ont ar-  
 « rêté qu'ils font revivre , au pro-  
 « fit de la descendante de Corneille ,  
 « les droits d'auteur sur le Festin de  
 « Pierre , mis en vers par lui , et sur le  
 « menteur , la première des comédies  
 « qui aient illustré la scène fran-  
 « çaise. Ils ont prié le citoyen Molé  
 « de vouloir bien se rendre , avec un  
 « des membres de l'administration ,  
 « auprès de la descendante de Cor-  
 « neille , et de lui présenter cet ar-  
 « rêté au nom des artistes Français  
 « et de l'administration. »

Voici la réponse que fit l'héritière  
du nom de Corneille :

*Aux citoyens administrateurs et  
artistes du théâtre Feydeau.*

« C I T O Y E N S ,

« La générosité et la sensibilité  
« accompagnent toujours les grands  
« talens. Je dois l'éducation à Vol-  
« taire , dont je suis filleule ; et ,  
« dans l'infortune où j'ai été plon-  
« gée par les circonstances, je trou-  
« ve une ressource honorable dans  
« les artistes et administrateurs du  
« théâtre Feydeau. Le nom de Cor-  
« neille fut toujours cher au Théâtre  
« Français, qui n'a laissé échapper au-  
« cune occasion de signaler sa recon-  
« naissance ; mais il était impossible  
« de le faire avec plus de grandeur  
« d'ame et de noblesse : je sens vive-  
« ment tout le prix d'un pareil bien-  
« fait , qui contribuera à donner à

« mon fils l'éducation dont il a be-  
 « soin , et à procurer à deux tantes  
 « infortunées quelques adoucisse-  
 « mens. Je dois à tous des remerci-  
 « mens et de la reconnaissance , et  
 « particulièrement au C. Molé , qui  
 « a bien voulu faire connaître mes  
 « besoins et mes malheurs à ses  
 « camarades et aux administrateurs.  
 « Recevez-en l'assurance , et soyez  
 « persuadés qu'elle cessera qu'avec  
 « moi. »

L'hommage rendu à la mémoire d'un grand poëte honore infiniment les comédiens , qui devraient pourtant ne pas toujours attendre la mort des auteurs pour se montrer reconnaissans : nous croyons que des égards envers les littérateurs vivans n'ôte- raient rien à la noblesse de leur profession.

M.<sup>le</sup> Raucourt réclama l'honneur d'avoir provoqué l'arrêté pris par le Théâtre Feydeau ; elle adressa aux

artistes de ce théâtre, la lettre suivante :

« MES CHERS CAMARADES ,

« Il y a plusieurs mois que la petite  
« nièce de Corneille s'est adressée à  
« notre camarade Molé, doyen de la  
« comédie française, pour obtenir,  
« dans sa détresse, ce que sa mère  
« avait obtenu de nous dans le tems  
« glorieux de notre réunion, une  
« représentation à son bénéfice : le  
« C. Molé vous en parla ; je présume  
« que votre réponse fut favorable,  
« puisque le C. Molé fit faire des dé-  
« marches auprès de l'administra-  
« tion Feydeau pour obtenir d'elle  
« de prêter la salle dans laquelle  
« vous jouez, en payant le prix  
« d'une représentation ordinaire :  
« cette offre fut refusée, et le C. Mo-  
« lé, que je vis peu de jours après,  
« me proposa de chercher un théâtre,  
« et de me joindre à lui et à vous pour



« cette œuvre honorable. J'y con-  
 « sentis avec empressement. Pendant  
 « cette recherche, je fis l'acquisition  
 « de la salle rue de Louvois, où j'ai  
 « réuni les débris naufragés de notre  
 « ancienne société; le C. Molé m'a  
 « adressé directement la petite nièce  
 « de Corneille, et je vais remplir son  
 « attente: je lui adjoindrai seulement  
 « la citoyenne Dumesnil, qui, qua-  
 « rante ans, honora la scène par ses  
 « inimitables talens, et qui languit  
 « dans le besoin. La représentation  
 « sera à leur commun bénéfice, et  
 « nous jouerons un chef-d'œuvre de  
 « Corneille. Je crois assez me rappé-  
 « ler vos cœurs, pour être persuadée  
 « qu'ils souffriraient de ne pas par-  
 « tager cette glorieuse offrande: je  
 « vous invite donc, mes chers ca-  
 « marades, à venir rendre cette  
 « représentation plus brillante et  
 « plus fructueuse, en joignant vos  
 « talens à notre bonne volonté; et

« une petite pièce choisie et jouée  
 « par vous en ferait le complément.  
 « J'espère que cette lettre sera plus  
 « heureuse que celle que je vous ai  
 « précédemment adressée, et que  
 « vous m'honorerez d'une réponse.  
 « Je suis, etc.

« *Signé* RAUCOURT. »

Sans doute le vœu de mademoiselle Raucourt ne fut pas exaucé, car l'honorable projet qu'elle poursuivait avec tant de zèle ne fut mis à exécution que beaucoup plus tard, et par son seul théâtre.

Le 12 pluviôse an V, le théâtre de la République donna la première représentation du *Mari Jaloux*, comédie en cinq actes et en vers, dont le plan est à peu près une contre-partie de celui de *la Femme Jalouse*. Cette pièce fut accueillie défavorablement. Des longueurs, des nuances au lieu de couleurs, des détails au lieu de traits de caractères, tels furent les

défauts qu'on lui reprocha. La seconde représentation obtint un peu plus de succès : le public sut bon gré à l'auteur des changemens qu'il avait faits à son ouvrage ; il le demanda , et l'on vint nommer Desforges , auteur de la Femme Jalouse. Madame Petit-Vanhove fut aussi demandée , et vint recevoir le prix du talent et de la sensibilité qu'elle avait déployés dans son rôle.

Le 19 pluviôse, une tragédienne débuta , sur le Théâtre de la rue de Louvois , par le rôle de Phèdre. Quoiqu'elle ne manquât point de talent , elle n'eut que peu de succès. Le public , accoutumé à voir dans cet emploi mademoiselle Raucourt , jugea la débutante par comparaison , et le parallèle ne lui fut pas avantageux : elle s'en tint à ce premier début.

Un drame en cinq actes et en vers libres fut joué , le 25 pluviôse , sur le Théâtre de la rue de Louvois , sous

de remords, il voudrait réparer les torts qu'il a ~~versé~~ avec son ami. L'explication est vive et animée : l'un sollicite un pardon, que l'autre refuse. Enfin Duval, ce commis si tendrement attaché à Verseuil, avoue qu'il est l'auteur de tous leurs maux : il a détourné la somme de 20 mille écus pour en aider, pendant huit jours seulement, son frère qui depuis a fait banqueroute. Les anciens amis se réconcilient, et font le bonheur des jeunes amans.

Ce drame, plein d'intérêt, et dont le style est toujours pur et souvent énergique, obtint ce qu'on peut appeler un succès. Mais la difficulté de conserver la vraisemblance dans une série d'événemens aussi rapides, nuisit à l'effet que l'auteur en espérait : il fut pourtant demandé ; c'est Ségur le jeune. (\*) Saint-Phal,

---

(\*) M. de Ségura, depuis, refondit ce drame

chargé du rôle difficile de Duval, reçut du public les applaudissemens les plus flatteurs.

C'est encore d'un drame que nous sommes forcés d'entretenir nos lecteurs : le 8 ventôse an V , le Théâtre Feydeau donna la première représentation des *Trois Fils*, ou *l'Héroïsme Filial*, drame en quatre actes et en vers. Le sujet de cette pièce est un des traits de la Morale en Action. Trois fils gémissent sur le sort de leur mère, victime de la misère la plus affreuse ; le plus jeune propose aux autres de le conduire enchaîné à la ville, et de le livrer comme l'auteur d'un crime aux dénonciateurs duquel on avait promis une forte somme.

---

en trois actes : il le fit jouer à l'Odéon sous le titre de *Duval*, ou *le Remords* : il obtint moins de succès que dans sa nouveauté.

Cette action héroïque, dont Florian a fait une nouvelle, (Sélico) avait déjà fourni le sujet d'un opéra. Mais, dans la nouvelle de Florian, le crime dont le jeune homme se déclare faussement coupable est d'avoir enlevé une femme du sérail du sultan ; tandis que dans le drame des Trois Fils il s'accuse d'un assassinat. Nous concevons difficilement comment l'auteur n'a pas senti que l'odieux de ce forfait, en produisant une sensation pénible, détruisait tout l'intérêt de son drame.

Un fils généreux qui se dévoue pour sa mère ne saurait consentir à passer pour un lâche meurtrier ; il peut vouloir mourir pour elle, mais non la déshonorer avec lui.

C'est sans doute une des causes qui ont contribué à la chute des Trois Fils, où l'on remarquait d'ailleurs une belle versification et des détails

touchans. L'auteur était Demoustier, (\*) dont le talent brillait plu-

(\*) La chute de cette pièce donna lieu à une anecdote qui, pour être connue, n'en est pas moins plaisante : Demoustier, caché à la troisième galerie, assistait à la représentation de son ouvrage. — *Ah ! comme c'est mauvais !* disait à chaque instant un jeune homme placé à côté de lui ; *c'est détestable. Ah ! que je suis fâché de n'avoir pas une clef forcée ! comme je sifflerais !* — Monsieur, lui répond Demoustier, *je puis vous rendre ce service ; en voici une.* — *Grand merci.* — Et le jeune homme de s'escrimer avec une ardeur fort divertissante pour son voisin. La pièce finie, un ami de l'auteur vient le joindre. — *Ah ! mon cher Demoustier, que je suis fâché de la rigueur avec laquelle on a traité ta pièce !* — Quoi ! monsieur, dit le jeune homme à la clef, vous êtes Demoustier ? ah ! que d'excuses ! que je suis confus ! — Vous êtes trop bon : faites-moi l'amitié d'accepter demain à déjeuner chez moi. — J'irai pour réparer mes torts. — Le lendemain, le sif-

tôt dans le genre gracieux que dans celui qui exige de la verve et de l'énergie.

Le 28 ventôse, le Théâtre de la rue de Louvois donna la première représentation de *Laurence*, tragédie en cinq actes, annoncée depuis longtemps. Le sujet de cette pièce est la fameuse anecdote de Ninon de l'Enclos, qui avait inspiré à un jeune homme une passion si violente, que

---

fleur arrive, reçoit un accueil qui l'encourage à revenir; la confiance s'établit, et il finit par avouer à Demoustier qu'il a fait une comédie sur laquelle il serait charmé d'avoir son avis. Demoustier témoigne le desir de l'entendre : le jeune homme lit, et quand il a terminé : hé bien ! qu'en pensez-vous, mon cher ? — Monsieur, répond Demoustier en souriant, ne pourriez-vous pas me prêter une clef forcée ?

Peu d'auteurs sifflés seraient capables d'une pareille modération.



pour lui rendre la raison , elle fut obligée de lui avouer qu'elle était sa mère. Le jeune homme, désespéré, va dans le jardin , et se perce le cœur. Voici comment l'auteur a déguisé et développé ce trait :

A une époque où la guerre était déclarée entre les Venitiens et les Génois, Laurence, fille d'un sénateur de Venise, fut aimée d'un Génois, nommé Alvinzi, et le paya du plus tendre retour. Venise étant livrée aux factions politiques, le père d'Alvinzi fut arrêté comme conspirateur, et condamné à mort. Le jeune Alvinzi n'a d'autre moyen que la fuite pour éviter le sort de son père; mais ne pouvant se résoudre à quitter l'objet de son amour, il se poignarde : Laurence recueille, ou du moins croit recueillir son dernier soupir. L'action commence dix-huit années après ces évènements. Laurence a passé sa vie dans les larmes ; elle a perdu sa

mère, et refusé tous les partis qui se sont présentés pour l'hymen.

Venise vient de remporter une victoire décisive qui lui assure l'empire de la mer; elle est due aux talens militaires et à la valeur d'un jeune homme de dix-huit ans, jeté d'abord comme soldat dans les armées venitiennes, et qui s'est assez distingué pour être ensuite nommé général. Le sénat l'engage à déclarer quel est le prix qu'il désire pour ses glorieux services : il demande la main de Laurence, dont il est fortement épris.

Laurence apprend cette nouvelle de la bouche de son père. Elle a vu le jeune Aranzo; (c'est ainsi qu'il se nomme) et n'a pas été insensible aux grâces de sa personne; elle consent à cet hymen que le même jour doit éclairer.

Il est nécessaire de savoir que Laurence, tourmentée par sa confidente, lui a déclaré qu'elle a aimé Alvinzi,

dont l'image ne peut s'écarter de son cœur ; qu'elle a été unie secrètement à lui, et que depuis sa mort elle a mis au monde un fils ; que ce fils a été éloigné et confié à des mains étrangères ; enfin, que depuis longtemps elle n'en a aucune nouvelle.

Dans l'intervalle écoulé depuis le consentement qu'elle a donné à son mariage avec Aranzo, Laurence apprend que son fils a pris le parti des armes, et qu'il porte le nom d'Aranzo : elle apprend aussi qu'Alvinzi, qu'elle croyait mort, a été secouru et sauvé ; que, pris sur mer en fuyant, il a passé dix-huit ans dans l'esclavage ; qu'il est de retour à Venise, et toujours plein de son amour.

Alvinzi, de son côté, est instruit de la prochaine union de Laurence et d'Aranzo : il cherche son rival. Aranzo, accompagné du père de Laurence, se présente devant elle pour la conduire au temple. Laurence, n'osant

s'expliquer devant son père, montre de l'embarras, manifeste son éloignement, et prononce un refus : ce refus paraît étrange ; Aranzo soupçonne un rival, et jure de le combattre, s'il peut le découvrir. Alvinzi, dans les mêmes dispositions, aborde Aranzo qu'il rencontre seul ; il lui déclare son amour pour Laurence, et tous deux, animés par la jalousie, tirent l'épée. Laurence arrive, se précipite entre eux, et apprend à Aranzo qu'Alvinzi est son père.

Alvinzi, reconnu pour être un des conspirateurs dont la tête est proscrire depuis dix-huit ans, est sommé de se rendre en prison. Aranzo veut le défendre ; mais, pour obéir à la loi, Alvinzi se livre lui-même. Le sénat s'assemble pour le juger : sa mort paraît inévitable. Aranzo demande à défendre son père : il est introduit au sénat ; sa présence seule dispose à l'indulgence. Alvinzi est

absous : mais Aranzo, satisfait d'avoir arraché à la mort un père dans lequel il ne peut s'empêcher de voir toujours un rival, et désespérant de pouvoir jamais éteindre le feu qui le consume, feu pur dans son principe, mais devenu si criminel, se poignarde sur les marches du sénat, et vient expirer dans les bras d'Alvinzi, et sous les yeux de sa mère.

Cette tragédie obtint un grand succès : elle est chargée d'une foule d'événemens qui soutiennent l'intérêt, et présente plusieurs tableaux tous tragiques, et plus prononcés les uns que les autres. La versification en est brillante, et le dialogue semé de vers heureux. Cependant plusieurs situations vraiment tragiques manquèrent leur effet : le combat du père et du fils n'excita point l'émotion que l'auteur avait droit d'en attendre ; peut-être ne faut-il attribuer ce peu d'effet qu'à la nature du cœur

humain , dont la sensibilité s'épuise par trop d'événemens. La mort même d'Aranzo sous les yeux de sa mère , tableau qui devait être le plus déchirant , n'excita rien de déterminé dans l'ame des spectateurs ; peut-être la faute en est-elle à la nouveauté de cette situation : l'amour d'un fils pour celle qu'il reconnaît pour sa mère blesse nos préjugés , et le spectateur est embarrassé de deviner ce qui se passe dans le cœur de la mère.

Les plus vifs applaudissemens furent prodigués aux acteurs , et surtout à M.<sup>lle</sup> Raucourt , chargée du rôle difficile de Laurence. L'auteur fut demandé avec un enthousiasme qui s'accrut encore quand on apprit que cette tragédie était de Legouvé , que la mort d'Abel , Epicharis et Néron , etc. , avaient déjà placé au rang de nos meilleurs poètes tragiques.

Le 14 germinal an V fut signalé par la représentation de deux nou-

veautés ; la première fut une tragédie en cinq actes, jouée sur le théâtre de la République, sous le titre de *Junius*, ou *le Proscrit*.

Junius, jeune Romain, se jeta, pendant les guerres civiles de Marius et de Sylla, dans le parti de Marius ; il se dévoua aux fureurs de son chef, et devint le ministre de ses proscriptions : il disposait au gré de ses passions de la vie de ses concitoyens ; après avoir fait périr les principaux membres de la famille de Tullius, personnage consulaire, il désigna comme victime Tullius lui-même. Tullie, sa fille, dont Junius est éperdument amoureux, ne voit pas d'autre moyen de sauver son père que d'aller elle-même implorer Junius ; elle triomphe de sa répugnance, et se présente à ses yeux. Junius consent à effacer le nom de Tullius de la liste fatale, si Tullie l'accepte pour son époux : Tullie ne voit que le salut.

de son père, et devient la femme de son proscripteur. Junius a de son mariage une fille appelée Octavie.

Marius, vaincu par Sylla, prend la fuite : Junius est proscrit à son tour. Tullius, ne voyant dans l'hymen de sa fille avec Junius qu'un acte de tyrannie, l'a fait dissoudre, et consent à prendre pour son nouveau gendre Décius, amant aimé de sa fille.

Junius, tourmenté et par le desir de relever son parti, et par son amour pour Tullie et sa fille Octavie, au lieu de fuir, reste dans Rome, et se présente chez Tullie : ce grand événement commence le premier acte. Au second, Junius rencontre sur la place publique la pompe nuptiale de Décius et de Tullie ; il arrête le cortège, il tente de soulever le peuple en sa faveur, mais il est arrêté et conduit en prison. Au troisième acte, Junius est traduit au tribunal, où le



père de Tullie , consul , doit le juger. Le juge et l'accusé se font des reproches mutuels , et Junius est condamné. Au quatrième acte , Junius , dans sa prison , reçoit successivement la visite de Tullie avec sa fille Octavie , de Décius qui veut le sauver , et enfin de Céthégus , l'un des chefs de son parti , qui , suivi de gens armés , vient le délivrer. Dans cet acte , Junius , jaloux des sentimens que Tullie ne désavoue pas pour Décius , exige d'elle le serment de ne jamais l'épouser : elle refuse , et le féroce Junius lève un poignard sur le sein d'Octavie ; il va frapper : Tullie prononce le serment. Au cinquième acte , enfin , on apprend que Junius et son parti sont vaincus par la bravoure de Décius. Junius arrive lui-même au milieu de la famille dont il a été le bourreau ; il se rend enfin justice , il dégage Tullie de son der-

nier serment , l'unit à Décius , et se poignarde.

Malgré les belles situations tragiques qu'offre cet ouvrage , il n'obtint qu'un succès médiocre. Son principal défaut est de faire reposer l'intérêt sur un monstre , dont la conduite passée , les projets actuels , et le féroce endurcissement ne peuvent exciter d'autre sentiment que celui de l'horreur. Le public manifesta la sienne par un cri général , au moment où Junius tient le poignard levé sur le sein de sa fille.

Nous ne parlerons pas du style , qui présente de longues et fréquentes tirades dont l'auteur pouvait se passer dans un sujet aussi chargé d'événemens intéressans. Talma essaya de donner au rôle de Junius une teinte de grandeur dont l'atrocité de son caractère le rendait peu susceptible ; son talent et ses efforts ne purent appeler l'intérêt sur cet exécrationnable per-

sonnage. L'auteur ne fut pas demandé, mais on sut que la pièce était de Monvel fils. (\*) Ce jeune homme, doué d'une conception vraiment tragique, est fait pour prétendre à des succès durables, quand il traitera des sujets mieux choisis.

*Le Jaloux malgré lui*, comédie en un acte et en vers, jouée le même jour, 14 germinal an V, sur le théâtre Louvois, obtint un succès plus

---

(\*) Quelques jours avant la première représentation de *Junius*, le bruit s'était répandu que Chénier était l'auteur de cette tragédie : beaucoup de personnes avaient hautement annoncé le projet d'aller la siffler, pour punir le poète des opinions du député. Afin d'écarter de la tragédie nouvelle cette défaveur dangereuse, on avait écrit à la main sur les affiches : *Le public est prévenu que la tragédie de Junius n'est pas de Chénier. Ceux qui jugent les talens sans s'arrêter à l'opinion,*

**Acteur.** Cette pièce avait été représentée en opéra sur le même théâtre, sous le titre du *Défi* : l'auteur n'eut point à se repentir d'en avoir fait une comédie.

Une femme jeune et jolie est piquée de ce que son mari ne témoigne pas la moindre jalousie ; elle attribue cette froideur à son indifférence, et jure de l'en corriger. Le mari, fort de son système, la défie de le rendre jaloux. Survient une sœur de l'épouse qui, habituée dès son enfance à porter l'habit masculin, unit à la figure d'une femme charmante, toutes les grâces d'un joli cavalier. Les deux malignes espiègles se liguent ensemble, et après quelques épreuves très-gaies, le flegmatique mari devient sérieusement jaloux : on le tour-

---

en furent plus que convaincus après la représentation de l'ouvrage.

mente , il se fâche , et si fort , qu'il faut pour l'appaiser que sa belle sœur se fasse reconnaître.

Cette petite pièce , très-bien écrite , ne peut que faire honneur à Delrieux , dont le nom fut demandé.

Ce fut le 16 germinal an V que M.<sup>lle</sup> Raucourt donna sur son théâtre la représentation , si long-tems retardée , au bénéfice de mesdames Corneille et Dumesnil. On donna les Horaces et le Jaloux Malgré lui. La recette , quoique assez considérable , resta bien au-dessous des desirs de M.<sup>lle</sup> Raucourt , et de l'intérêt qu'inspiraient les noms cités sur l'affiche.

Si les grands noms appartiennent à l'histoire , le théâtre peut quelquefois aussi s'en emparer ; mais l'auteur doit alors conserver religieusement aux personnages célèbres le caractère qu'ils avaient : le poète alors devient presque historien.

Cette vérité de portraits fut le pre-

mier mérite qu'on remarqua dans *Sophocle et Aristophane* ; comédie en deux actes et en vers, jouée, pour la première fois, sur le théâtre de Louvois, le 30 germinal an V.

Sophocle et Aristophane, donnant chacun une préférence exclusive au genre qui les a fait connaître sur la scène, sont devenus ennemis pour s'être trop peu ménagés dans une discussion littéraire qu'ils ont eue chez Aspasia : celle-ci, voulant les réconcilier, les réunit chez elle, et tâche, mais assez inutilement, de leur faire oublier leurs torts réciproques ; leur querelle ne fait que s'animer par les traits mordans qu'Aristophane lance contre son ancien ami.

Au moment où la dispute est le plus aigrie, on annonce à Sophocle que son fils l'a traduit devant l'Aréopage, et que, l'accusant d'avoir perdu la raison, il demande qu'on lui ôte la gestion de ses biens. Aristophane,

touché du malheur de son ami , l'embrasse , lui demande pardon de ses torts , et le supplie de lui laisser le soin de sa défense. Mais Sophocle veut s'en charger lui-même , et , par un discours plein d'éloquence et de raison , il détruit aisément l'imputation calomnieuse qui n'a servi qu'à renouer les liens de l'amitié entre Aristophane et lui. Cette pièce , qui n'est réellement qu'une suite de conversations élégamment écrites , fut accueillie assez favorablement. Les auteurs , qui , furent demandés , sont Raffier et Joly.

Que de poètes tragiques anciens et modernes ont puisé les sujets de leurs ouvrages dans la famille des *Atrides* , famille victime de la fatalité , et par cela même si féconde en crimes de tout genre ! *C'est une mine que cette famille-là* , disait Voltaire : nous pouvons ajouter que depuis l'*Iphigénie* de Racine , personne ne

l'a exploitée avec plus d'avantage que Lemercier , auteur d'*Agamemnon* , tragédie en cinq actes , jouée , pour la première fois , sur le théâtre de la République , le 5 floréal an V.

Agamemnon , roi d'Argos et de Mycènes , rentre dans son palais après la conquête d'Illion , amenant avec lui , comme esclave , Cassandre , fille de Priam , roi de Troie. Il y trouve Egisthe , fruit de l'inceste de Thyeste et de sa fille Pélopée , qui , depuis long-tems , vivait à la cour de Clytemnestre , femme d'Agamemnon , sous le nom d'un prince étranger. Brûlans d'un amour mutuel , persuadés , parce qu'ils le desirent , qu'Agamemnon ne rentrera plus dans sa patrie , ils vivent comme époux , et le prince Egisthe gouverne les états d'Agamemnon. Egisthe , qui connaît son origine , entraîné par la fatalité , et par l'oracle qui le destine à venger les crimes d'Atrée , poussé d'ailleurs



par son amour et son ambition , ne voit dans Agamemnon qu'une victime qu'il doit frapper. Agamemnon , instruit de l'abus d'autorité d'Egisthe , le fait arrêter , l'interroge , et le condamne à l'exil. Egisthe , forcé de partir , profite du jour qui lui est accordé : il attaque le cœur de Clytemnestre , en lui exagérant les peines que cette séparation lui fera souffrir , et jète le trouble dans son ame , en lui faisant envisager Cassandre comme une rivale dangereuse , qui déjà règne sur le cœur d'Agamemnon.

Cassandre , comme on sait , avait reçu d'Apollon le don de prédire l'avenir ; mais , depuis , le dieu , mécontent , ne pouvant le lui ôter , le rendit vain , en frappant d'incrédulité tous ceux qui entendaient ses prédictions. Cassandre , dont les yeux sont ouverts sur l'avenir , voit Agamemnon , et se voit elle-même victime de la perfidie d'Egisthe et de Clytemnestre : ses

premiers regards , jetés sur Clytemnestre , annoncent cette certitude , et cette situation est vraiment terrible. Elle en dit assez pour faire redouter la présence d'Egisthe , qui reçoit l'ordre de partir sur-le-champ. Il est conduit au port et embarqué ; mais , ne pouvant abandonner sa proie , il se fait reconduire à terre , à la faveur de la nuit , avec ses amis , et rentre dans le palais : il y pénètre au moment où Agamemnon repose dans son appartement avec le jeune Oreste , son fils ; près de cet appartement , il rencontre Clytemnestre , agitée et tourmentée de l'horreur de sa situation. C'est dans cette scène , véritable nœud de la pièce , que l'auteur s'est montré digne de son sujet : il s'agit de la part d'Egisthe de faire consentir Clytemnestre à se charger elle-même du meurtre de son époux ; il ne doit pas risquer d'entrer lui-même dans l'appartement , il peut être reconnu , et le

coup est manqué. Tout ce que l'art peut employer pour attendre et épouvanter le cœur de Clytemnestre est présenté avec une éloquente énergie : il touche enfin la corde sensible ; Cassandre n'est-elle pas sa rivale, et doublement son ennemie ? Il arme d'un poignard la main de Clytemnestre : elle entre , frappe , et le cri de douleur , entendu sur la scène , annonce aux spectateurs que le crime est consommé. Clytemnestre rentre , se jette éperdue dans un fauteuil. Le jeune Oreste , effrayé du crime , mais ne connaissant pas le meurtrier , accourt chercher du secours dans les bras de sa mère. Cette légère circonstance ajoute beaucoup à l'intérêt , et fait mieux sentir l'atrocité du crime.

Cassandre , empoisonnée , arrive sur la scène , suivie des serviteurs d'Agamemnon. Elle crie de sauver Oreste : on l'arrache des bras de sa mère , qui demande qu'on lui rende

son fils. *Rends-lui son père*, répond Cassandre ; et ce mot seul la dénonce comme l'assassin d'Agamemnon. Cassandre, après avoir dévoilé la trame criminelle ourdie par Egisthe et Clytemnestre, après avoir déclaré qu'elle meurt victime d'un poison préparé par leurs mains, expire en apostrophant Clytemnestre par ce vers :

Et je vais à Minos demander ton supplice.

Vers sublime de situation ; en ce qu'il sauve l'odieuse immoralité d'un dénouement qui laisse nécessairement l'empire à deux assassins.

L'auteur fut demandé avec enthousiasme, et Lemercier nommé au milieu des plus vifs applaudissemens. A peine âgé de 25 ans, il avait déjà donné *le Lovelace*, et *le Lévitte d'Ephraïm* : mais son plus beau titre à la gloire est *Agamemnon*, tragédie qui respire partout le goût noble et pur

de l'antiquité. Cet ouvrage donne à Lemer cier une immense supériorité sur tous ses jeunes rivaux , dont les tragédies prouvent le talent de la versification , tandis que la sienne est l'œuvre du génie.

Agamemnon est , selon nous , la plus belle tragédie qu'on ait donnée depuis trente ans , et le succès qu'elle a obtenu ne peut qu'augmenter avec le tems , car le vrai beau ne perd jamais ses droits.

En vain dira-t-on que Lemer cier a puisé beaucoup d'idées de scène , beaucoup de mots frappans dans Eschile , Sénèque et Alfieri : eh ! tant mieux pour lui s'il a su se nourrir des bons modèles. Fallait-il , pour éviter le reproche d'imitation , dénaturer des caractères , et leur enlever ce beau vernis d'antiquité , qui rend , en quelque sorte , le spectateur contemporain des grands personnages qu'on lui présente. Les applaudisse-

mens unanimes de tous les hommes faits pour apprécier le génie ont étouffé les cris impuissans de quelques mauvais satiriques , qui font un crime à Lemer cier d'avoir voulu conserver à son talent son indépendante fierté , en fuyant toutes les cotteries littéraires. Agamemnon vaut mieux que mille lectures d'un lycée. Et quel prix pourrait attacher à des applaudissemens de salon , à des succès inconnus , le poète fait pour honorer son siècle et son pays ?

La tragédie d'Agamemnon fut jouée de la manière la plus satisfaisante : Talma fut au-dessus de tout éloge dans le rôle repoussant d'Egisthe ; et madame Petit-Vanhove mit dans le rôle de Cassandre cette emphase prophétique , cette teinte mystique que tous les poètes anciens ont données à ce personnage. Elle produisit le plus grand effet dans un rôle qui , joué par une actrice médiocre , eût pu nuire à

l'ouvrage : il faut y être ou sublime ou ridicule.

En terminant l'article d'Agamemnon, nous rappellerons l'anecdote de Voltaire, qui, assistant à une représentation de son Œdipe, s'écria : *Applaudissez, Athéniens ; c'est du Sophocle tout pur*. Sans craindre de flatter la tragédie de Lemercier, nous nous écrierons aussi : *Applaudissez, Français ; c'est de l'Eschile embelli*.

Le 28 floréal, la littérature perdit Sédaine, membre de l'académie française. Cet auteur fécond était né dans une classe obscure, et n'avait reçu aucune éducation : ses parens, pauvres artisans, l'avaient destiné à l'état de tailleur de pierre ; mais, au milieu de ses travaux grossiers, il composait déjà des chansons qui, sans rime, sans prosodie, annonçaient pourtant de l'imagination. Quelques personnes bienfaisantes se chargèrent de polir ce diamant brut, et

les progrès du jeune Sédaine les récompensèrent bientôt de leurs soins généreux. Le Théâtre de l'Opéra-Comique est sans doute celui qui a le plus d'obligations à Sédaine. Personne peut-être n'entendait mieux la scène, et ne connaissait mieux l'art de produire ces grands effets qui, s'ils ne satisfont pas l'homme de goût, entraînent toujours la multitude : aussi Sédaine était-il *un auteur à recettes*, et ce mérite n'est pas à dédaigner.

Sacrifiant tout à la magie du théâtre, il négligeait entièrement son style, et surtout les paroles des morceaux de musique : on rencontre à chaque instant dans ses ouvrages des mots d'une niaiserie inconcevable ; nous nous contenterons de citer :

*Mourir n'est rien, c'est notre dernière heure.*

Au reste, il passait volontiers condamnation sur son style dur et barbare. *Je ne conçois pas*, di-



*sait-il , comment un auteur qui a de l'imagination peut s'arrêter à polir une phrase , à limer un vers , et j'avoue que je suis tout à fait insensible au charme tant vanté des vers de Racine.*

Celui de ses ouvrages qui lui fait le plus d'honneur est , sans contre-dit , la Gageure Imprévue , comédie , qui restera au théâtre comme un modèle dans l'art de filer des scènes , et de faire ressortir les moindres nuances.

Sédaine avait embrassé avec chaleur les principes libéraux consacrés par la révolution. Il mourut victime d'une consommation qui le minait depuis long-tems.

Nous devons ajouter à cette perte celle que fit la scène française dans Monville et M.<sup>lle</sup> Desgarcins.

Le premier , emporté par la fougue des passions , négligeait souvent son art pour des plaisirs dangereux qui

altérèrent sa santé , et corrompirent son sang. Un jour, en montant en voiture , le marchepied lui froissa la jambe : cette légère égratignure , négligée d'abord , prit bientôt un caractère sérieux ; la plaie se gangrena ; le mal fit des progrès rapides , et après des souffrances inouïes , Monville se détermina à se laisser amputer la cuisse : mais ce nouveau supplice ne fit que hâter l'instant de son trépas ; il mourut des suites de l'opération. Le portrait que nous avons tracé de ce jeune acteur dans le second volume de cet ouvrage , a dû prouver qu'il ne lui manquait que d'aimer et d'étudier son art pour en devenir un jour un des plus beaux ornemens.

La mort de M.<sup>lle</sup> Desgarcins laissa encore des regrets bien plus vifs aux amateurs de la tragédie : cette actrice , douée d'une sensibilité exquise et d'un organe enchanteur, excellait

dans l'art de peindre les douces souffrances de l'amour ; son ame échauffait celle du spectateur le plus froid , et , bien différente de ces actrices qui peignent ce qu'elles n'ont jamais éprouvé , elle sentait bien mieux encore qu'elle ne pouvait peindre.

Son ardente sensibilité fut la cause de tous ses malheurs : éperdument amoureuse d'un homme auquel elle crut reconnaître des torts qu'une femme éprise pardonne difficilement, ce fut contre elle-même qu'elle tourna sa fureur ; elle se perça de trois coups de poignard , qui la mirent aux portes du tombeau , et lui laissèrent une telle faiblesse de poitrine , que le moindre effort qu'elle faisait provoquait des crachemens de sang. Elle joua pourtant encore pendant quelque tems ; mais le délabrement de sa santé la contraignit de se retirer à la campagne. Une nuit , des brigands pénétrèrent dans sa

maison, l'enchaînent, ainsi que les femmes qui la servaient, les descendent dans la cave, et mettent la maison au pillage. Plus de vingt-quatre heures s'écoulèrent sans que les cris de ces infortunées attirassent aucun secours ; enfin, quelques habitans d'un hameau voisin les entendirent, et vinrent les délivrer... Cette terrible secousse avait achevé d'ébranler les organes déjà trop affaiblis de M.<sup>lle</sup> Desgarcins : sa raison s'égara, et elle mourut folle quelque tems après ce fatal événement. Le sort de cette femme intéressante et malheureuse pourrait confirmer cette triste maxime, qu'un cœur sensible est le plus funeste présent qu'ait pu nous faire la divinité. Mais éloignons ces tristes images, pour reprendre le fil des travaux des divers théâtres qui se disputaient l'honneur d'être le *Théâtre Français*.

Le 3 prairial, le rôle d'Ysabelle,

dans le Glorieux , offrit un début sur le théâtre de la rue de Louvois : mademoiselle Nanine dut une partie du succès qu'elle obtint à quelques dons naturels , et à l'intérêt qu'inspirent les premiers pas d'une jeune personne dans une carrière aussi difficile.

Le 6 prairial , le même théâtre donna la première représentation de *Géta*, tragédie en cinq actes.

L'histoire nous apprend que l'empereur Sévère laissa deux fils , Caracalla , qui régna depuis sous le nom d'Antonin , et Géta : le premier , ambitieux et féroce , avait conçu le projet de tuer son père ; le second , annonçant les mêmes dispositions dans son enfance , devint dans sa jeunesse doux , humain et pacifique. Après la mort de Sévère , les deux frères furent proclamés empereurs , et l'empire partagé entre eux. Mais , pour régner seul , Antonin tua de sa main son frère sous les yeux de Julie ,

leur mère commune. C'est ce dernier meurtre qui fait le sujet de la tragédie de Géta.

Cet ouvrage, dont le style était le premier mérite, quoiqu'il offrît souvent des vers sentencieux, avait le grand défaut de rappeler à chaque instant les situations de Britannicus, et le parallèle nuisit sans doute à son succès. Le public crut cependant devoir récompenser un jeune écrivain des efforts qu'il avait faits pour tirer parti d'un sujet ingrat, et l'auteur, Petitot, fut demandé et nommé.

Puisque nous avons entrepris la tâche difficile de suivre Molé dans ses fréquentes transmigrations, nous dirons qu'il quitta ses camarades du théâtre Feydeau, pour se réunir à ses *camarades* du théâtre de Louvois : il y parut, le 10 prairial, dans les rôles d'Alceste du Philinte de Molière, et de Valsain des Fausses Infidélités. Les suffrages du public le suivirent

toujours , et lui prouvèrent qu'il n'était pas en son pouvoir d'être *infidèle* à Thalie.

*Œdipe chez Admète*, tragédie en cinq actes , de Ducis , avait été jouée jadis avec un grand succès ; mais des hommes d'un goût pur et vrai avaient reproché à cet ouvrage un double nœud et un double intérêt : l'auteur , docile à leurs observations , refit sa tragédie , sacrifia toute la partie étrangère à *Œdipe* , et la fit jouer en trois actes , sous le titre d'*Œdipe à Colonne*. La première représentation eut lieu , sur le Théâtre de la République , le 17 prairial an V. Ce sujet est trop connu pour que nous en donnions l'analyse ; nous nous contenterons de dire que cette tragédie obtint un succès flatteur , auquel ne contribua pas médiocrement le jeu profond et la touchante sensibilité de Monvel , chargé du rôle d'*Œdipe*.

Le 25 prairial , mademoiselle Bef-

froy débuta au théâtre de Louvois par les rôles d'Agnès dans l'Ecole des Femmes , et de Lucinde dans l'Oracle. Un joli physique , beaucoup d'intelligence , un organe agréable firent pardonner la froideur de son jeu , et la monotonie de son débit : elle obtint un accueil flatteur.

Le 16 messidor , le théâtre de la République donna la première représentation du *Journaliste* , ou *l'Ami des Mœurs* , comédie en un acte et en vers.

Cette pièce , dont l'intrigue n'est qu'accessoire , offre un rôle qui fut fort applaudi ; c'est celui de Germanance , écrivain désintéressé , que l'amour du bien public détermine à publier un journal , uniquement consacré à corriger les mœurs.

Tracer les devoirs d'un journaliste qui veut être utile et estimé , c'était faire la critique la plus amère des journalistes d'alors , et peut-être , hélas !



de ceux d'aujourd'hui , qui , oubliant qu'ils exercent une espèce de magistrature morale et littéraire , se transforment en gladiateurs polémiques , et avilissent un état que les talens et la vertu peuvent seuls rendre recommandable.

Le style de cette pièce est souvent énergique et toujours soigné ; il fait honneur à Lombard de Langres, dont le nom fut demandé.

Le premier thermidor fut signalé par la première représentation de *Médiocre et Rampant*, ou *le Moyen de Parvenir*, comédie en cinq actes et en vers, jouée au théâtre Louvois.

Dorival , homme médiocre et rampant , est le secrétaire en chef d'un ministère , auquel Ariste est nouvellement nommé ; il s'occupe sans cesse des moyens de cacher et sa nullité et ses vices. Ambitieux , il prétend à une ambassade et à l'alliance du ministre , en épousant

Laure, sa fille. Il a sous lui un nommé Firmin, homme du plus grand mérite, mais aussi modeste que laborieux. Ce Firmin est chargé, par Dorival lui-même, des travaux que sa place exige, et de ceux qui sont demandés par le ministre. Non content d'en imposer ainsi à Ariste sur sa capacité, il se pare aussi des plumes du *paon* pour faire sa cour à la mère et à la fille du ministre. Avec ces dames, il est poète, musicien et amateur de tous les beaux arts ; il leur chante comme siens des couplets et des airs qui ne sont pas de lui.

Voulant obliger le valet de chambre du ministre, il nomme son neveu à la place d'un nommé Laroche, son compatriote et son ami d'enfance, auquel il avait donné une place de simple commis. Laroche, indigné, a un ressentiment vif et très-comique : connaissant parfaitement l'incapacité de Dorival, ses bassesses et

son immoralité , il entreprend de le démasquer auprès du ministre ; et ses efforts , toujours impuissans , parce qu'on lui demande des preuves , et toujours renouvelés , jettent dans la pièce une grande gaîté.

Enfin le ministre , fortement prononcé pour opérer le bien , demande à Dorival un mémoire qui présente tous les abus à réformer ; abus que Dorival , en place depuis long-tems , doit parfaitement connaître. Le bon Firmin fournit à Dorival un mémoire qu'il a lui-même composé sur cet objet , et le ministre est enchanté de sa précision et des vues utiles qu'il renferme.

Cependant , comme l'ambitieux et le flatteur cherchent à profiter de tout pour arriver à leurs fins , Dorival apprend que le ministre a chargé en secret son valet de chambre de lui trouver , dans un faubourg , un logement pour y placer une fille infor-

tunée ; il suppose que cette infortunée est une maîtresse , et , ravi de découvrir cette faiblesse dans le cœur de son ministre , il vient lui offrir ses services pour envelopper cette intrigue du mystère le plus profond. Le ministre , étonné , se rappelle les accusations de l'honnête , mais mal-adroit Laroche. Laroche arrive , déterminé à tenter un dernier effort : il fait consentir le ministre à l'aider dans son épreuve , en laissant croire à sa disgrâce. En conséquence , il publie tout haut , en présence de toute la famille d'Ariste , de Firmin et de Dorival lui-même , que le ministre est disgracié pour avoir présenté sur les abus à réformer un mémoire dont le ton vigoureux a fortement déplu : il ajoute que le gouvernement veut sévir contre l'auteur du mémoire. Le lâche Dorival s'empresse de déclarer que le mémoire n'est pas de lui : alors Firmin s'avance et s'en déclare cou-

rageusement l'auteur ; il s'est tu tant que le ministre a pu être satisfait , mais dès qu'il y a du danger il croit de sa probité de l'avouer. Le ministre, convaincu de la bassesse et de la nullité de Dorival, le chasse ignominieusement , après avoir démenti le bruit de sa propre disgrâce. Firmin est nommé à l'ambassade , et son fils , jeune et brave officier , épouse Laure qu'il aime , et dont il est aimé.

Cette comédie obtint le succès le plus brillant. Une versification facile , un dialogue naturel et pressé , un grand nombre de vers heureux , une gaiété soutenue , et surtout un plan sage et une conduite régulière justifient l'enthousiasme qu'excita cet ouvrage. Devigny déploya l'art profond d'un grand comédien dans le rôle de Dorival ; et celui de Laroché fut joué par Saint-Phal , avec l'originalité la plus piquante. Les plus vifs applaudissemens accueilli-

rent le nom de Picard , auteur de cette comédie , dans laquelle il joua , d'une manière plaisante , un petit rôle de paysan . Le public voulut le voir , et Picard vint recueillir en personne les témoignages flatteurs de la satisfaction générale .

Un gouvernement faible est inquiet , soupçonneux ; les détails les plus minutieux deviennent pour lui des affaires d'état , et l'innocent est presque toujours victime d'événemens qu'il ne pouvait ni prévoir ni empêcher ; c'est ce qu'éprouva le théâtre de la rue de Louvois : le 17 thermidor , on y donnait pour petite pièce les Trois Frères Rivaux ; le rôle du valet Merlin était joué par Laroche . *Monsieur Merlin* , lui dit un interlocuteur , *vous êtes un coquin* . Les applaudissemens éclatent dans tous les points de la salle . Les acteurs , tout interdits , ne savent à quoi attribuer cet enthousiasme , et sont bien

loin d'imaginer que ,| *Merlin* , vous êtes un coquin , est une application qu'on fait à Merlin , ministre de la justice. *M. Merlin* , continue l'acteur , vous finirez par être pendu. Pour le coup , les voûtes de la salle sont ébranlées , et les bravo , les éclats de rire , les trépignemens de pieds durent plus d'un quart-d'heure , et il n'est pas un spectateur qui ne confirme l'arrêt involontaire prononcé par l'acteur.

Les comédiens eurent la prudence d'ôter la pièce du répertoire : mais le coup était porté ; Merlin ne leur pardonna pas , et cinq semaines après... Mais suivons l'ordre des dates , et parlons de deux débuts qui eurent lieu successivement sur le théâtre Feydeau. Le premier fut celui d'un jeune homme qui , le 22 thermidor , remplit le rôle de milord Clarendon dans *Eugénie* ; le second , celui d'une jeune personne qui avait choisi celui

de Marianne dans *Tartuffe*. Le public leur fit un accueil assez froid, pour les convaincre que leur talent avait encore besoin d'être cultivé avant de paraître sur la scène française.

Le 28 thermidor, le théâtre de la rue de Louvois donna la première représentation de *Fernandez*, tragédie en trois actes.

Fernandez est un héros castillan, qui, mécontent d'Alphonse, son roi, se jète dans le camp de Pharnax, prince Maure en guerre avec Alphonse. Il combat les troupes de dom Sanche, fils d'Alphonse, et remporte sur elles des victoires éclatantes. Ysabelle, princesse d'Arragon, pour laquelle Fernandez a long-tems soupiré sans succès, est promise à dom Sanche; elle se met en route pour venir accomplir cet hymen, mais elle est prise par les troupes de Pharnax. Fernandez, né grand et généreux, se repent depuis long-tems d'être l'en-



nemi de sa patrie ; il fait céder et le desir de la vengeance, et son amour lui-même aux principes de la vertu. Il demande à Pharnax la liberté d'Ysabelle : le roi maure veut la faire périr ; mais Fernandez , pour la sauver , lui déclare qu'il en est épris , et Pharnax consent à lui laisser la vie , si dans le jour elle veut s'unir à Fernandez.

Dom Sanche , de son côté , ayant appris la captivité d'Ysabelle , aussi téméraire qu'amoureux , se présente dans le camp des Maures comme envoyé de dom Sanche. Il offre sa rançon , et ses réponses fières provoquent la colère de Pharnax , qui le fait charger de fers. Ysabelle , instruite qu'elle est destinée à Fernandez , qu'elle regarde comme un traître , demande à son tour la liberté de dom Sanche , et Pharnax la lui accorde , après son hymen avec Fernandez. Dans cet état de désespoir ,

elle déclare à dom Sanche que son projet est de frapper Fernandez au pied de l'autel , avec un poignard qu'elle tient caché dans son sein. Une troupe de Castellans déserte les drapeaux de dom Sanche , pour servir sous Fernandez : celui-ci , après avoir exigé d'eux le serment d'obéissance , les choisit pour l'escorter jusqu'à l'autel. Pharnax veut que dom Sanche soit témoin de la cérémonie. Fernandez fait détacher les fers de dom Sanche qu'il a reconnu ; il prend la main d'Ysabelle , qu'il joint à celle du prince , arme ce dernier , tire lui-même son épée , et ordonne à ses Castellans de tomber sur le tyran. Le combat s'engage ; la garde de Pharnax est vaincue , et lui-même tombe mort au milieu des siens.

Cette pièce , dont le seul mérite est une versification toujours facile et souvent brillante , fourmille d'in vraisemblances : Fernandez , traître à son

pays , traître au prince qui l'a accueilli , n'inspire pas un intérêt satisfaisant ; on s'étonne que dom Sanche ne soit reconnu de personne dans le camp des Maures ; et , sans parler du ridicule que présente un *dénouement à l'arme blanche* , comment supposer qu'une poignée de Castillans puissent combattre et vaincre un roi au milieu de son armée ?

Malgré tous ces défauts , le public crut devoir des encouragemens à l'auteur de cette tragédie : il fut demandé , et parut ; c'est Luce , déjà connu avantageusement dans la littérature.

La tragédie de Fernandez fut le dernier ouvrage que monta le théâtre de Louvois : bientôt le 18 fructidor ayant ouvert un champ libre à la haine encore récente de Merlin contre ce théâtre , un arrêté du directoire ordonna sa clôture , qui eut lieu le 24 . C'est ainsi que des artistes estimables

virent leur espoir détruit, leur asile fermé, leur existence compromise, pour une scène à laquelle ils étaient tout à fait étrangers ; et, après tant de soins, de dépenses et de travaux, il ne resta à mademoiselle Raucourt que la gloire d'avoir entrepris de rendre à son art sa splendeur et son indépendance.

*Céphise, ou le Portrait*, comédie en un acte et en prose, avait été jouée, dans l'origine, au théâtre Italien ; elle avait même continué à faire partie de son répertoire depuis que l'opéra comique y dominait exclusivement, mais elle en fut retirée tout à coup par un événement assez singulier.

Un opéra bouffon (\*) en trois ac-

---

(\*) C'était *Ponce de Léon*, paroles et musique de Lebreton, l'un de nos premiers compositeurs.

tes était attendu depuis long-tems : le jour où il fut joué, la foule était immense ; le parterre , où l'on se tenait alors debout , était violemment agité , et la grande chaleur de la saison ajoutait encore au mal-aise des spectateurs.

La petite comédie de Céphise précédait la pièce nouvelle , mais l'impatience du public ne lui permit pas de l'entendre ; et cette pièce , qui avait obtenu plus de cent représentations , fut couverte de huées , abîmée des sifflets , et n'alla qu'avec peine à la troisième scène. Quelque tems après , le 4 vendémiaire an VI , l'auteur , Marsollier , la donna au Théâtre Français de la rue Feydeau , où elle fut bien accueillie du public. Le fonds en est léger , mais la grâce du style et le charme des détails en couvrent la nullité.

La clôture arbitraire du théâtre de Louvois rendit une vogue momen-

tanée à celui de la République ; mais il retomba bientôt dans un entier abandon, soit que l'opinion publique, comprimée par la tyrannie , lui fût toujours défavorable, soit que l'habitude , ou le desir d'admirer des talens plus vrais , plus estimables , entraînaient la foule à Feydeau.

Il faut convenir, d'ailleurs, que le choix des pièces nouvelles n'était pas propre à ramener l'affluence au Théâtre de la République : celle qui y fut jouée le 16 vendémiaire an VI, sous le titre du *Sot Intrigant*, ou la *Manie d'être quelque chose*, n'obtint aucun succès.

Jamais auteur n'eut un plus vaste champ à récolter ; jamais peintre n'eut sous les yeux un aussi grand nombre de modèles , et c'est peut-être à l'embarras du choix qu'il faut attribuer la mésaventure de Duval. Quoiqu'il n'ait point été demandé par le public , nous n'hésiterons pas

à le nommer auteur d'un ouvrage , imparfait sans doute , mais qui annonce un talent plus réel que toutes les petites pièces doucereuses dont nous assomment les singes de Dorat , Marivaux , Demoustier et compagnie.

Duval avait eu le courage de peindre un caractère moderne ; il avait pris ses personnages autour de lui , et peut-être ses efforts eussent-ils été plus heureux , si une censure minutieuse , injuste même , ne l'eût forcé à affaiblir la vérité de ses portraits.

On s'étonne souvent que les auteurs comiques n'aient pas la force d'exposer sur la scène les ridicules et les travers de la société nouvelle ; mais si l'on réfléchissait un instant aux nombreux obstacles qu'ils éprouvent , on cesserait de les accuser d'impuissance ou de pusillanimité.

D'abord , il est certain que la confusion des rangs ôte au comique un

de ses principaux moyens : l'opposition des caractères devient plus saillante par la diversité des costumes ; mais , lorsqu'un médecin est vêtu comme un poète , un magistrat comme un abbé , un valet comme son maître , il en résulte une monotonie , une uniformité que nos grands maîtres n'avaient point à craindre , et qu'on ne peut sauver qu'avec beaucoup de talent.

Les grands ridicules , d'ailleurs , appartiennent à la grande société , et , d'après les élémens dont elle se compose , il est extrêmement difficile , pour ne pas dire dangereux , de lui présenter le miroir fidèle de la comédie : la plupart des personnages qui jouent un rôle dans le monde tiennent , soit par leurs places , soit par les liens du sang ou de l'amitié , à ce qu'il y a de plus puissant , de plus respectable , et si on se permettait de les faire voir tels qu'ils sont , le bureau de censure , qui cher-



che souvent des allusions là où personne ne pourrait en soupçonner , ferait mouvoir impitoyablement les ciseaux de la réforme. C'est la révolution qui a développé les nouveaux caractères : on craint qu'en les approfondissant on ne réveille de fâcheux souvenirs ; que l'on n'ait l'air de désigner tel ou tel personnage en évidence. Si les hommes qui prononcent en dernier ressort sur les œuvres dramatiques voulaient bien se persuader que la révolution est finie , les entraves qui s'opposent au développement de l'art auraient bientôt disparu , et nous aurions peut-être des comédies à placer auprès des immortels chefs-d'œuvres de nos premiers auteurs : on ne peut se dissimuler que la crainte d'une censure injuste , et souvent d'une interdiction absolue , ne glace l'imagination , ne s'oppose aux développemens du génie , et ne soit une des causes principales de la dé-

cadence où se trouve aujourd'hui l'art de la comédie. Puissent ces réflexions, qui nous sont dictées par l'intérêt qu'il nous inspire, convaincre les hommes auxquels nous nous permettons de les adresser !

Il est souvent arrivé que des pièces refusées par l'aréopage comique des grands théâtres ont obtenu beaucoup de succès sur les petits : de ce nombre, il faut mettre *l'Amour et la Raison*, comédie en un acte et en prose, qui, jouée dans l'origine sur les boulevards, fut ensuite jugée, par les comédiens français, digne de figurer sur leur répertoire.

Le culte exclusif qu'ils rendaient alors à Marivaux ne leur permettait pas de laisser dans l'oubli une pièce faite à sa manière. Tous ceux qui connaissent *l'Amour et la Raison* seront d'avis qu'elle a beaucoup d'analogie avec les ouvrages de cet auteur, c'est à dire que le fonds et le comique

sont nuls , mais qu'elle est dialoguée avec beaucoup d'esprit , et que les scènes sont parfaitement filées.

Cette pièce fut remise, le 24 vendémiaire an VI, au théâtre Feydeau. En voici l'analyse :

Une jeune veuve a des obligations à un homme de cinquante ans qui desire l'épouser. La raison et la reconnaissance déterminent la jeune veuve à former ce lien ; mais elle a chez elle un petit cousin qui l'aime éperdument, et qui en est aimé. Quoique la jeune veuve ne puisse se rendre un compte bien exact du sentiment qu'elle éprouve, la soubrette, qui s'y connaît, le voit mieux qu'elle. L'homme de cinquante ans lit aussi dans le cœur des deux amans : après s'être amusé de leur embarras, il mande le notaire , et fait signer à la veuve un contrat qu'elle croit être celui de son mariage avec son vieil

amant , tandis qu'elle est réellement unie à son jeune cousin.

On voit tout ce qu'une pareille intrigue a de commun , mais le cadre a réussi en faveur de la bordure ; et , comme tous les rôles de cette petite pièce sont agréables , elle est aujourd'hui l'une de celles qu'on joue le plus fréquemment. L'auteur est Pigault-Lebrun , l'un de nos plus aimables romanciers.

Les acteurs du Théâtre de la République , que l'expérience aurait dû rendre sages , ne s'étaient point corrigés de leur manie révolutionnaire : la journée du 18 fructidor fut accompagnée de mesures barbares qui ont révolté tous les amis de l'humanité , et lorsqu'une foule de familles éplorées gémissaient sur le sort de leurs chefs proscrits ou exilés , c'est sur le Théâtre de la République seul que des cris de joie se faisaient entendre.

La comédie en trois actes et en prose, ayant pour titre : *les Véritables Honnêtes Gens*, et jouée, pour la première fois, le 29 vendémiaire an VI, n'était qu'une froide et insipide apologie de cette désastreuse journée : le plan en était nul, le dialogue lourd et traînant ; aussi n'obtint-elle une espèce de succès que parce qu'on n'osa pas la siffler, dans la crainte de l'ostracisme. (\*)

L'auteur de cette pièce était une nommée M.<sup>me</sup> Villeneuve, femme d'un acteur de ce nom. Elle promène actuellement sa muse comique dans les départemens.

Au milieu de la consternation gé-

---

(\*) Telle était la mesure que les hommes humains de ce tems-là voulaient organiser pour sauver la patrie : elle était moins sanglante, mais plus cruelle peut-être que celles de Robespierre.

nérale , des cris de paix se firent entendre ; chacun s'efforça de se réjouir : les malheureux eurent une faible lueur d'espérance ; mais l'allégresse publique fut factice comme la paix qui y avait donné lieu. On vit bientôt paraître l'immortel traité de Campo-Formio, qui eût dès lors achevé la pacification de l'Europe , si les rênes de l'état eussent été confiées à des mains plus habiles. Cet heureux évènement inspira plusieurs auteurs dramatiques , et fit éclore une foule de pièces de circonstance.

On trouva une versification facile et des pensées ingénieuses dans celle qui avait pour titre : *la Paix*, et qui fut jouée, le 13 brumaire an VI, sur le Théâtre de la République. Aude en fut nommé l'auteur.

*La Prude*, comédie en cinq actes et en vers, fut représentée, pour la première fois, le 14 frimaire an VI, sur le Théâtre de la rue Feydeau. Ce

sujet n'était pas nouveau au théâtre : une comédie portant le même titre avait été jouée à l'hôtel de Bourgogne , sous le règne de Louis XIV. La cour s'imagina que l'auteur avait voulu peindre M<sup>me</sup>. de Maintenon , et le spectacle resta fermé pendant plus de deux ans. Voltaire a lui-même essayé de peindre ce caractère , et n'y a pas réussi. La Prude , qui fut donnée à Feydeau , ne reparaitra probablement pas au théâtre ; nous croyons devoir en donner l'analyse :

Angéline devient , à quinze ans , la proie d'un séducteur adroit , nommé Floricourt. Cet homme , qui se fait un jeu du déshonneur des femmes , la poursuit sans lumière , et la quitte après en avoir triomphé , et sans que ni l'un ni l'autre se soient reconnus. Bientôt , par sa conduite inconséquente et dépravée , il est forcé de quitter Paris , et de se réfugier en

Amérique , d'où il ne revient que quinze ou seize ans après.

Cependant Angéline est accouchée d'un fils ; mais M.<sup>me</sup> Desrosnais lui fait croire qu'il est mort , tandis qu'il est secrètement élevé par ses soins et par ceux de madame Dorville , qui n'obtient d'elle qu'une demi-confiance, et qui ne connaît que le père de l'enfant. L'action commence environ seize ans après cet incident fatal : madame Desrosnais , tante de Floricourt , est sur le point d'expirer. Angéline habite la maison de Dorville , son frère ; et , craignant le déshonneur qui suivrait son accident , s'il était jamais connu , elle s'est fait prude et dévote ; elle mène une vie retirée , et gronde tout ce qui l'approche.

Floricourt , revenu de son voyage , veut se réconcilier avec sa tante ; mais celle-ci refuse de le voir. Il imagine alors d'employer la prude Angéline , qu'il ne reconnaît pas ,



pour tenter une réconciliation : il conçoit même l'idée bizarre de s'en faire aimer. Il y parvient sans beaucoup de peine ; et, dans les transports que lui cause un tendre aveu, il baise avec passion la main d'Angéline, lorsque M.<sup>me</sup> Dorville entre, et les surprend dans cette situation.

La prude, au désespoir d'avoir été vue, et ne doutant pas de l'indiscrétion de sa belle-sœur, veut elle-même la prévenir.

Le jeune Auguste, qui lui doit le jour, ainsi que nous l'avons dit plus haut, s'est introduit dans la maison de Dorville, dont il aime éperdument la fille. M.<sup>me</sup> Desrosnais, dont on annonce la mort, a révélé, dans ses derniers momens, le secret de sa naissance. Un maître d'italien, fourbe comme tous les hommes de son pays, en découvre une partie : il apprend qu'Auguste est le fils de Floricourt, et il se livre à une foule

de conjectures pour en deviner la mère.

Il se rappelle alors que madame Dorville a donné des soins particuliers à son éducation, et il n'hésite pas à en conclure que c'est elle qui lui a donné le jour : fier de cette belle découverte, il s'empresse d'en faire part à Angéline, qui, charmée de cette occasion, fait appeler sa belle-sœur, et lui reproche son prétendu crime. Dorville, entré par hasard dans le salon, sans être vu, entend l'accusation, et s'irrite contre sa femme : mais bientôt tout se découvre ; il est prouvé, par le testament de M.<sup>me</sup> Desrosnais, qu'Auguste est le fruit de la première faute d'Angéline. Elle demeure confondue, finit par donner la main à Floricourt, et par marier son fils à sa jeune amante.

Pour peu qu'on réfléchisse sur cette intrigue, on s'apercevra facilement que l'auteur a tout fait manquer son

caractère principal : la prudence n'est autre chose qu'une affectation de paraître sage , une circonspection excessive sur les choses les plus frivoles , lorsqu'elles ont l'air de tenir à la pudeur et aux bienséances.

L'auteur a donné à son personnage diverses nuances de vertu et d'hypocrisie , de sagesse et de méchanceté, qui sont extrêmement disparates, et qui font tomber l'ouvrage dans un vague inexprimable.

La conversion subite de Floricourt, être profondément corrompu , est tout aussi invraisemblable que celle d'Angéline : mais le défaut capital de l'ouvrage , c'est qu'il n'inspire ni gaîté , ni intérêt ; les situations sont d'ailleurs amenées d'une manière peu naturelle , l'exposition pénible, tourmentée, la versification dure et prosaïque. On peut citer, cependant, une tirade sur les modes nouvelles , qui fut universellement applaudie :

ce morceau brillant est peut-être ce que nous avons de mieux dans ce genre , et prouve que l'ouvrage , tout faible qu'il soit , est celui d'un auteur de beaucoup de mérite.

Le public le demanda avec instance , et on vint lui nommer Lemer cier , connu par plusieurs productions estimables , et surtout par l'excellente tragédie d'Agamemnon.

M.<sup>lle</sup> Contat , dans le rôle de la Prude , et Fleury dans celui de Floricourt , ont prouvé qu'ils connaissent les ressources de leur art ; mais , malgré leurs efforts , la pièce n'a pu se soutenir au théâtre : elle n'a eu que quatre représentations.

Le 26 frimaire an VI , le volage Molé , que nous avons vu parcourir successivement une grande partie des théâtres de la capitale , reparut , à celui de la rue Feydeau , par le rôle de Dorson dans le Jaloux sans Amour , et le public applaudit avec ivresse le

plus célèbre acteur dont la scène française puisse se glorifier.

Ce fut à cette époque que mademoiselle Lange renonça au culte de Thalie, pour se vouer à celui de Plutus : un mariage très-riche enleva au théâtre cette charmante actrice, qui a fait tant de bruit dans le monde, et dont on parle à peine aujourd'hui. (\*)

Sa retraite laissait vacante une place qui ne pouvait être mieux oc-

---

(\*) Mademoiselle Lange a épousé un riche carrossier de Bruxelles, nommé Simon. Le père de celui-ci, informé du mariage de son fils, gronde, jure, tempête, et prend la poste pour le rompre, s'il en est encore tems. Mais, à peine arrivé, il devient lui-même amoureux de mademoiselle Candaille, actrice et auteur célèbre, dont nous avons rapporté les tristes aventures ; et un double mariage unit, le même jour, le père et le fils à ces deux aimables prêtresses de Thalie.

cupée que par mademoiselle Méze-  
ray , qui reparut , par le rôle de Ro-  
sine , dans le Barbier de Séville , et  
dont la présence adoucit les justes  
regrets du public.

Le jour même de la rentrée de  
Molé au théâtre Feydeau , celui de  
la République donna la première re-  
présentation des *Modernes Enri-  
chis* , comédie en trois actes et en  
vers libres , de Pujoux.

Un M. de Saint-Victor , qui , avant  
89 , a fait banqueroute , s'est jeté  
tout à coup dans les fournitures , et ,  
quoique sachant à peine écrire , il a  
gagné une fortune considérable. Ce  
fripon a frustré de son bien un homme  
respectable , et l'a réduit à la plus af-  
freuse misère.

L'hôtel garni qu'il habite est aussi  
celui où s'est réfugié cet infortuné ;  
le riche fournisseur occupe le pre-  
mier ; l'honnête indigent un mauvais  
grabat au septième. Ce local devient

nécessaire à M. de Saint-Victor pour loger ses gens, et il veut mettre à la porte le pauvre vieillard : mais un poète, homme sensible et généreux, qui habite aussi la maison, embrasse chaudement sa défense, et contraint Saint-Victor à lui restituer son bien.

Ce trait n'est, en quelque sorte, qu'un incident dans la pièce; en voici l'action principale :

Un fripon, plus habile que Saint-Victor, parvient à jeter l'effroi dans son ame; il lui persuade qu'on va établir une chambre ardente pour rechercher l'origine de toutes les nouvelles fortunes, et punir très-rigoureusement ceux qui ont dilapidé les deniers de l'état.

La terreur s'empare de l'imbécille parvenu, et, comme il vient de recevoir huit cents mille francs, il imagine d'en confier le dépôt à l'adroit, fripon, pour les soustraire aux re-

cherches de la justice : on pense bien que celui-ci disparaît avec la somme, et que M. de Saint-Victor, dépouillé de sa fortune à peu près comme il l'avait acquise, se voit forcé de retourner dans son village.

L'auteur a introduit dans sa pièce quelques personnages épisodiques, et, entre autres, un gros paysan, fils de M. de Saint-Victor, arrivé la veille en sabots, en habit de bure, et transformé le lendemain en incroyable du grand genre. Baptiste cadet jouait ce rôle d'une manière très-bouffonne; il rendait parfaitement l'embarras qu'il éprouve lorsqu'il est revêtu pour la première fois de son nouveau costume.

J'ai, disait-il, le cou dans une nappe, et le corps dans un sac. (\*)

---

(\*) Allusion aux habits carrés, et aux larges cravattes qu'on portait alors.



Cette pièce, qu'on ne peut regarder comme un ouvrage dramatique régulier, était remplie de traits d'un excellent comique. Il y a eu du courage à attaquer de front les modernes Turcarets ; et il faut que l'auteur ait tranché au vif, puisque tous les fournisseurs de Paris étaient persuadés qu'il avait écouté à leurs portes. (\*) Quoiqu'il en soit, la pièce attira long-tems l'affluence, et elle retarda, de quelques instans, la chute du théâtre, qui était alors obligé d'appeler à son secours des physiciens, ou plutôt des joueurs de gobelets.

Cet ouvrage avait d'abord pour titre : *Les Nouveaux Parvenus* ; mais la police ordonna, on ne sait

---

(\*) L'un d'entr'eux, qui se nommait comme un personnage principal de la pièce, jeta les hauts cris dans toutes les sociétés : il s'était reconnu dans le rôle du voleur.

trop pour quoi , qu'il fût remplacé par un autre. L'auteur eût été bien heureux s'il n'avait éprouvé que cette légère difficulté ; nous savons de bonne part qu'on exigea de lui des changemens si nombreux , que la pièce , telle qu'elle fut représentée , ne ressemblait plus à son premier manuscrit.

La pièce , en un acte et en vers , jouée , le 20 nivôse , au même théâtre , sous le titre de *Scipion l'Africain* , offre une innovation qui ne tendrait rien moins qu'à introduire sur notre scène le genre barbare de Shakespear.

Heureusement pour le goût , cette tentative fut mal accueillie , et si la pièce n'eût pas été faite pour célébrer la gloire du général Bonaparte qui , après avoir forcé l'empereur à recevoir la paix , venait d'être nommé généralissime de l'armée d'Angle-

terre, il est douteux que le public eût eu la patience d'entendre jusqu'à la fin cette informe production.

L'auteur, sentant bien tout ce qu'elle avait de dangereux, avait eu la précaution de la faire précéder d'un petit prologue, où Dugazon parut habillé en bourgeois de la rue Saint-Denis. En arrivant sur le théâtre, il veut questionner le souffleur sur la pièce nouvelle : un Romain, qui se trouve à Paris, lui dit qu'on va représenter un trait de la vie de Scipion, mais que, le génie républicain dédaignant les entraves, il ne faudra pas s'étonner de voir ce héros embrasser sa nourrice, et d'entendre cette dernière, ainsi que plusieurs autres gens du peuple, parler un langage jusque-là inconnu dans les tragédies. Il réclamait ensuite l'indulgence du parterre, et, en effet, il donna une preuve bien sublime de

patriotisme, en ne sifflant pas un vers aussi étrange que celui-ci :

Capoue a sauvé Rome , et Carthage est malade.

Nous ne croyons pas devoir donner une analyse de la pièce ; elle ne contenait que des imprécations violentes contre le gouvernement britannique : sans doute l'auteur avait voulu répondre à la proclamation du directoire exécutif, qui, pour prouver aux Anglais combien ils étaient exécrés chez nous, avait ordonné d'écrire en gros caractères, dans les spectacles, cafés, cabarets, administrations et autres lieux publics, *guerre au gouvernement de la Grande-Bretagne.*

La pièce fut cependant écoutée avec une grande indifférence, et l'auteur ne fut demandé que très-faiblement : on vint nommer Sauvigny, capitaine de vétérans, dont nous avons déjà eu occasion de parler dans cet ouvrage.

*L'Épreuve Délicate*, comédie en un acte et en vers, fut jouée, pour la première fois, le 24 nivôse, au théâtre de la rue Feydeau. Le fonds en est très-simple : un nouveau marié, sachant que sa femme aimait un jeune homme avant son mariage, veut s'assurer s'il ne règne point encore sur son cœur. Cette épreuve est sans doute fort indiscrete, et l'auteur ne lui a donné aucun motif raisonnable; mais la pièce est écrite avec beaucoup de grâce; la versification est facile, élégante, les scènes sont filées avec art, et cette première pièce de Roger a donné de son talent des espérances qu'il n'a pas démenties dans la suite.

Les malheureux acteurs tragiques, privés de leur état au 18 fructidor, furent long-tems sans trouver un asile : on ne pouvait les recevoir au théâtre Feydeau, destiné exclusivement à la comédie et à l'opéra. Celui

de la République , dont l'agonie touchait à son terme , se fût empressé de les accueillir , mais des souvenirs encore trop récents , des passions mal étouffées s'opposaient, d'une manière invincible, à l'amalgame des deux sociétés.

L'ancienne salle de la comédie française au faubourg Saint-Germain, à laquelle on a donné depuis le nom grec d'*Odéon* , venait d'être restaurée par une compagnie , et ce fut là que ces infortunés proscrits trouvèrent enfin un refuge. Saint-Prix, Saint-Phal, Naudet, Vanhove, Florence, mesdemoiselles Raucourt, Fleury, Simon étaient les principaux membres de cette réunion : ils s'associèrent une troupe comique composée d'Habert , Picard , Varenne , Valville , de mesdames Molière , Molé , Delille, et à peu près de tous ceux qui forment aujourd'hui le théâtre de la rue de Louvois.

Le 29 nivôse, ils firent leur début par Phèdre; et, malgré l'éloignement de la salle, le public s'y porta en foule, et leur témoigna, de la manière la plus éclatante, l'intérêt qu'il avait pris à leurs malheurs.

Une maladie cruelle avait empêché M.<sup>lle</sup> Joly de paraître au théâtre Louvois, où elle était engagée : à peine fut-elle rétablie, qu'elle s'empressa de se joindre à ses camarades de l'Odéon, et elle y joua successivement Nérine de Tartuffe, Lisette du Dissipateur, etc.

Les momens où le public avait été privé de cette intéressante actrice ne furent point perdus pour l'art : pendant sa retraite, M.<sup>lle</sup> Joly avait formé des élèves, elle avait été l'institutrice de ses deux filles ; et ce dut être un jour bien heureux pour cette bonne mère que celui où elle parut, pour la première fois, entre ses jeunes enfans, dans l'Oracle de Sainte-Foix!

L'ainée jouait le rôle d'Alcindor, la cadette celui de Lucinde, et mademoiselle Joly s'était chargée du personnage de la Fée.

Le public applaudit vivement à cette touchante réunion, et accueillit avec le plus tendre intérêt une actrice qui, non contente d'avoir orné la scène par ses talens, savait encore l'illustrer par ses préceptes.

Le Théâtre de la République, qui n'était plus qu'une vaste solitude, cessa entièrement ses représentations. Celui de Feydeau attirait toujours la foule : deux pièces nouvelles y furent jouées sans succès ; l'une, intitulée : *les Dangers de la Présomption*, comédie en cinq actes et en vers, fut représentée le 28 pluviôse an VI ; elle était de Desfaucheret, auteur du Mariage Secret : et l'autre, ayant pour titre : *Trop de Délicatesse*, ne fit que paraître et disparaître le 30 ventôse suivant.



Celle-ci était l'ouvrage de Marsollier, connu par une foule de charmans opéra comiques , et duquel ce non succès fit dire qu'il n'avait jamais péché que par *trop de délicatesse*.

Malgré ces petits échecs, le théâtre Feydeau fût parvenu au plus brillant état de prospérité, si le directeur, séduit par des projets d'agrandissement, et par la gloire de réunir la famille dispersée de Melpomène et Thalie, ne se fût livré à des spéculations ruineuses.

La clôture du théâtre de la République laissait sans emploi une foule de sujets précieux : il conçut le projet de les réunir à ses pensionnaires du théâtre Feydeau ; mais combien d'obstacles s'opposaient à son exécution ! L'amour-propre et l'esprit de parti étaient les principaux ; l'intérêt seul pouvait en triompher, et tel

fut aussi le mobile qu'employa le directeur Sageret.

Grandménil, Michot, Dugazon, Baptiste aîné, Monvel, Talma, mesdames Vestris et Vanhove furent successivement engagés, et ce surcroît de dépenses devint encore plus considérable par les argumens irrésistibles que l'administration fut obligée d'opposer à ceux des anciens sociétaires qui ne s'accommodaient point d'un pareil renfort.

Grandménil et Michot parurent les premiers dans l'Avare ; et le public , qui s'était porté en foule à cette représentation , leur fit l'accueil le plus favorable. Baptiste aîné dans le Glorieux ; M.<sup>me</sup> Petit - Vanhove dans Andromaque ; Monvel dans Britannicus ; M.<sup>me</sup> Vestris et Talma dans Macbeth , ne furent pas moins bien reçus. (\*)

---

(\*) Bonaparte était présent à cette repré-

Dugazon avait choisi pour sa rentrée le rôle du valet dans les *Fausse Confidences*. Le public, accoutumé à l'applaudir dans nos bonnes comédies, le trouva cette fois au-dessous de lui-même : il crut qu'il avait affecté de paraître dans ce rôle pour montrer sa supériorité sur Dazincourt ; mais la comparaison ne fut point à son avantage, et le public lui pardonna d'autant moins, qu'il s'attendait à le voir dans une pièce de Molière : c'était un hommage qu'un aussi bon comédien que Dugazon aurait dû s'empresser de rendre à ce grand maître.

Sa conduite fut très-mal-adroite : ayant à effacer d'anciens torts, de pénibles souvenirs, il devait éviter

---

sentation ; elle eut lieu la veille de son départ pour l'Égypte,

avec soin tout ce qui serait capable de les réveiller.

Ses ennemis saisirent avidement une application cruelle : au moment où le jardinier dit au valet : *Que viens-tu faire ici ? nous n'avons pas besoin de toi ni de ta race de canaille*, de perfides applaudissemens partirent de plusieurs endroits de la salle : une majorité sage les comprima sur-le-champ ; mais ils ne durent pas moins faire sentir à l'acteur qu'il avait de grandes obligations à remplir pour regagner la faveur publique.

Après les rentrées successives des acteurs du défunt Théâtre de la République dans des ouvrages de l'ancien répertoire , on attendait impatientement une pièce nouvelle qui rassemblât les principaux sujets des deux sociétés : l'administration Feydeau donna la préférence à un drame en cinq actes, intitulé : *Falkland*, et

il fut représenté, pour la première fois, le 6 prairial an VI.

Voici l'analyse de cette pièce, dont les principaux rôles étaient joués par Molé, Monvel, Talma et M.<sup>lle</sup> Mézeray.

A la suite d'une rixe violente, lord Falkland a tué d'un coup de couteau Tirel, son voisin. Il a été soupçonné du crime, accusé, mais absous. Les Houkins, fermiers de celui-ci, sont accusés à leur tour : ils peuvent prouver que Falkland est le meurtrier ; mais la reconnaissance des bienfaits qu'ils ont reçus de lui les porte à s'accuser eux-mêmes, pour prévenir le retour des soupçons sur leur bienfaiteur. Falkland, instruit de leur aveu, les laisse condamner : ils périssent sur l'échafaud, laissant un enfant en bas âge, qu'ils ont fait mettre dans un hospice, et qu'ils recommandent à Falkland.

Quinze ans sont écoulés depuis la

mort des vertueux Houkins ; Falkland est tourmenté de remords, qui deviennent tous les jours plus dévorans. Depuis quelques mois , il a dans sa maison , à titre de secrétaire , Williams Caleb , le fils des malheureux Houkins , qui croit être et passe pour le fils de l'intendant de la maison. Une jeune orpheline est aussi élevée dans le château par la générosité du lord. Enfin , depuis quelques jours , un prêtre , nommé Andrews , est introduit en qualité de chapelain et de maître de musique. Telles sont les circonstances où l'action commence.

Andrews , ancien ami des Houkins , a résolu de les venger , et de forcer Falkland à l'aveu de son crime. Celui-ci l'interroge sur son état , ses liaisons , sa vie passée : Andrews a passé sa jeunesse chez des bienfaiteurs généreux ; il fut protégé du père , et fut l'ami du fils. Qu'est devenu le

père ? demande Falkland. — Mort.  
 — Et son fils ? — Mort. Le filset le père  
 sont morts ensemble. — Le même  
 jour ? — A la même heure. — Qui  
 a causé leur mort ? — Leur misère.  
 — Et qui a causé leur misère ? — Un  
 seigneur féroce dont ils étaient les  
 tenanciers. — Et le seigneur , qu'est-  
 il devenu ? — Mort — Après vos  
 maîtres ? — Avant. — On voit qu'il  
 s'agit des Houkins et de Tirel , et  
 l'on sent ce que cette scène a de ter-  
 rible.

Andrews fait chanter par sa jeune  
 élève , devant Falkland , une ro-  
 mance de Macbeth , qui le replace  
 dans toute l'horreur de sa situation.  
 Des accusateurs traduisent devant  
 lui , en l'absence des autres juges du  
 canton , un assassin qui s'accuse lui-  
 même avec courage , et demande la  
 mort. Le jeune Caleb , l'esprit plein  
 des défiances que lui inspire An-  
 drews , mais attaché à Falkland par

la reconnaissance et par l'idée de sa bonté, contenu par la considération dont il jouit, observe toutes les actions, toutes les paroles du lord avec cette inquiétude mêlée d'intérêt et d'horreur, qui embarrasse bien plus un coupable qu'une accusation directe. Pendant le jugement de l'homicide traduit devant Falkland, Caleb n'a cessé de tenir les yeux attachés sur lui, et Falkland a senti ces regards pénétrer dans sa conscience.

Il a caché, dans un réduit secret de son cabinet, avec les cendres des Houkins, des papiers qui prouvent leur innocence et son crime : Caleb l'a surpris dans ce réduit, et le trouble de tous deux s'augmente à chaque instant par ce souvenir.

Andrews apprend à Caleb qu'il n'est point le fils de l'intendant. Le jeune homme veut savoir quelle est son origine. Observez, répond An-



Andrews, observez ; vous la saurez..... votre destinée est là ; *vous la touchez*, ajoute-t-il en s'appuyant contre le lambris que le jeune homme a vu entr'ouvert. Resté seul, il veut en forcer le secret : Falkland entre en ce moment ; il se croit découvert , il s'emporte , il devient furieux. Caleb lui demande avec embarras de sortir de sa maison. Falkland lui déclare qu'il n'en sortira jamais : si vous faites un pas qui puisse m'alarmer , ajoute-t-il , j'en aurai vengeance. A ce mot , on entend sortir du lambris la répétition terrible de *vengeance* ! C'est Andrews qui suit son plan, et s'est introduit, par une entrée inconnue de Falkland même, dans le réduit où reposent ses victimes.

Enfin Falkland, surmonté par la honte, déchiré par le remords, s'enferme avec Caleb dans son cabinet. Vous avez voulu savoir , lui dit-il

d'un air sinistre, ce que je suis, et qui vous êtes ; je vais vous le dire : l'assassin de Tirel, le bourreau des Houkins, c'est moi!... Le malheureux enfant de l'un d'eux, c'est vous !.... A peine a-t-il terminé ce terrible aveu, qu'il meurt empoisonné.

Cette pièce, dont le plan est hardi, les situations dramatiques, et les développemens terribles, éprouva cependant une grande défaveur à la première représentation : des fautes de goût, des invraisemblances, un dialogue ampoulé et souvent ridicule excitèrent de violens murmures. Le fonds même de la pièce fut généralement désapprouvé, et on s'étonna qu'un auteur estimable allât puiser ses caractères dans un roman anglais, au lieu de les prendre dans le monde au milieu duquel il vivait.

Le personnage d'Andrews, qu'il a voulu peindre comme vertueux,

nous paraît, au contraire, horrible et repoussant : que penser en effet d'un ministre des autels qui torture sa victime, et qui vient consommer le supplice d'un coupable tourmenté depuis seize ans par ses remords, et cherchant un refuge dans la bienfaisance et la vertu, contre le souvenir d'un crime dont le poids accable sa triste existence ? En vain dira-t-on qu'Adrews était l'ami des Houkins : le devoir d'un prêtre est de pardonner, de réconcilier les coupables avec la nature et avec eux-mêmes ; mais lorsqu'ils les vouent aux plus horribles supplices, lorsqu'ils retournent méchamment le poignard dans leurs blessures, ils se montrent indignes des fonctions sacrées qu'ils remplissent, ils cessent d'être les ministres d'un Dieu consolateur.

Cette pièce, qui est de Laya, auteur de l'Ami des Lois, a eu, dans le

tems, des partisans zélés, et de chauds détracteurs ; (\*) mais elle n'a pu se soutenir au théâtre : et nous le dirons franchement , c'est un bonheur pour

---

(\*) Un journaliste connu avait exprimé son opinion sur cet ouvrage avec une grande sévérité, peut-être même avec un peu d'aigreur : le jour même où avait paru son article, il est rencontré par l'auteur, qui, sans autre préambule, l'expose à avoir la plus vigoureuse fluxion qui fût jamais. Le patient journaliste lui dit bien son fait ! il répondit à cette brusque incartade avec un flegme admirable : *C'est fort bien, M. Laya ! c'est joli ! belle conduite pour un homme de lettres !*

L'homme de lettres ne s'était point porté par intérêt à cet excès de vivacité, car il avait eu le bon esprit de vendre sa pièce dix mille francs écus, qui lui furent comptés avant la première représentation. Il serait fort à désirer que ses confrères prissent souvent de pareilles précautions.

l'art que le public s'arme d'une inflexible sévérité contre ces productions monstrueuses sans cesse renaissantes, et qui finiraient par envahir la scène française.

*Les Projets de Mariage*, jolie petite comédie en un acte et en prose, furent joués le 18 thermidor suivant, avec un succès brillant et mérité. Une intrigue simple, bien conduite, un dialogue semé d'excellens traits comiques, une scène de valet neuve et supérieurement jouée par Dazincourt, doivent faire mettre cette petite pièce au nombre des meilleurs ouvrages en un acte que l'on donne à la comédie française. L'auteur est Duval, acteur de ce théâtre.

Le directeur Sageret avait vu augmenter tout à coup les dépenses de son entreprise dans une effrayante proportions; les appointemens énormes qu'il donnait à ses acteurs étaient d'autant plus ruineux pour lui,

qu'ayant une troupe d'opéra , la comédie française ne pouvait être jouée que tous les deux jours.

Il sentit alors la nécessité de séparer les deux genres , et il loua la salle du Théâtre de la République. Des ouvriers furent employés nuit et jour à en changer la forme ; et l'ouverture en fut faite le 19 fructidor, par le Misanthrope et le Legs.

La circonstance des changemens faits à la salle, et surtout la satisfaction générale et non équivoque d'une réunion désirée depuis si long-tems , y avaient attiré une foule si considérable , que les premières scènes du Misanthrope furent souvent interrompues par les spectateurs , que le défaut de place forçait de rester dans les corridors. L'orchestre exécuta le quatuor de Lucile : *Où peut-on être mieux qu'au sein de sa famille ?* et cet heureux à-propos fut parfaitement saisi par le public.

La nouvelle coupe de la salle déplut généralement : en effet, nous doutons qu'il y en ait dans Paris une plus incommode ; d'énormes piliers, d'immenses colonnes privent les deux tiers du public de la vue du spectacle. L'architecte à qui on en doit le plan est le C. Moreau. (\*)

Nous avons laissé les acteurs du théâtre de Louvois à l'Odéon : ils y attirèrent la foule pendant la première quinzaine ; mais la discorde fermenta de nouveau dans leur sein ; les premiers sujets exigèrent des appointemens que la modicité des recettes mettait dans l'impossibilité d'acquitter, et presque tous prirent

(\*) Il est aussi l'auteur de la fameuse colonne qui a intercepté, pendant plusieurs mois, un des points de vue les plus agréables de Paris : on dirait qu'il travaille toujours pour des aveugles.

faut total d'intérêt, que ne peuvent couvrir les plus brillans détails, doit la faire reléguer parmi ces ouvrages auxquels on ne peut refuser un certain degré d'estime, mais qui doivent à jamais disparaître de la scène française.

Ce sujet ne comporte réellement que deux situations; l'une, lorsque Thémistocle a la douleur de se voir poursuivi par les Athéniens jusqu' dans le lieu de son refuge, et d'entendre Xercès ne repousser la demande de l'ambassadeur que parce qu'il se charge lui-même du soin de le faire périr. La présence de Thémistocle à cette audience publique forme une situation vraiment théâtrale.

L'autre est la résistance qu'il oppose au vœu de Xercès, qui ne le comble de biens et d'honneurs que pour l'armer contre les Athéniens. Son refus, qu'il sait être son arrêt



de mort , imprime à ce personnage un caractère de magnanimité dont l'effet est toujours sûr au théâtre. Ces deux idées sont à coup sûr très-belles , mais elles ne suffisent point pour constituer l'action d'une tragédie en cinq actes ; aussi celle-ci parut froide , monotone , et n'obtint qu'un petit nombre de représentations.

L'auteur est Larnac : il annonçait un talent très-distingué , et n'a dû attribuer la chute de son ouvrage qu'au mauvais choix du sujet.

Le Théâtre de l'Odéon fit , quelque tems après , une perte irréparable dans la personne de Marie-Elisabeth Joly. Le 16 floréal an VI , une maladie de poitrine vint l'enlever aux arts , à ses nombreux amis et à cinq enfans , auxquels elle était si précieuse à tant de titres.

Cette actrice était née à Versailles le 3 avril 1762. Elle cultiva l'art

dramatique dès l'âge le plus tendre : après s'être instruite pendant dix ans à l'école du Théâtre Français , elle débuta dans l'emploi des soubrettes le premier mai 1781 , et y eut le plus grand succès : elle était inimitable dans les servantes de Molière , qu'elle jouait avec le plus grand naturel. Son talent se prêtait d'ailleurs aux genres les plus opposés : étonnante dans Tartuffe , le Malade Imaginaire, les Femmes Savantes , elle était d'une perfection rare dans les soubrettes de la haute comédie , telles que celles du Dissipateur , du Méchant.

Elle a joué Dorine de Tartuffe , et Nanine ; Finette du Dissipateur , et Agnès de l'Ecole des Femmes ; la tante de la Coquette Corrigée , et Constance dans Inès de Castro. Nous avons rendu compte du brillant succès qu'elle obtint dans Athalie , lorsqu'elle se chargea de ce

rôle par dévouement pour ses camarades.

Mademoiselle Joly , née avec une vivacité charmante , et la gaîté la plus franche , mais douée d'une ame tendre , ennemie des plaisirs bruyans , se concilia par ses mœurs l'estime et l'amitié des gens de bien. Elle accueillait toujours avec plaisir les hommes de lettres , elle leur donnait même d'excellens conseils ; elle fut toujours modeste dans ses plus grands succès , et avec un des talens les plus rares qui aient orné la scène française.

On a publié un petit recueil d'épîtres et de romances qu'elle composa pour son mari , et toutes portent l'empreinte d'une ame vertueuse , et d'un cœur sensible.

Ce fut elle qui , en 1788 , alla en pèlerinage à Erménonville , et déposa sur la tombe de J. J. Rousseau la première couronne qui y ait

été mise. Cette couronne est en bronze avec cette inscription :

*OFFERTE EN M. DCCLXXXVIII,  
AUX MANES DE J.-J. ROUSSEAU,  
PAR MARIE JOLY,  
ÉPOUSE ET MÈRE.*

Tant de bonnes qualités, tant de vertus ne la mirent pas à l'abri de la persécution : elle fut plongée pendant cinq mois dans les cachots de Robespierre, d'où elle ne sortit qu'à la condition de signer dans sa prison un engagement pour le Théâtre de la République.

L'intérêt excessif qu'elle mit aux débuts de ses deux filles affecta beaucoup trop cette ame sensible : on vit cette bonne et tendre mère s'oublier elle-même sur la scène pour s'identifier avec ses enfans, et suivre leur diction avec une chaleur et un intérêt si vifs, qu'elle fut, pour ainsi

dire , prête à succomber sous le poids de la crainte , de la joie et de l'amour maternel. Ce choc et les nouveaux efforts qu'elle fit concoururent sans doute à atténuer ses forces , et la conduisirent au tombeau.

Voici les dernières volontés de cette femme respectable : « Que ma dépouille soit portée sur cette montagne solitaire , dans cette campagne qui fut si chère à mon cœur. »

Son corps fut transporté , et inhumé selon son desir , sur une montagne appelée la Roche Saint-Quentin ; à deux lieues de Falaise , et à laquelle les habitants ont donné depuis le nom de Mont-Joly.

Plusieurs poètes s'empressèrent de répandre des fleurs sur sa tombe : nous croyons devoir citer ceux de Lebrun ; ils sont gravés sur l'urne sépulchrale.

Éteinte dans sa fleur , cette actrice accomplie ,  
 Pour la première fois , a fait pleurer Thalie.

Nous ignorons ce que sont devenus les deux filles de M.<sup>lle</sup> Joly ; l'une d'elles , qui lui ressemblait à s'y méprendre , annonçait beaucoup de talent ; il eût été digne de la comédie française de continuer son éducation ; et cet acte de reconnaissance et de respect pour la mémoire d'une camarade l'eût pour le moins honorée autant que tous ces débuts tragiques annoncés avec tant d'éclat, et dont on ne parle déjà plus.

La mort de M.<sup>lle</sup> Joly fut , en quelque sorte , le signal de la dissolution du Théâtre de l'Odéon ; la clôture s'en fit le 13 prairial , par une représentation de l'Œdipe de Voltaire , qui fut donnée au bénéfice de M.<sup>lle</sup> Raucourt ; et dans laquelle Larive , absent de Paris depuis la clôture du Théâtre de Lou-

vois, remplissait le personnage principal.

Mais elle ne fut pas de longue durée : l'ambitieux Sageret, qui avait déjà sur les bras le Théâtre Français de la République et l'opéra de la rue Feydeau, ne se contenta point de cet immense fardeau ; il prit encore à bail la salle de l'Odéon ; et, après avoir engagé un grand nombre de sujets, il divisa le Théâtre Français en deux sections ; l'une fut placée rue de la Loi, et l'autre au faubourg Saint-Germain, sans cependant qu'aucun acteur fût exclusivement attaché à l'un des deux théâtres.

Il résultait de ces arrangemens, que les comédiens changeaient tous les deux jours de quartier ; il arrivait même quelquefois qu'ils jouaient le même soir dans les deux salles, et qu'après la première pièce finie à l'un, ils étaient obligés de

prendre la poste pour arriver à l'autre avant que la seconde ne fût commencée.

Il avait appuyé cette opération sur des motifs spécieux : la multiplicité des acteurs engagés paralysait plusieurs talens dans divers emplois, parce que les anciens, réclamant toujours le droit de jouer, les autres gagnaient d'énormes appointemens, sans aucune utilité pour l'entreprise. En organisant un second théâtre, il offrait à la fois de l'occupation à tous les acteurs, aux gens de lettres, et aux amateurs de l'art dramatique; une concurrence précieuse, et, enfin, il s'assurait une double recette qui pût couvrir les frais énormes de l'établissement.

L'évènement a prouvé à Sageret qu'il n'avait envisagé les choses que du beau côté : mais avant d'arriver au renversement de ce frère caduc, nous avons à rendre compte de ce



qui se passa au Théâtre Français dans les derniers jours de sa direction.

*Blanche et Montcassin* , tragédie en cinq actes et en vers , d'Arnaud , est le premier ouvrage qui fût joué au Théâtre de la République depuis la réunion ; il fut représenté , pour la première fois , le 25 vendémiaire an VII. Voici le sujet de cette tragédie.

L'état de Venise a été mis en danger par les intrigues d'un ambassadeur espagnol , et il n'en est sorti que par les secours d'un jeune français , nommé *Montcassin*. La scène s'ouvre , et présente l'assemblée du sénat : il s'agit de récompenser les services du jeune étranger ; par un vœu unanime , ce jeune héros est admis au nombre des sénateurs , et doit recevoir les honneurs du triomphe : mais le sénat rend en même tems un décret qui condamne à la

peine de mort tout sénateur qui communiquerait avec un ambassadeur étranger. Un motif puissant a animé Montcassin ; et l'a rendu capable des grandes choses qu'il a exécutées ; il aime Blanche, fille de Contarini, sénateur, et l'un des trois inquisiteurs. C'est pour mériter sa main qu'il a désiré parvenir aux premières places. Blanche répond à l'amour de Montcassin ; mais Cappello, autre inquisiteur, que Contarini regarde comme son plus grand ennemi, lui propose de s'unir à lui en épousant sa fille. L'ambitieux Contarini, aveuglé par le désir d'accroître ses richesses et son crédit, engage sa parole ; il apprend à sa fille qu'il vient d'accorder sa main à l'homme de Venise le plus estimé et le plus considéré. Il va sans doute nommer Cappello, lorsqu'on vient l'avertir que sa présence est nécessaire au sénat. Blanche, per-

suadée qu'il a voulu parler de Montcassin, donne son consentement, et c'est sur ce mal-entendu que l'intrigue est fondée. Contarini, trompé par la réponse de sa fille, et Blanche, induite en erreur par les expressions de son père, assurent, l'un à Capello, et l'autre à Montcassin, que leur union ne rencontre aucun obstacle. Montcassin apprend le premier cette heureuse nouvelle de la bouche de Blanche : pendant qu'il s'abandonne à toute l'ivresse de la joie, Capello vient saluer Blanche comme devant être son époux.

Frappée d'un coup de foudre, elle tremble, elle hésite, et ne peut que lui promettre de lui envoyer sa réponse. Après le départ de l'inquisiteur, elle rassure son amant, et se flatte de fléchir son père : mais l'ambitieux Contarini est sourd aux prières des deux amans.

Décidé à tenir ses engagements, il

convient avec Capello, qu'il sera marié la nuit même dans la chapelle de son palais, mais que son mariage restera secret, jusqu'à ce que l'un des deux ait quitté la place d'inquisiteur, attendu que la loi défend aux parens ou alliés de siéger ensemble dans ce tribunal. Blanche reçoit ordre de son père de se rendre à la chapelle : elle y arrive, mais avant l'heure, et tenant dans sa main une lettre de Montcassin, qui lui demande une entrevue. Il paraît bientôt lui-même : là, tous deux, prenant Dieu à témoin, ils se jurent une foi mutuelle. Tout à coup un grand bruit se fait entendre : les amans, effrayés, ne savent que devenir ; il ne reste à Montcassin qu'une seule issue pour s'échapper, c'est un passage qui donne sur le terrain du palais de l'ambassadeur espagnol ; il n'hésite pas de le franchir.

Contarini entre , suivi de Capello et d'un prêtre : on commence la cérémonie , mais elle est interrompue par l'évanouissement de Blanche. Un envoyé arrive , et prévient les deux inquisiteurs qu'un particulier vient d'être arrêté et conduit dans les prisons ; c'est Montcassin qui a été saisi , franchissant le mur du palais de l'ambassadeur : il est membre du sénat , et conséquemment dans le cas prévu par la loi rendue la veille , et à l'émission de laquelle il a lui-même contribué."

Le conseil des trois va s'assembler pour juger le prévenu : à côté de la salle est l'endroit où se font les exécutions.

Montcassin , à qui un officier du tribunal apprend que Blanche vient d'épouser Capello , ne tient plus à la vie , et dédaigne de se justifier ; admis devant ses juges , il avoue le crime : deux l'ont déjà condamné à

mort : Capello leur résiste ; mais le féroce Contarini lui fait observer qu'un juge ne doit pas moins sacrifier ses sentimens de générosité que ceux de sa haine , que la loi seule doit lui dicter son devoir , et Capello , tourmenté dans tous les sens , et craignant en effet de s'égarer , signe la condamnation. Un témoin demande à paraître ; c'est Blanche elle-même , qui ne craint pas de découvrir la vérité pour sauver son amant. Le généreux Capello veut alors empêcher la mort de son rival : mais il n'est plus tems ; un rideau se lève , et fait voir Montcassin étranglé. Blanche tombe morte auprès de lui , et Capello , désespéré , déclare qu'il va dénoncer au public et au sénat l'horreur d'une action aussi atroce.

Cette tragédie est pleine d'intérêt. On a blâmé avec raison les petits moyens employés par l'au-

teur : la réticence du père est un véritable quiproquo de comédie ; mais si une fois on l'admet , il faut convenir qu'il amène de belles situations , et que les deux derniers actes sont vraiment tragiques.

Le style est , en général , facile , élevé et convenable au sujet : des critiques minutieux pourraient y trouver quelques incorrections , mais ce sont de légères taches , rachetées par de grandes beautés. Cette pièce a obtenu beaucoup de succès , et restera sans doute au théâtre.

Il n'en sera pas de même de Michel Montaigne , comédie en cinq actes et en vers , représentée , pour la première fois , sur le même théâtre , le 22 brumaire de l'an VII.

La scène se passe en Périgord , près Courtray , dans le château de Montaigne. Tandis que la France est déchirée par les guerres civiles qui règnent entre les catholiques et les

il tire même un poignard pour en percer le philosophe , mais l'arme meurtrière tombe de ses mains , et il s'échappe. Cependant Eléonore est enlevée : l'effroi se répand dans le château. Saint-Quentin arrive : M.<sup>me</sup> Montaigne apprend que cette rivale redoutée qu'elle a fait enlever est sa propre fille , et qu'elle est au pouvoir de Téligny. Saint-Quentin veut aller le combattre ; mais il arrive lui-même : il reconnaît son crime , et Eléonore est unie à son amant.

On voit tout ce qu'une pareille intrigue a de ridicule et d'in vraisemblable : l'action est triple , et même quadruple ; tous les incidens sont forcés : aussi cette pièce fut-elle à peine entendue au milieu des huées et des sifflets.

Séduit par le style simple et énergique de Montaigne , l'auteur a transporté sur la scène certaines expressions bizarres , qui n'appartiennent



qu'à lui, et qui parurent d'autant plus ridicules à la représentation, que la majeure partie des spectateurs, n'ayant jamais lu une page de cet écrivain, regardait ces tournures singulières comme des fautes de goût commises par l'auteur de la pièce nouvelle.

Molé, plus que sexagénaire, avait dû travailler long-tems pour apprendre le rôle long et fatigant de Montaigne; mais ni son prodigieux talent, ni celui de M.<sup>lle</sup> Contat ne purent soutenir cette prétendue comédie, qu'avec un peu plus de bonne foi l'auteur, Guy, aurait tout simplement donné pour un drame.

*Ophis*, tragédie en cinq actes et en vers, fut jouée, pour la première fois, le 3 nivôse suivant, et n'obtint pas un succès très-prononcé.

Le sujet de cette pièce est entièrement d'invention; la scène est à Memphis.

Ophis , à la tête des armées de Créops , son père , combat , loin de son pays , tous les ennemis qu'il rencontre.

Sa pensée accomplit les rêves de sa gloire.

Tolus , son frère puîné , ambitieux du trône , amoureux de Naïs , épouse d'Ophis , vient de faire assassiner Créops ; et , instruit du retour de son frère , à qui la naissance défère la couronne , il veut le faire périr à son retour , en empoisonnant la coupe qui doit lui être solennellement présentée au milieu des honneurs qu'on lui rendra. Mais Deylos , qui n'est entré dans le complot que pour en mieux connaître les auteurs , substitue au poison un breuvage qui ne fera qu'entretenir le légitime héritier du trône dans un état de léthargie. Bientôt la nouvelle de sa mort se répand : Naïs tombe dans le désespoir. Tolus survient : il accourt , dit-il , pour partager ses maux.

**Naïs** croit un moment à sa douleur,  
et lui dit avec confiance :

Hé bien ! c'en est donc fait, et je n'ai plus d'époux !  
Que de peines pour moi ! que de larmes pour vous !

Mais bientôt ses yeux sont frappés de l'horrible vérité : Tulus lui offre de partager le trône avec elle. Elle ne doute plus alors qu'il ne soit le meurtrier de son frère ;

Il périt par un crime , et c'est toi que j'accuse.

**Tulus** est troublé : il demande à **Naïs** quels sont ses indices. Elle répond :  
Tes discours. — Ses témoins ? —  
Ta pâleur.

Il reprend :

Si jamais ce soupçon s'échappe de ta bouche....

Elle répond :

Garde pour châtiment cette crainte farouche.

**Naïs** demande qu'on la laisse seule  
près des restes de son époux , qu'elle

veut arroser de ses larmes. On se retire. Ophis renaît : Naïs croit que c'est un songe. Il parle ; il serre dans ses bras son épouse. Le grand-prêtre Amestris survient : après avoir instruit Ophis du crime de son frère, il l'oblige à descendre dans la sépulture de ses pères, et à y rester caché jusqu'au moment de la vengeance.

Ophis sort de sa retraite pendant la nuit, et bientôt il entend arriver son frère : les remords l'agitent ; il vient sur la tombe de son père pleurer sa mort et celle de son frère, qu'il croit empoisonné. Le moindre bruit le fait frémir : il s' imagine être poursuivi par les ombres de ses aïeux. Ophis, qui apprend ainsi que Tulus a ordonné la mort de Créops, s'avance vers le parricide dans les ténèbres : il est près de lui plonger son épée dans le sein, mais le fer s'é-

chappe de ses mains ; il s'éloigne en criant :

Jamais , jamais Ophis n'égorgera son frère !

Le criminel Tolus , qui l'a aperçu , croit qu'un songe affreux l'obsède ; cependant , trouvant à ses pieds le sabre de son frère , il ne doute plus de son existence , et en arrache même l'aveu à Naïs , en feignant d'avoir poignardé son époux. Il a vu Ophis descendre dans les tombeaux , et c'est là que , dans sa rage , il veut qu'on le cherche et qu'on l'immole.

Cependant Néthos a soulevé Memphis ; mais il a été vaincu par Tolus. Ubsal descend alors dans le souterrain qui recèle Ophis : celui-ci le désarme ; et , à la voix du grand-prêtre , les soldats le reconnaissent pour leur légitime roi. Tolus se donne la mort ; et Ophis , content de posséder Naïs , abdique le pouvoir suprême.

Il y a dans cette tragédie des scènes du plus grand effet : celles où Naïs accuse Tulus, et où les deux frères se rencontrent dans les tombeaux, sont marquées au coin du génie ; mais il en est une foule d'autres qui sont vides d'action, et dont les détails sont peu saillans. Les deux frères sont deux êtres faibles ; l'un est, par lui-même, incapable de commettre des forfaits, et l'autre de sacrifier à la vertu. Le moyen du breuvage somnifère est usé dans tous les romans ; mais le défaut principal de l'ouvrage, c'est que tout est prévu par le spectateur dès les premières scènes. Si le quatrième acte offre des beautés tragiques du premier ordre, le cinquième n'en paraît que plus faible, et le dénouement ne produit aucun effet.

Le style est boursoufflé, plein d'images gigantesques, et souvent ridicules ; en un mot, cet ouvrage a

été conçu par le génie , mais n'a point été mûri par la réflexion , et achevé par le goût. Il est de Lemer cier , auteur d'Agamemnon.

Cette-pièce , sur laquelle le directeur Sageret avait fondé de grandes espérances pour ses recettes , ne répondit malheureusement pas à son attente : écrasé par des frais énormes , obligé de faire des emprunts considérables pour payer ses acteurs , poursuivi par une légion d'huissiers , il avait en vain fait des abonnemens pour de légères sommes : l'argent qu'il en tira fut bientôt dévoré par le gouffre qu'il avait à combler. Les recettes diminuèrent en proportion , et il résulta de ce grand nombre d'entrées personnelles que la salle était souvent remplie , et la caisse vide.

Il eut recours à toutes sortes d'expédiens pour attirer la foule : ma-

Madame Bellecour, retirée depuis longtemps du théâtre, et déjà accablée des infirmités de la vieillesse, reparut, le 28 frimaire, dans le rôle de Nicole du Bourgeois Gentilhomme. La salle fut assiégée par une multitude de spectateurs curieux d'admirer cette célèbre actrice.

Mais le talent de madame Bellecour s'était éteint avec sa jeunesse, et le public fut douloureusement affecté en voyant une artiste de son âge forcée, par la nécessité, à compromettre une réputation qu'il est si difficile d'acquérir.

Cette représentation fut embellie par la présence de madame Scio, cantatrice célèbre, qui exécuta un morceau avec le plus grand talent.

Mais tous ces moyens réunis ne purent combler le déficit : les pre-



miers sujets, mal payés , (\*) partirent pour les départemens ; et le malheureux entrepreneur, après une gestion de quatre mois , se vit forcé de fermer son théâtre. La clôture en fut faite , le 5 pluviôse , par le Menteur et le Bourru Bienfaisant.

Le théâtre de l'Odéon fut le seul qui résista à l'orage : dès long-tems les acteurs s'étaient affranchis du joug d'un administrateur qui s'emparait de leurs recettes pour remplir ses engagements particuliers ; ils avaient formé entr'eux une société, et, assez heureux pour rencontrer un ouvrage d'un genre tout à fait nouveau , ils avaient long-tems attiré tout Paris à leur théâtre.

L'ouverture avait eu lieu , le 10 brumaire an VII , par une petite

---

(\*) Plusieurs d'entr'eux avaient jusqu'à 40,000 francs d'appointemens par an.

comédie en un acte et en vers , de Patrat, intitulée : *la Vengeance*, et qui n'obtint pas de succès.

*Le Voyage Interrompu*, comédie en trois actes et en prose , de Picard, reçut un accueil plus favorable le 29 du même mois. Cette pièce, qui est dans le genre de Dancourt , offre un dialogue vif et abondant en saillies : on a trouvé qu'il y avait un peu trop de bavardage , et les caricatures ont paru outrées ; mais il ne faut pas juger avec trop de sévérité un ouvrage où Picard n'a mis d'autre prétention que celle d'amuser un moment : ce sont de ces petites débauches que l'on permet à un homme d'esprit , sans tirer à conséquence pour l'avenir.

*Périandre*, et *Laurent de Médicis*, tragédies en cinq actes et en vers, n'obtinent, l'une et l'autre, qu'un succès d'estime.

On est convenu d'appeler ainsi les succès qu'obtiennent des pièces bien écrites, mais dénuées de chaleur et de génie. Ce genre de succès est celui que les caissiers et les directeurs estiment le moins ; aussi voit-on bientôt ces ouvrages disparaître du répertoire , tandis que les drames sombres , pleins d'effets , mais d'un style pitoyable , obtiennent long-tems les honneurs de la représentation , parce qu'ils attirent toujours la multitude avide de ce genre de spectacle.

Périandre, ouvrage assez bien écrit, mais dénué d'intérêt , respire un ardent amour de la liberté. Il fallait peut-être plus de chaleur poétique , plus de verve , pour faire réussir un pareil sujet.

L'auteur de cette tragédie est Luce de Lancival , professeur d'éloquence au Prytanée Français.

La pièce de Laurent de Médicis a un plan plus sage , plus régulier , des situations mieux amenées ; mais le style en est froid , sentencieux et monotone. Petitot , jeune littérateur estimable , en fut nommé l'auteur. Sa tragédie s'est soutenue plus long-tems au théâtre que celle de Périandre.

Les acteurs de l'Odéon , mal accueillis par Melpomène et Thalie , portèrent leur offrande au plus cruel ennemi de ces deux muses , au monstre qu'on appelle drame.

Ce bâtard , dédaigné au Parnass , a facilement établi son culte parmi les mortels : il a pour adorateurs tous les ignorans , et pour grands prêtres tous les petits auteurs. La médiocrité le soutient , la sottise l'encense , le bon goût le proscrit , et le tems le fait oublier.

C'est surtout chez le peuple German qu'on vient sacrifier sur ses

autels , et Kotzebue est un de ses plus illustres oracles.

Madame Molé , actrice du théâtre de l'Odéon , s'avisa un beau jour d'arranger , pour la scène française , la traduction d'un de ses ouvrages , intitulé : *Misanthropie et Repentir* ; et cette pièce , représentée , pour la première fois , le 7 nivôse an VII , devant un petit nombre de spectateurs , fit courir , peu de tems après , tous les habitans de la capitale.

Il y a si peu de gens qui n'aient vu *cette pièce curieuse* , que nous nous dispenserons d'en donner une analyse bien détaillée.

Le baron de Mello a épousé Eulalie , jeune personne sans fortune ; les premières années de leur union se sont écoulées dans le bonheur ; mais un faux ami de Mello séduit , à force d'artifices , son innocente épouse , et le mari , outragé , jure une haine éter-

nelle aux hommes , aux femmes , et à la nature entière.

Il cherche un endroit sombre , écarté : après avoir erré long-tems , notre *misanthrope* se fixe enfin dans une terre qui appartient au comte de Walker , mais qu'il n'habite jamais.

Un pavillon , enfoncé dans le parc , lui sert de retraite , et c'est dans la solitude des bois que le pauvre mari fait de tristes commentaires sur sa cruelle mésaventure.

Cependant Eulalie , abandonnée par son époux , a senti les atteintes du remords vengeur ; elle a quitté les lieux témoins de sa faiblesse , et s'est réfugiée chez le même baron de Walker , où , sous le faux nom de madame Miller , elle remplit , en quelque sorte , les fonctions de gouvernante en l'absence des maîtres.

Ainsi , l'époux misanthrope , et la femme repentante habitent le même

lieu , mais ne se sont jamais rencontrés.

Bientôt on apprend que le comte de Walker, s'étant retiré du service, vient habiter sa campagne : il y arrive , en effet , avec sa femme et le major de Hors, son beau-frère.

Madame Miller vient les recevoir, et soudain le brûlant major en *tombe amoureux* ; sans la connaître, sans savoir qui elle est, il veut lui offrir sa main, et charge la comtesse, sa sœur, de négocier ce mariage.

Madame de Walker s'acquitte de sa commission ; mais, après bien des larmes, bien des soupirs, la nouvelle Madeleine, la repentante Eulalie lui confesse son malheureux accident. La comtesse, indignée d'abord, excuse bientôt une faute qui lui en rappelle peut-être d'autres, et console de tout son pouvoir la belle affligée.

Pendant cette intéressante conversation, M. de Walker est allé vi-

siter ses jardins : mais un malheureux pont chinois s'étant rompu sous lui, il est prêt à se noyer, lorsque Mello, qui passait par-là, se jète à la nage, le soustrait au danger qui le menace, et s'enfuit, pour se dérober à tous les remerciemens.

Tout le monde veut voir le généreux inconnu ; mais on n'apprivoise pas un misantrophe. Le major parvient cependant à obtenir audience : ô surprise ! il reconnaît dans Mello, pâle, défiguré, un de ses anciens amis, et, après de longues supplications, il en reçoit la pénible confiance.

Le comte, la comtesse, madame Miller se présentent à lui : il reconnaît sa femme : elle reconnaît son époux : il s'enfuit à toutes jambes : elle s'évanouit, et la toile tombe.

Mello veut fuir au bout du monde ; cependant il consent à revoir Eulalie, à l'entretenir pour la dernière fois. Celle-ci propose un acte de divorce :



Mello le déchire avec indignation. Peu à peu on s'explique, on s'attendrit, on se fait les plus touchans adieux ; mais, en se retournant, les époux aperçoivent leurs enfans : Mello s'écrie : *Eulalie, embrasse ton époux!* Et la pièce est terminée.

Veut-on juger le fonds de cet ouvrage ? les invraisemblances y fourmillent, les scènes n'y ont aucune liaison, l'intrigue est surchargée de moyens peu naturels, et d'incidens romanesques.

Veut-on juger la pièce par les détails ? elle est remplie d'inutilités, de niaiseries, de pensées fausses ou gigantesques, de scènes parasites, et d'expressions qui appartiennent au génie de la langue allemande, mais qui paraissent bizarres, pour ne pas dire ridicules, dans la nôtre.

Cependant Misanthropie et Repentir a fait courir tout Paris ; il n'est peut-être pas un homme, pas une

femme, surtout, qui ne soit allé admirer ce prétendu chef-d'œuvre. Quels peuvent donc être les motifs d'une vogue si extraordinaire ?

Le crime que les lois pénales nomment adultère n'est plus dans notre siècle qu'une faiblesse à la mode : chez nos voisins, les anglais, c'est un délit capital, une faute irréparable. Leur opinion à cet égard est du petit nombre des choses que notre esprit d'imitation ne leur a point empruntées, et que, suivant toutes les apparences, il ne leur empruntera jamais.

La pièce allemande a appris aux parisiennes qu'on pouvait se repentir d'une faute qu'elles n'avaient jusqu'alors regardée que comme une bagatelle ; et plus il s'en trouvait dans le cas de la pauvre Eulalie, plus la recette était abondante. La grande mode était d'aller pleurer à l'Odéon : chaque so

les échos de la salle retentissaient de soupîrs et de sanglots, et aucune femme n'en sortait sans avoir trempé de ses larmes une demi-douzaine de mouchoirs :

Car qu'une femme pleure, une autre pleurera,  
Et toutes pleureront, autant il en viendra.

De leur côté, les maris pleuraient à chaudes larmes, et, tous les soirs, les représentations amenaient de nouveaux événemens : ici, c'était une femme qui se désolait ; là, un homme qui s'écriait : *Voilà justement ce qui m'est arrivé* ; plus loin, deux époux qui se querellaient publiquement, et donnaient à leurs voisins le scandale de leurs débats domestiques.

Le drame de Kotzebue ne produisit pas seulement un grand nombre de divorces, il empêcha pour le moins autant de mariages.

Plusieurs prétendus , persuadés qu'une pareille pièce devait être une énigme pour de jeunes personnes innocentes , et voyant leurs futures épouses répandre des larmes , renoncèrent à s'unir à elles, dans la crainte d'être *misanthropes* avant la cérémonie.

D'autres, d'un naturel plus humain , convaincus que la vue seule du malheur doit exciter la commisération , et que l'insensibilité est un vice du cœur , refusèrent d'épouser des femmes qui avaient ri ou affecté de rire pendant la représentation de la pièce.

Ces petits évènements donnèrent lieu à une foule de plaisanteries , et surtout à un vaudeville très-piquant et très-gai , intitulé : *Comment faire ?* Car chez nous autres Français , même en fait de larmes ,

Tout finit par des chansons.

Le drame de *Misanthropie et Repentir*, funeste à la tranquillité des époux , ne l'a pas été moins à la gloire de l'art dramatique : son grand succès a inondé la scène d'une foule d'ouvrages du même genre , et tel a été l'engouement pour les pièces venues d'Allemagne , qu'on dédaignait les chefs-d'œuvres de nos grands maîtres pour les farces lugubres d'outre Rhin.

Ce goût bizarre ne doit point étonner ; la multitude aime les caricatures : un tableau de Raphaël , ou l'Apollon du Belvédère ont moins d'attraits pour elle qu'une enseigne de cabaret , ou une figure de Curtius.

Aussi , les auteurs d'aujourd'hui , dont la plupart ne rougissent pas de dire qu'ils travaillent plutôt pour l'argent que pour la gloire , se traînent péniblement sur les pas de Kotzebue : ils en ont tout le ridicule ,

sans en avoir le pathétique ; ce sont des copies détestables de mauvais originaux.

Au reste, si l'intérêt guide la plume de nos poètes dramatiques, leur paresse s'accorde parfaitement d'un genre de travail qui n'exige ni les vues profondes d'un observateur, ni la touche mâle et vigoureuse d'un peintre fidèle.

Avec un peu d'imagination, avec quelques grandes phrases, on a bien-  
~~et l'on a~~ <sup>on a</sup> bouché un excellent drame, tandis qu'une année entière ne suffit pas pour faire une bonne comédie ; mais on est pressé de jouir, et ces jouissances précoces tuent l'imagination, et éteignent le génie.

Ce procès du drame était jugé depuis long-tems ; cependant il vient de trouver un défenseur célèbre par son nom, et par la place qu'il occupe.

Le C. Arnould, chef de la division des théâtres, en se déclarant le cham-

pion du drame, a sans doute voulu consacrer cette maxime, *que le faible a droit aux secours du puissant* ; mais une pareille générosité devient une faute capitale dans un homme placé à la tête de la république des lettres, et c'est outrager les muses, dont il est à la fois le disciple et le protecteur, que d'accorder une place dans leur temple à un intrus qui essaie chaque jour d'en sapper les fondemens.

Le C. Arnauld, dans sa défense du drame, emploie des raisonnemens plus spécieux que solides ; ce qui arrivera toutes les fois qu'un bon avocat se chargera d'une mauvaise cause.

Quant à nous, qui devrions trembler devant une pareille autorité, nous n'hésitons pas à prédire que le drame sera bientôt repoussé du sanctuaire de la littérature française, et renvoyé en Allemagne, son pays natal.

C'est un arbre étranger qu'on

aura en vain essayé de naturaliser en France, et qui n'y aura donné que des fruits gâtés : notre climat ne lui convient point, il faut se hâter de l'en bannir, dans la crainte qu'il n'étouffe les plantes indigènes qui l'avoisinent.

Le 27 pluviôse, on joua au même théâtre une pièce d'un genre tout à fait bizarre ; elle avait pour titre : *Une Journée du jeune Néron*, comédie en deux actes, avec un intermède.

Le vieil empereur Claude, devenu imbécille sur la fin de son règne, s'est laissé circonvenir par de perfides conseillers, et a disgracié le sage Burrhus, précepteur du jeune Néron. Celui-ci, délivré d'une surveillance fatigante, se livre aux derniers excès, et pousse l'infamie jusqu'à aller voler de nuit les passans sur les grandes routes. Olus, Othon, Labéo, ses dignes amis, partagent l'honneur et le profit de cette pé-



vilaine entreprise : cette bande de libertins dévalise un pauvre marchand ; Néron perd son épée dans la bagarre. Pour achever dignement la partie, ils viennent passer le reste de la nuit dans un cabaret, et ils commencent leur orgie, lorsque Burrhus, qui a ramassé lui-même l'épée de Néron, se présente avec le marchand qui a été volé. Mais dans le même moment on vient apprendre que l'empereur Claude est mort, et que Néron est appelé à lui succéder : O surprise ! ô miracle ! ce scélérat change tout à coup de conduite et de langage ; il rend à Burrhus la place qu'il avait perdue, et proscriit les complices de ses excès, qui restent stupéfaits de ce brusque changement.

On pense bien que cet ouvrage n'obtint aucun succès ; on ne conçoit même pas comment on a osé en risquer la représentation : il n'offre

ni comique , ni intérêt , et il est difficile de deviner quel a pu être le but de l'auteur , Laya , lorsqu'il a traité un pareil sujet.

En nous montrant Néron qui ne fait qu'un pas d'une caverne de brigands au trône des empereurs , peut-être a-t-il voulu faire allusion à certains hommes qui sont arrivés de même au gouvernement de la France : quoi qu'il en soit , une malheureuse expérience a prouvé que les costumes grecs et romains ne prêtaient point au comique ; et , à coup sûr , ils sont encore bien plus déplacés dans une farce du genre de celle-ci.

Amphitryon de Molière est peut-être le seul exemple qu'on puisse nous opposer ; mais il faut convenir que le fonds en est tellement heureux , la versification si facile , si brillante , qu'on se prête volontiers à l'illusion.

Laya a objecté aux critiques qu'il avait puisé son sujet dans l'histoire romaine : il aurait pu ajouter que des temples aussi affreux se sont renouvelés de nos jours , car personne n'ignore que le feu duc d'Orléans, dans de petites expéditions nocturnes , s'amusait à briser les réverbères , et à détrousser les passans sur le Pont-Neuf. Mais tout ce qui est vrai , n'est pas propre à être mis à la scène ;

Il est certains objets qu'un art judicieux....

L'étrange bouffonnerie de Laya offrait cependant des détails heureux , des tirades bien écrites , et l'on ne doit pas en être étonné : on reconnaît un homme de mérite jusque dans ses écarts.

Dupont , Saint-Prix , Saint-Phal et Grandménil firent tous leurs efforts pour soutenir la pièce ; mais le zèle et le talent de ces acteurs

ne purent la préserver du sort inévitable qui l'attendait.

*L'Envieux*, comédie en cinq actes et en vers, avait été joué, avec un grand succès, sur le théâtre de Nantes ; mais nous avons déjà eu occasion de remarquer que le public de la capitale était plus difficile que celui des départemens : la représentation de *l'Envieux*, donnée, le 28 ventôse an VII, à l'Odéon, en offre une nouvelle preuve.

Marcel, négociant retiré, accablé de bienfaits Ducreux, autrefois son associé, et que des circonstances malheureuses ont entièrement privé de sa fortune : une physionomie sombre, un abord repoussant le rendent odieux à tous ceux qui habitent la maison, excepté à Marcel, qui est tellement persuadé de sa probité, qu'il veut lui donner Sophie, sa fille, en mariage. Marcel n'est point riche lui-même : Elise, qu'il a épousée

extrêmement compliquée, et dont nous n'avons présenté l'ensemble qu'avec beaucoup de difficulté ; mais ce que nous en avons dit suffira pour prouver que l'auteur s'est mépris sur le caractère de l'Envieux, et qu'il en a fait tour à tour un misérable intrigant, un dangereux hypocrite, ou un profond scélérat. D'abord, la situation dans laquelle il a placé son personnage principal ne nous paraît nullement propre à en développer le caractère : il nous montre, en effet, dans Ducreux un homme qui, jadis, comblé de tous les dons de la fortune, tient maintenant son existence de la pitié d'un ancien ami ; une pareille position est pénible pour tout être délicat ; quelques ménagemens qu'emploie le bienfaiteur pour ne pas blesser une âme susceptible. Si son envieux eût été riche, puissant, qu'il eût joui de toutes les aisances de la vie, mais qu'il

eût envié les talens, les privations, ou même les malheurs des autres, il nous semble que cette donnée eût été bien plus dramatique, et que l'auteur eût évité de retomber dans d'autres caractères connus.

Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'il a très-bien indiqué le portrait d'un envieux dans une scène de sa pièce, et qu'il l'a manqué dans son ensemble ; on va en juger par les vers suivans :

Vous tracer l'envieux, votre raison s'altère :  
 Et la connaissez-vous cette sourde vipère ,  
 Dont le venin subtil circule avec le sang ?  
 L'aigle de Prométhée, en lui rongéant le flanc ,  
 Lui cause moins de mal que cette fièvre antique  
 N'en porte dans le sein de sa triste victime,  
 Pour l'honneur des humains, pour vous j'aime à penser  
 Que vous n'êtes pas fait même pour l'esquisser.  
 L'envieux ! savez-vous ce que ce mot veut dire ?  
 L'envieux n'est heureux que du mal qu'il desire :  
 Tout l'offense, l'aigrit ; rien ne le satisfait :  
 Le bonheur dans un autre est un vol qu'on lui fait.

.....  
Si l'on boit, il a soif; si l'on mange, il a faim.

Ce morceau, plein de verve, de chaleur, donnera une idée du style de Dorvo, l'un de ceux qui donnent le plus d'espérances à la scène française, et dont le talent est appelé à y faire revivre le bon, le vrai genre de la comédie. Nous ne pouvons résister au désir de citer encore le passage où Ducreux trace ainsi quelques caractères nouveaux à mettre au théâtre :

..... Ce forban revêtu  
Qui pratique le vice en prêchant la vertu,  
Et qui, tout cousu d'or, prône la bienfaisance,  
Quand son usure au mois presse l'indigence.  
Cet écrivain-tribun, rigoriste-indulgent,  
Dont la plume chancelle à l'aspect de l'argent :  
Des destins des états grand tireur d'horoscope,  
Et qui, de son grenier, croit gouverner l'Europe,  
Celui-ci, vrai hableur, politique en jargon,  
Qui, jusque dans un bal, vient commenter Platon,  
Et, décadairement imprimant des sonnettes,  
Arrive à l'ambassade à force de courbettes.

Ces citations prouvent que la pièce de Dorvo ne péchait point par les détails ; et , sans doute , elle aurait eu plus de succès à la seconde représentation , si un horrible désastre ne l'eût mise dans l'impossibilité de l'obtenir.

Le public sortit de l'Odéon à onze heures du soir , et à huit heures du matin cette magnifique salle n'était plus qu'un monceau de cendres.

Tout Paris fut témoin de ce vaste incendie , que les secours les plus prompts , et les mieux distribués , ne purent arrêter ; et on vit s'abîmer en quelques heures un des plus beaux édifices de la capitale.

Jamais on n'a pu découvrir comment le feu avait pris. La visite de la salle avait été faite comme à l'ordinaire , et il ne s'y trouvait , d'ailleurs , aucune matière combusti-



ble capable de produire , en un moment , d'aussi épouvantables ravages.

La multitude, qui attribue toujours à des causes extraordinaires les évènements les plus simples, ne manqua pas d'accuser la malveillance de l'incendie de l'Odéon : en effet , l'existence de ce théâtre pouvait contrarier bien des projets , renverser de grandes opérations ; mais on n'a eu , et on n'aura jamais , à cet égard , que de simples soupçons ; et il vaut mieux regarder ce désastre comme un cruel effet de la fatalité , que de s'arrêter à l'idée affligeante qu'il a pu exister des monstres capables d'un pareil forfait.

Ainsi Paris, qui , depuis la révolution , avait eu successivement deux et même trois théâtres français , n'en conserva pas un seul. Proscrits au 18. fructidor , incendiés à

**L'Odéon, les malheureux acteurs reçurent les preuves les plus touchantes de l'intérêt public : chaque théâtre s'empressa de leur offrir sa salle pour une ou deux représentations ; et on les vit long-tems promener leur répertoire dans les différens quartiers de Paris.**

**Cependant les acteurs épars de la comédie française sentaient le besoin d'une réunion générale. L'expérience a prouvé que les comédiens ne s'administrent bien que par eux-mêmes : c'est la seule république du monde où la puissance soit mal exercée par un chef.**

**François de Neufchâteau était alors le ministre de l'intérieur : c'est le premier qui, depuis la révolution, ait songé que sa place lui imposait le devoir de favoriser les gens de lettres ; aussi regretteront-ils toujours que les événemens politiques leur aient enlevé un ministre qui était à la fois**

( 185 )

homme de lettres lui-même, et excellent administrateur. C'est à lui et à son commissaire Mabérait que la France doit la réunion complète du Théâtre Français : il sentit bien que si l'autorité n'en accélérât l'époque, une foule de prétentions particulières et des passions mal éteintes la rendraient impossible ; aussi travailla-t-il sans relâche à faire disparaître tous les obstacles : mais il n'avait pas prévu celui que les auteurs dramatiques opposeraient à la formation d'un théâtre unique. Nous croyons devoir rapporter la pétition qu'ils présentèrent, à cet égard, au directoire exécutif :

« CITOYENS DIRECTEURS ,

« Les auteurs dramatiques sous-  
« signés , d'après le projet de mes-  
« sage du directoire exécutif, rela-  
« tif à la réorganisation de la ci-

« vant comédie française, croient  
 « devoir vous soumettre, à ce su-  
 « jet, quelques observations qu'ils  
 « vous prient d'examiner.

« De tous les arts, peut-être l'art  
 « dramatique est celui qui avait le  
 « plus besoin, pour refleurir, du se-  
 « cours de la révolution. Un théâtre  
 « *unique* dans chaque genre, tri-  
 « bunal privilégié, arbitraire et sans  
 « appel, en décourageant le génie  
 « naissant, lui avait fermé la car-  
 « rière, avait ôté au comédien  
 « tout objet d'émulation, au public  
 « tout objet de comparaison : les  
 « gens de lettres demandèrent alors,  
 « tous d'une voix, la liberté des  
 « théâtres. Le terrible abus d'un *seul*  
 « fit demander cette liberté illimitée;  
 « et le législateur, toujours plein des  
 « grands principes, l'accorda.

• « L'expérience a depuis fait sen-  
 « tir qu'il en eût dû peut-être bor-  
 « ner ou régler le mode. La cupidité

« a multiplié scandaleusement les  
 « théâtres ; ce qui prouve que le  
 « mal est inhérent au bien même.  
 « Mais faut-il renoncer au bien  
 « quand on peut en jouir en parant  
 « au mal ; et, parce qu'un abus moin-  
 « dre a pris, depuis quelques an-  
 « nées, la place du plus grand de  
 « tous les abus, faut-il retourner à  
 « celui qui était la mort de l'art ,  
 « pour éviter celui qui en pourrait,  
 « à la longue, amener l'avilissement ?  
 « Faut-il retourner à ce théâtre *uni-*  
 « *que*, qui renverra de nouveau les  
 « auteurs dans les anti-chambres des  
 « comédiens, et leurs ouvrages à  
 « quinze ou vingt ans d'attente sur  
 « un invariable répertoire ? Faut-il  
 « relever ce tribunal suprême , où  
 « la médiocrité rampante ou pro-  
 « tégée excluera le talent fier de n'a-  
 « voir d'autre recommandation que  
 « lui-même ? Faut-il, ( en d'autres  
 « termes ) au mépris de la révolu-

« tion , rétablir ce que la révolution  
« a détruit, a voulu détruire, un  
« privilège, une suprématie, aussi  
« contraires à l'esprit de nos lois  
« qu'aux progrès de l'art.

« Placés entre deux extrêmes, la  
« liberté illimitée des théâtres, ou  
« leur centralisation en un seul,  
« vous vous arrêterez, citoyens di-  
« recteurs, à un sage milieu, la  
« concurrence et la rivalité.

« La concurrence, limitée toute-  
« fois par des mesures de police et  
« d'administration, rend à l'art sa  
« vie, sa liberté, sans qu'il ait à  
« craindre l'envahissement du van-  
« dalisme.

« La rivalité produit l'émulation,  
« et l'émulation enfante les succès.

« Pourquoi donc le gouvernement,  
« qui paraît prendre en ce moment  
« tant d'intérêt au Théâtre de la  
« rue de la Loi, ne protégerait-il  
« pas également un second théâtre?

« Si l'on croit utile d'établir un  
 « Théâtre Français privilégié, pour-  
 « quoi n'en aurions-nous pas deux ?  
 « L'événement a prouvé qu'ils pou-  
 « vaient subsister séparément sans  
 « se nuire. S'ils ne se nuisent point,  
 « ils se serviront par-là même ré-  
 « ciproquement ; ils se serviront en  
 « ce que chacun d'eux redoublera  
 « d'efforts pour plaire au public ,  
 « et contribuer aux succès de l'art.

« Telles sont, citoyens directeurs,  
 « les réflexions que les auteurs dra-  
 « matiques soussignés soumettent,  
 « chacun séparément , et en son  
 « nom , à vos lumières , persuadés de  
 « l'intérêt que vous prenez aux beaux  
 « arts , et au maintien des principes  
 « de liberté et d'égalité qui les font  
 « fleurir. »

Cette pétition était signée de la  
 presque universalité des auteurs dra-  
 matiques , et entr'autres , de Colin-  
 d'Harleville, Ducis , Legouvé , Ar-

naud, Laya , Demoustier et Picard, Beaumarchais avait exprimé, par une note de sa main, un vœu très-énergique pour qu'il existât deux Théâtres Français en concurrence. Ce dernier acte fut, pour ainsi dire, son testament littéraire, car il mourut le 29 floréal an VII.

Cet auteur a joué un trop grand rôle dans le monde politique et littéraire, pour que nous ne donnions pas quelques détails sur sa vie.

Pierre + Augustin Caron Beaumarchais, fils d'un horloger, le fut d'abord lui-même. Il fut ensuite maître de Harpe : il donna des leçons à une fille de Louis XV. On prétend qu'ayant vu le portrait en pied de cette princesse pinçant de la harpe, il dit tout haut devant elle qu'on y avait oublié une chose essentielle, c'était d'y peindre aussi le maître. Ce propos le fit renvoyer. Dégouté de l'horlogerie et de la



musique, et ayant pris pour modèle Diderot, il se mit à composer des pièces de théâtre. Son drame d'Eugénie donna lieu à un singulier rapprochement, et lui attira cette épigramme :

Sur tes montres on lit Caron ;

Beaumarchais sur ton Eugénie :

Pourquoi ce changement de nom ?

Rengis-tu de ton drame ou de l'horlogerie ?

Il ne fut plus connu, en effet, que sous le nom de Beaumarchais. Il avait été attaché à Duvernet, directeur de l'Ecole Militaire, et frère du fameux Monmartel. Après la mort de Duvernet, il se prétendit créancier d'une somme considérable, résultant d'un arrêté de compte signé, en effet, de Duvernet. La Blache, légataire universel, soutint que Beaumarchais avait abusé d'une de ces feuilles que Duvernet signait en blanc pour le service journalier

de l'Ecole Militaire. Malheureusement pour Beaumarchais, plusieurs le crurent, et, malgré les mémoires parfaits qu'il composa lui-même dans tout le cours de cette affaire, qui dura long-tems, sa réputation de probité en souffrit : elle fut encore effleurée par le second procès qu'il eut à soutenir contre Goëzman, son rapporteur au parlement de Paris, en 1773. On l'accusait d'avoir voulu le séduire en donnant de l'argent à sa femme : il fit encore, à ce sujet, des mémoires très-piquans. Il eut en plein Palais une querelle très-vive avec un des premiers magistrats.

Beaumarchais voulut alors se consoler avec les musés : il donna au Théâtre Français le drame des Deux Amis, qui tomba presque à la première représentation. Mademoiselle Arnould, qu'il eut la mal-adresse de plaisanter sur l'abandon dans le-

quel le public semblait laisser l'Opéra, lui répondit : *Vos Amis* nous enverront du monde.

Pour se réconcilier avec le public, il donna le Barbier de Séville, qui eut long-tems la vogue. La suite de cette pièce ( le Mariage de Figaro ) obtint un plus grand succès encore : elle fut jouée soixante-treize fois de suite. Une incommodité survenue aux acteurs la fit suspendre ; mais l'auteur avait gagé qu'elle aurait cent représentations ; et elle les eut.

Beaumarchais fut toute sa vie respecté des comédiens. Il fut l'un des plus ardens provocateurs de la liberté des théâtres ; et il ne contribua pas peu à faire abroger les réglemens barbares qui fixaient les droits d'auteurs avant la révolution.

On assure que le Théâtre Français lui ayant envoyé vingt-quatre

mille francs pour ceux du Mariage de Figaro, il prétendit et prouva même qu'ils se montaient à soixante mille francs, qui lui furent payés, et qu'il fit verser dans la caisse des hôpitaux.

Un petit accident vint, en 1785, troubler ses succès. Les gens en place, avaient toujours été en butte à ses sarcasmes; il devait s'attendre à leur vengeance; en effet, un beau jour il se vit arrêté et conduit à Saint-Lazare, d'où il ne sortit qu'au bout de plusieurs mois.

Une des spéculations de Beaumarchais a été l'édition des Œuvres de Voltaire, avec les caractères de Baskerville, sur un papier d'une fabrique particulière. Ce singulier personnage ne faisait rien comme un autre: il s'avisa de contrefaire lui-même son ouvrage, pour prévenir les contrefacteurs. A cette même époque, Beaumarchais défendit les

pompes à feu des frères Perrier, contre Mirabeau : c'est dans un des mémoires qu'il publia à ce sujet, qu'il dit de Mirabeau « que la nature avait imprimé sur sa figure « un signe repoussant, qui semblait dire : *méfiez-vous de cet homme-là.* »

Beaumarchais revint encore une fois au théâtre : il voulut essayer le genre lyrique, et donna son opéra de Tarare, qui est un modèle de mauvais goût et de versification barbare.

Beaumarchais a encore donné au théâtre le drame de la Mère Coupable, ouvrage monstrueux, révoltant par son immoralité, et que l'on s'étonne de voir représenter encore sur la scène française.

Beaumarchais, sous le double rapport d'homme riche et d'homme de mérite, devait être persécuté pendant la révolution : il s'absenta de

France pendant le règne de la terreur , et n'y revint qu'après le 9 thermidor , mais déjà accablé des infirmités de la vieillesse. Ses dernières années ne furent guère employées qu'à des spéculations commerciales ; et , après la vie la plus orageuse , la plus extraordinaire , il fut enlevé presque subitement à sa famille et à ses amis , le 29 floréal an VII.

Cependant les négociations théâtrales , après avoir long-tems traîné en longueur , se terminèrent par une réunion générale : le Théâtre Français fit son ouverture par le Cid et l'Ecole des Maris.

La pétition des auteurs dramatiques ne fut point accueillie , et cette longue suite de divisions , dont l'établissement d'un second théâtre avait été le prétexte , fut en pure perte pour l'art. La révolution théâtrale n'a eu d'autre résultat que celui

de nous faire retourner au point d'où nous étions partis.

Ainsi un vaisseau destiné à une expédition lointaine est accueilli par la tempête, son gouvernail est abattu, tous ses mâts sont brisés, la plupart des passagers périssent, et il est obligé, pour se réparer, de rentrer dans le port d'où il était sorti.

Le Théâtre Français a remonté une grande partie de ses anciens chefs-d'œuvres ; mais les nouveautés qu'il a données n'ont, pour ainsi dire, fait que naître et mourir. Tous les acteurs semblent lutter de zèle et de dévouement ; toutes les vieilles haines sont effacées, toutes les nuances se confondent, et il ne manque plus rien à l'ensemble de cette magnifique réunion.

La paix va faire refleurir l'art dramatique, et un gouvernement

( 198 )

sage et paternel annonce enfin l'intention de le faire parvenir au plus haut degré de gloire et de splendeur.

**F I N.**



---

---

T A B L E  
D E S  
M A T I È R E S.

---

A

**AMBITIEUX** (l') et l'Indiscrète, t. I, p. 21,  
22.

**Alcade de Zalaméa**, (l') t. I, p. 53.

**Arminiens**, (les) t. I, p. 115.

**Arrêt du Conseil de Ville** contre la comédie française, t. I, p. 158, 164.

**Athalie**, tragédie jouée par mademoiselle Joly, t. I, p. 182.

**Affaire de Nancy**, t. II, p. 5 et suivantes.

**Abdélais et Zuléma**, tragédie, t. II, p. 153 et suivantes, 173.

**Avènement de Mustapha**, (l') ou le Bonnet de Vérité, comédie, t. III, p. 13, 14, 15, 16.

**Ami des Lois**, (l')<sup>a</sup> comédie, t. III, p. 43, 44, 45, 46, 47, 48, 49, 50, 51, 52, 53, 54, 55, 56, 57, 60, 61, 62, 63, 64, 70, 71, 104.

Sa reprise, , p. 195, 196.

**Adèle de Crécy**, drame, t. III, p. 83, 84.

**Arrestation des Comédiens Français**, t. III, p. 104.

**Arétaphile**, ou la Révolution de Cyrène, tragédie, t. III, p. 128.

**Agathine**, ou la Fille Naturelle, comédie, t. III, p. 181.

**Abufar**, ou la Famille Arabe, tragédie, t. III, p. 186, 187, 188, 189, 190, 191, 192.

**Agioteur**, (l') comédie, t. III, p. 202.

**Amis de Collège**, (les) comédie, t. III, p. 204, 205, 206.

**Artistes**, (les) comédie, t. IV, p. 11, 12.

**Agamemnon**, tragédie, t. IV, p. 56, 57, 58, 59, 60, 61.

**Amour et la Raison**, (l') comédie, t. IV, p. 90, 91.

B.

**Barneveldt**, tragédie, t. I, p. 114 et suivantes.

**Bastille**, ( anniversaire de la prise de la ) t. I,  
p. 117.

**Brutus**, t. I, p. 194 et suivantes ; t. II, p.  
116 ; t. III, p. 57, 147.

**Britannicus**, t. II, p. 47.

**Beaurepaire**, ( l'Apothéose de ) comédie,  
t. III, p. 25.

**Bathilde, ou le Duo**, comédie, t. III, p. 111,  
112.

**Bienfait de la Loi**, ( le ) ou le Double Di-  
vorce, comédie, t. III, p. 161, 162.

**Bayadère**, ( la ) t. III, p. 171.

**Bon Fermier**, ( le ) comédie, t. III, p. 182,  
183.

**Blanche et Montcassin**, tragédie, t. IV, p.  
139 et suivantes.

C.

**Châteaux en Espagne** ( les ), t. I, p. 7, 112.

**Clôtures de 1789**, t. I, p. 11 ; de 91, t. II,  
p. 59, 61.

**Leur suppression**, t. III, p. 78.

**Charles IX**, tragédie, t. I, p. 36 et sui-  
vantes. — **Retiré**, t. II, p. 174, 86, 147.

**Couvent**, ( le ) ou les Fruits du Caractère et  
de l'Education, comédie, t. I, p. 96 et  
suivantes.

**Comminges , ( le Comte de ) ou les Amans Malheureux ,** drame , t. I. , p. 102 et suivantes.

**Chevalier Joueur , (le)** comédie , t. I , p. 113.

**Condamnation à huit jours d'arrêt ,** prononcée contre Dugazon , t. I , p. 159.

**Coquette Corrigée , (la)** comédie , t. I , p. 174.

**Cid , (le)** t. I , p. 175 ; t. II , p. 105 , 119 , t. III , p. 56 , 57.

**Coups de l'Amour et de la Fortune , (les) ou le Siège de Barcelonne ,** comédie , t. I , p. 190 et suivantes.

**Calas , ( Jean )** drame , t. II , p. 10 et suivantes , 59 , 137.

**Crac , ( M. de )** comédie , t. II , p. 42.

**Charles et Caroline ,** drame , t. II. , p. 59.

**Conciliateur , (le)** comédie , t. II , p. 148.

**Coquette Fixée , (la)** comédie , t. II , p. 187.

**Caius Gracchus ,** tragédie , t. II , p. 189 , 201 ; t. III , 147 ; anecdote à ce sujet , 148 , 149.

**Célibataire , ( le Vieux )** t. II , p. 195 et suivantes.

**Courtisanes , (les)** comédie , t. II , p. 201.

**Camille**, *ou le Souterrain*, opéra, t. III, p. 32.

**Catherine**, *ou la Belle Fermière*, comédie, t. III, p. 35, 37, 38.

**Conteur**, (le) *ou les Deux Postes*, comédie, t. III, p. 69.

**Contre-Révolutionnaires** jugés par eux-mêmes, (les) comédie, t. III, p. 138, 139.

**Catilinas Modernes**, (les) comédie, t. III, p. 138, 139.

**Cange**, *ou le Commissionnaire de Saint-Lazare*, t. III, p. 163.

**Cincinnatus**, *ou la Conjuración de Spurius Mélius*, tragédie, t. III, p. 164.

**Conjectures**, (les) comédie, t. III, p. 200, 201.

**Caton d'Utique**, tragédie, t. III, p. 218, 219, 220.

**Chanoine de Milan**, (le) comédie, t. IV, p. 6, 7.

**Cécile**, *ou la Reconnaissance*, comédie, t. IV, p. 25.

**Céphise**, *ou le Portrait*, comédie, t. IV, p. 84, 85.

D.

**Deux Pages**, (les) t. I, p. 8, 199.

Dangers de l'Opinion, (les) drame, t. I, p. 67 et suivantes.

Discours de clôture en 1789, t. I.

— d'ouverture, même année.

— de clôture en 1790, t. I, p. 91 et suivantes.

— d'ouverture, même année, t. I, p. 95 et suivantes.

Débuts dans Mérope, t. I, p. 17; dans la Métromanie et la partie de Chasse de Henri IV, p. 113; dans l'Ecole des Femmes, et le Père de Famille, p. 135; Dans le Menteur, le Barbier de Séville, l'Impatient, Eugénie, p. 137; dans Phèdre, t. IV, p. 33.

Dénonciation, faite par Fleury, d'une conspiration contre la Comédie Française; anecdote à ce sujet, t. I, p. 150; note.

Dorval, ou le Ton par Amour, comédie, t. II, p. 21 et suivantes.

Didon, tragédie, t. II, p. 194, 195.

Drapeau tricolor arboré dans tous les spectacles, t. II, p. 201.

Dumouriez à Bruxelles, ou les Vivandiers, comédie, t. III, p. 64 et suivantes.

Dénonciation aux Jacobins contre la Comédie Française, t. III, p. 103.

Dangers de l'Ivresse , (les) comédie , t. III ,  
p. 155.

Descartes, ( René ) comédie , t. IV , p. 8 , 9 ,  
10.

Deux Sœurs , (les) , comédie , t. IV , p. 20 ,  
21.

Dangers de la Présomption , (les) comédie ,  
t. IV , p. 112.

E.

Ericie , ou la Vestale , tragédie , t. I. , p. 24 ,  
25 , 26 , 27 , 28.

Esclavage des Nègres , (l') drame , t. I , p.  
57 et suivantes.

Epiménide , ( le Réveil d' ) comédie , t. I ,  
p. 59 et suivantes.

Expulsion de Tabna de la Comédie Française , t. I. , p. 150 et suivantes.

Epreuve Nouvelle , (l') t. II , p. 81.

Exigeante , (l') comédie , t. II , p. 212.

Emigrante , (l') ou le Père Jacobin , comé-  
die , t. III , p. , 17 , 18 , 19.

Expulsion , (l') des Tarquins , ou la Royauté  
Abolie , tragédie , t. III , p. 134.

Epicharis et Néron , ou la Conspiration pour  
la Liberté , tragédie , t. III , p. 135 , 136.

**Entrée des Comédiens Français au théâtre**  
Feydeau , t. III , p. 169.

**Etre et Paraître , comédie , t. IV , p. 13.**

**Epreuve Délicate , (l') , comédie , t. IV , p.**  
109.

**Envieux , (l') comédie , t. IV , p. 176 , 177 ,**  
178 , 179 , 180 , 181 , 182.

**F.**

**Fils Ingrats , (les) t. I , p. 18 , 19 , 20.**

**Fausse Présumptions , (les) t. I , p. 23 ,**  
24.

**François II , tragédie en prose , t. I , p. 102.**

**Fédération , ( fête de la ) t. I , p. 117.**

**Force armée introduite dans la salle des**  
Français , t. I , p. 141.

**Fédérés de Provence. — Scène faite par eux**  
à la comédie Française , t. I , p. 140 et  
suivantes.

**Feinte par Amour , (la) comédie , t. I , p.**  
97 ; t. II , p. 187.

**Faux Sermons , (les) comédie , t. III , p. 12.**

**Fénélon , tragédie , t. III , p. 71 et suivantes.**

**Femmes , (les) comédie , t. III , p. 81 , 82.**

**Fausse Confidences , (les) t. III , p. 85 , 86.**

**Fernandez , tragédie , t. IV , p. 80 , 81 , 83.**



Falkland, drame, t. IV, p. 117, 118, 119,  
120, 121, 122, 123, 124.

G.

Gentilshommes de la Chambre, t. I., p.  
158.

Guerre Ouverte, comédie, t. II, p. 59.

Gouvernante, (la) t. II, p. 153.

Guillaume-Tel, t. III, p. 57, 147.

Galathée, mélo-drame, t. III, p. 180.

Géta, tragédie, t. IV, p. 69, 70.

H.

Honnête Criminèl, (l') drame, t. I, p. 62  
et suivantes.

Heureusement, comédie, t. II, p. 46.

Henri VIII, tragédie, t. I, p. 71 et sui-  
vantes.

Hamlet, tragédie, t. II, p. 128.

Hôtellerie de Worms, (l') pièce révolution-  
naire, t. II, p. 143, 144, 145.

Héritière, (l') ou les Champs et la Ville, co-  
médie, en cinq actes, t. II, p. 159 et sui-  
vantes.

Hôtesse, ( la Jeune ) comédie, t. II, p. 185.

Hulla de Samarcandre, (le) comédie, t. III,

p. 112, 113, 114. — Anecdote à ce sujet,  
p. 115, 116.

Héritiers, (les) ou le Naufrage, comédie,  
t. IV, p. 13, 14.

Homme sans Façon, (l') ou le Vieux Cousin,  
comédie, t. IV, p. 128.

I.

Iphigénie en Aulide, t. II, p. 21.

Intrigans, (les) comédie en trois actes, t. II,  
p. 59.

Insouciant, (le Faux) comédie, t. III, p. 6,  
7, 8, 9.

Incendie de l'Odéon, t. IV, p. 182, 183.

Jaloux Malgré lui, (le) t. I, p. 15, 16,  
17; t. II, p. 21.

Jean Hennuyer, ou l'Evêque de Lisieux,  
drame, t. I., p. 39.

Joueur, (le) t. I., p. 113.

Journaliste, (le) des Ombres, ou Momus  
aux Champs-Élysées, pièce nationale, t.  
I., p. 118 et suivante.

Intrigue Epistolaire, (l') comédie, t. II,  
p. 120.

Jean Sans Terre, tragédie, II, p. 128.

Jugement Dernier des Rois, (le) prophétie,  
t. III, p. 117 et suivantes.

**Journée Difficile**, (la) comédie, t. IV, p. 6.

**Jaloux Malgré lui**, (le) comédie, t. IV, p. 51, 52, 53.

**Journaliste**, (le) ou *l'Ami des Mœurs*, comédie, t. IV, p. 72, 73.

**Journée du Jeune Néron** (une), comédie, t. IV, p. 172.

L

**Louis XII, Père du Peuple**, tragédie, t. I, p. 71.

**Liberté des théâtres**, t. I, p. 100.

**Lettres de Talma à Mirabeau**, t. I, p. 142;

— de Mirabeau à Talma, p. 143; de Chénier, sur Naudet, p. 145; de Talma, sur le même, p. 147; de Chénier, sur la scène arrivée au théâtre, p. 160; du même, sur le mémoire des Comédiens Français, p. 169; de Palissot, sur le même sujet, p. 169 et suivantes; de la veuve de J.-J. Rousseau, à la Comédie Française, p. 175; de Mademoiselle Contat, sur Talma, p. 186 et suivantes; de madame Vestris, t. II, p. 9, 10.

**Liberté (la) Conquise**, ou *le Despotisme Renversé*, drame, t. II, p. 16 et suivantes.

- Locandiera**, (la) comédie, t. II, p. 187.  
**Lovelace**, (le) drame, t. II, p. 209, 210.  
**Lucrèce**, tragédie, t. II, p. 210, 211.  
**Liberté des Femmes**, (la) comédie, t. III,  
p. 89, 90.  
**Lévite d'Iphraïm**, (le) tragédie, t. III,  
p. 217.  
**Lovelace Français**, (le) ou la Jeunesse de  
Richelieu, drame, t. IV, p. 22, 23.  
**Laurence**, tragédie, t. IV, p. 40, 41, 42,  
43, 44, 45, 46.  
**Laurent de Médicis**, tragédie, t. IV, p. 158.

M.

- Mélanie**, t. I, p. 27, 28.  
**Marie de Brabant**, tragédie, t. I, p. 29  
et suivantes.  
**Mort de Molière**, (la) comédie, t. I, p. 49  
et suivantes.  
**Mémoire publié par les comédiens français**,  
t. I, p. 168. **Mémoires de Fenouillot Fal-**  
**baire de Murville**, et de Cailhava contre  
la Comédie Française.  
**Modéré**, (le) comédie, t. III, p. 125, 126,  
127, 128.  
**Mahomet**, t. III, p. 143.

Mise en liberté des comédiens français , t. III , p. 157.

Myrrha , tragédie , t. III , p. 207, 208.

Mort d'Imbert , p. 124.

Mort de César , t. I , p. 198 ; t. III , p. 57, 143 , 147 , 169 , 213 , 214.

Mari Directeur , (le) comédie , t. II , p. 24 et suivantes.

Mérope , t. II , p. 48.

Ménechmes Grecs , (les) comédie , t. II , p. 59.

Marius à Minturnes , tragédie , t. II , p. 108, 114.

Machbet , tragédie , t. II , p. 128.

Muses Rivales , (les) t. II , p. 138.

Mélanie , tragédie , t. II , p. 168 et suivantes ; t. III , p. 71.

Minuit , comédie , t. II , p. 175.

Mort d'Abel , (la) tragédie , par Chevalier , t. II , p. 180.

Mort d'Abel , (la) tragédie , par Legouvé , t. II , p. 202 et suivantes.

Mauvaise Etoile , (la) comédie , t. II , p. 220.

Matinée d'une Jolie Femme , (la) t. III , p. 38, 60 , 76.

**Maire de Village, (le) comédie, t. III, p. 75.**

**Mutius Scœvola, tragédie, t. III, p. 90, 91.**

**Moitié du Chemin, (la) comédie, t. III, p. 123, 124, 125.**

**Mari Jaloux, (le) comédie, t. IV, p. 32, 33.**

**Médiocre et Rampant, ou le Moyen de Parvenir, comédie, t. IV, p. 73, 74, 75, 76.**

**Modernes Enrichis, (les) comédie, t. IV, p. 102, 103, 104.**

**Michel Montaigne, comédie, t. IV, p. 145, 146, 147, 148.**

**Misantropie et Repentir, drame, t. IV, p. 161, 162, 163, 164, 165, 166, 167, 168, 169, 170.**

#### N.

**Noces, (les Trois) opéra comique, t. I, p. 86 et suivantes.**

**Nuit aux Aventures, (la) comédie, t. II, p. 59.**

#### O.

**Ordre donné, en 1790, aux comédiens de fermer leur théâtre jusqu'à entière soumission aux arrêts du conseil de ville, t. I, p. 167 et 168. Ordre d'entrer au spectacle sans canne, bâton ou épée, t. I, p. 194.**

Œdipe chez Admète, t. II, p. 31 ; t. III, p. 9 ; t. IV, p. 71.

Ouverture du Théâtre Français de la rue de Richelieu, t. II, p. 69.

Othello, ( de Shakespear ) t. II, p. 167.

Othello de Ducis, tragédie, t. III, p. 26, 27, 28, 29 et suivantes.

Orphelin de la Chine, (l') t. III, p. 57.

Orange de Malthé, (l') t. III, p. 155.

Oscar, tragédie, t. III, p. 221, 222, 223, 224, 225.

Original, (l') comédie, t. IV, p. 5.

Odéon, ( son ouverture ) t. IV, p. 110, 111.

Ophis, tragédie, t. IV, p. 149, 150, 151, 152, 153, 154, 155.

P.

Paysan Magistrat, (le) drame, t. I, p. 53 et suivantes.

Philinte de Molière (le), ou la suite du Misantrope, comédie, t. I, p. 72 et suivantes.

Présomptueux, (le) ou l'Heureux Imaginaire, comédie, t. I, p. 107 et suivantes.

Pétition des auteurs à la barre de l'assemblée

nationale , t. I , p. 122 et suivantes.

Pygmalion , t. I , p. 175.

Pessimiste , (le) comédie , t. II , p. 59.

Pauline , ou la Fille Naturelle , comédie ,  
t. II , p. 135 ; t. III , p. 9.

Prise de la Bastille , (la) drame , t. II , p. 145.

Partie de Chasse de Henri IV , (la) t. II , p.  
147 , 164.

Paulin et Clairette , opéra comique , t. II ,  
p. 181 , 182.

Patriote du Dix-Août , (le) comédie , t. III ,  
p. 21 et suivantes.

Paméla , ou la Vertu Récompensée , t. III ,  
p. 99 , 100 , 101 , 104.

Précepteurs , (les) t. III , p. 154.

Perruque Blonde , (la) comédie , t. III ,  
p. 163.

Pausanias , tragédie , t. III , p. 184 , 185.

Pison , tragédie , t. III , p. 194 , 195.

Paix , (la) comédie , t. IV , p. 94.

Prude , (la) comédie , t. IV , p. 94 , 95 , 96 ,  
97 , 98 , 99 , 100.

Projets de Mariage , (les) comédie , t. IV ,  
p. 125.

Périandre , tragédie , t. IV , p. 158.



Q.

Quatre Sœurs (les), comédie , t. III, p. 84.

Quintus Fabius, ou la Discipline Romaine ,  
tragédie , t. III , p. 198 , 199.

R.

Raymond , comte de Toulouse , comédie  
en cinq actes , t. I , p. 33 et suivantes.

Rentrée de Larive , t. I , p. 101.

Rienzy , t. II , p. 33.

Ricco , t. II , p. 82.

Roi Léar , (le) tragédie , t. II , p. 128.

Rousseau ( J.-J. ) dans l'île de Saint-Pierre ,  
comédie , t. II , p. 172.

Retour du Mari , (le) comédie , t. II , p. 182.

Roxelane et Mustapha , t. III , p. 9.

Robert , Chef de Brigands , t. III , p. 32 ,  
84 , 85.

Rose et Picard , ou la suite de l'Optimiste ,  
t. III , p. 156.

Réveil du Peuple , (le) bruit qu'il occasionna ;  
t. III , p. 210.

Réclamations contre l'Emprunt Forcé , (les)  
comédie , t. III , p. 215.

S.

Souper Magique, (le) ou les Deux Siècles, comédie, t. I, p. 70.

Scission, ses Principes, t. I, p. 138 et suivantes.

Sémiramis, tragédie, (Anecdote arrivée à une représentation de) t. II, p. 179, 180.

Sot Orgueilleux, (le) ou l'Ecole des Elections, comédie, t. II, p. 207, 208.

Sourd, (le) ou l'Auberge Pleine, t. II, p. 218.

Soirée d'une Vieille Femme, (la) comédie, t. III, p. 76, 77.

Sophocle et Aristophane, comédie, t. IV, p. 54, 55.

Sot Intrigant, (le) ou la Manie d'être quelque chose, t. IV, p. 86, 87.

Scipion l'Africain, t. IV, p. 106.

T.

Théâtre du Palais-Royal, t. I, p. 178.

Tombeau (le) de Désille, t. II, p. 6.

Théâtre-Montansier, t. II, p. 177.

Trois Cousins , (les) comédie , t. III , p. 6.

Tartuffe , t. III , p. 143.

Timoléon , tragédie , t. III , p. 150 , 151 ,  
158 , 159 , 160.

Tolérant , (de) comédie , t. III , p. 193 , 194.

Tartuffe Révolutionnaire , comédie , t. III ,  
p. 197 , 198.

Trois Fils , (les) ou l'Héroïsme Filial ,  
drame , t. IV , p. 37 , 38 , 39 , 40.

Trois Frères Rivaux ; (les) anecdote à ce  
sujet , t. IV , p. 78 , 79.

Trop de Délicatesse , comédie , t. IV , p.  
113.

Thémistocle , tragédie , t. IV , p. 129 ,  
130 , 131.

V.

Voies-de-fait de Naudet envers Talma , t.  
I , p. 148.

Veuve du Malabar , (la) t. II , p. 47.

Victimes Cloîtrées , (les) drame , t. II , p.  
49 ; t. III , p. 32 , 71.

Washington , tragédie , t. II , p. 141.

Virginie , ou les Décemvirs , tragédie de  
Doigny ; t. II , p. 146.

Vengeance , (la) tragédie , t. II , p. 166.

Virginie de Laharpe, tragédie, t. II, p.  
212, 213 et suivantes.

Vivacité à l'Epreuve, (la) comédie, t. III,  
p. 87, 88, 89.

Vraie Bravoure (la), comédie, t. III, p.  
129, 130, 131.

Verseuil et Saint-Elmont, drame, t. IV, p.  
34, 35, 36.

Véritables Honnêtes Gens, (les) comédie,  
t. IV, p. 93.

Vengeance, (la) comédie, t. IV, p. 158.

Voyage Interrompu, (le) comédie, t. IV, p.  
158.

Z.

Zaïre, t. II, p. 167; t. III, p. 27.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

---

---

# T A B L E

D E S

N O M S P R O P R E S.

---

## A

Aude, t. I, p. 119; t. II, p. 94.

Aubert, (l'abbé) t. I, p. 190.

Augustine, (mademoiselle) t. I, p. 193.

Amé, (l'un des vainqueurs de la Bastille)  
t. II, p. 19.

Arnaud, t. II, p. 110, 113, 210, 211,  
212; t. III, p. 164, 225; t. IV, p. 139,  
170, 171.

Abeille, (l'abbé) t. III, p. 219.

## B.

Baculard, (d'Arnaud) t. I, p. 38, 102.

- Bret, t. I, p. 124. Sa mort, t. II, p. 201.  
Boucher, t. II, p. 115.  
Beaumarchais, t. I, p. 124 ; t. III, p. 79 ;  
t. IV, (sa mort) p. 190, 191, 192, 193.  
Blin de Saint-Maure, t. I, p. 124.  
Bailly, maire de Paris, t. I, p. 154, 162,  
167.  
Belmont, t. I, p. 164.  
Brizard, t. I, p. 184. Sa mort, notice sur  
sa vie) t. II, p. 27 et suiv.  
Bois-Robert, t. I, p. 190.  
Bouillé, t. II, p. 5.  
Belmont, t. II, p. 44.  
Boyer, t. II, p. 108.  
Baptiste cadet, t. II, p. 218 ; t. III, p.  
138, 114, 122 ; t. IV, p. 7, 14.  
Baptiste aîné. Ses débuts, t. III, p. 79, 80,  
85 ; t. III p. 111, 114, 115, 136 ; t. IV,  
p. 24.  
Barrère, t. III, p. 151, 183.  
Basire, t. III, p. 134.  
Bouilly, t. IV, p. 10.  
Beffroi. (mademoiselle) Ses débuts, t. IV,  
p. 71, 72.  
Bellecour, (madame) t. IV, p. 156.

## C

- Colin-d'Harleville , t. I , p. 7 , 86 , 112 ;  
t. II , p. 41 , 195 ; t. III , p. 155 , 156 ;  
t. IV , p. 12 , 13.
- Contat , (mademoiselle) t. I , p. 8 , 22 , 67 ,  
181 , 186 , 199 ; t. II , p. 20 , 56 , 98 , 108 ,  
166 , 184 , 189 , 199 ; t. III , p. 76 , 77 , 86 ,  
147 , 160 , 179 , 182 ; t. IV , p. 5 , 100 , 149.
- Chénier , t. I , p. 41 et suiv. , 124 , 144 ,  
160 , 169 , 173 ; t. II , p. 83 , 91 , 97 et  
suiv. , 137 , 193 ; t. III , p. 38 , 41 , 71 ,  
73 , 74 , 150 , 151 , 159 , 160 ; t. IV , p.  
51 , 125.
- Cubières , (le chevalier de) t. I , p. 50 ,  
52 , 124.
- Cubières , (Dorat) t. I , p. 50.
- Calderone , t. I , p. 53.
- Collot-d'Herbois , t. I , p. 55 , 124 ; t. III ,  
p. 145 , 146.
- Cagliostro , t. I , p. 70.
- Colbert , t. I , p. 70.
- Chapelle , t. I , p. 70.
- Champfort , t. I , p. 124.
- Cailhava , t. I , p. 124 , 177 ; t. II , p. 59.
- Calas (la veuve) Anecdote à son sujet , t. II ,  
p. 15 et 16.

Clairon , ( mademoiselle ) t. II , p. 28.

Colté , t. II , p. 148.

Choiseuil , ( le duc de ) t. II , p. 169.

Chevalier , t. II , p. 180.

Candeille , ( mademoiselle ) t. II , p. 189 ;  
t. III , p. 12 , 36 , 37 , 65 , 66 , 111 , 172 ,  
173.

Couturier. ( madame ) Ses débuts , t. III , p.  
5.

Chamrion , t. III , p. 6.

Chénier , ( André ) t. III , p. 22 , 160.

Chaumette , t. III , p. 49.

Chambon , t. III , p. 52.

Champville , t. III , p. 145.

Contat , ( Emilie ) t. III , p. 147.

Chabot , t. III , p. 154.

Cange , t. III , p. 162 , 163 , 182.

Charlemagne , ( Armand ) t. III , p. 202 ,  
203.

Campagne , ( Victor ) t. III , p. 219.

Corneille , ( la descendante de ) t. IV , p. 26 ,  
27 , 28 , 29 , 30 , 31 , 53.

## D.

Dorfeuille. Ses débuts , t. I , p. 6 ; t. II ,  
p. 61.



Desgarcins, t. I, p. 7, 106; t. II, p. 80, 87, 89, 106, 119, 159, 171; t. III, p. 192.

Ssa mort, t. IV, p. 66, 67, 68.

Dazide, t. I, p. 8, 88, 199; t. II, p. 181.

Dazincourt, t. I, p. 8, 88, 182; t. II, p. 21, 44, 56, 166, 200; t. III, p. 61, 70, 71, 86, 147, 157, 169; t. IV, p. 115.

Dubois. Ses débuts, t. I, p. 15; t. II, p. 30.

Destouches, (Néricault) t. I, p. 21, 22, 23.

Degouge, (Olympe) t. I, p. 58; t. III, p. 65, 66, 67, 68.

Dufresny, t. I, p. 113.

Ducis, t. I, p. 124; t. II, p. 31, 128, 135; t. III, p. 9, 10, 26, 27, 33, 186, 195; t. IV, p. 71.

Dudoyer, t. I, p. 124.

Duchemin, t. I, p. 135.

Devigny. Ses débuts, t. I, p. 137; t. III, p. 38; t. IV, p. 77.

Danton. Son arrestation au Théâtre Français, t. I, p. 141.

Dugazon, t. I, p. 150, note, 155, 157, 159, 168; t. II, p. 44, 61, 82, 87, 145; t. III, p. 16, 17, 19, 108, 122,

125 , 126 , 128 , 133 , 174 , 175 , 176 ,  
194 , 206 ; t. IV , p. 8 , 14 , 115 , 116.

Duport-Dutertre , t. I , p. 167.

Delaporte , secrétaire de la comédie fran-  
çaise , t. I , p. 170 , 172.

Despréaux , (Boileau) t. I , p. 191.

Deshayes , (fils) t. I , p. 193.

David , t. I , p. 198 ; t. II , p. 113.

Devienne , t. I , p. 199 ; t. II , p. 166 , 181 ;  
t. III , p. 42 , 138 , 169.

Desille , t. II , p. 6.

Desfontaines , t. II , p. 6.

Dunant , t. II , p. 9 , 44.

Destouche , (mademoiselle) t. II , p. 28.

Dumesnil (mademoiselle) t. II , p. 28.

Dorival , t. II , p. 41.

Dupont. Ses débuts , t. II , p. 46 et suiv. ,  
206 ; t. III , p. 135 ; t. IV , p. 21 , 175.

Dumaniant , t. II , p. 59.

Desrosières , t. II , p. 81.

Dorat , t. II , p. 187.

Ducray-Dumesnil , t. II , p. 102.

Dcaux , t. II , p. 109.

Dumolard , t. II , p. 109.

Drouais , t. II , p. 113.

Doigny , t. II , p. 147.

- Després, t. III, p. 115, 116.  
Demoustier, t. II, p. 151 et suiv.; t. III,  
p. 81, 82, 194; t. IV, p. 39, 40.  
Desaudrais, t. II, p. 177.  
Dufresse, t. II, p. 178.  
Damas, t. II, p. 178, 180; t. IV, p. 12, 24.  
Desforges, t. II, p. 218; t. IV, p. 33.  
Dorvo, t. III, p. 24; t. IV, p. 181, 182.  
Dessessarts. Sa mort) t. III, p. 107 et suiv.  
Dercy, t. III, p. 84.  
Duval, t. III, p. 131; t. IV, p. 8, 23,  
86, 125.  
Dorveau, t. III, p. 133.  
Dorvigny, t. III, p. 215.  
Deschamps, t. III, p. 218.  
Dumesnil, (mademoiselle) t. IV, p. 31, 53.  
Delrieux, t. IV, p. 53.  
Desfaucheret, t. IV, p. 112.

E.

- Engel, auteur allemand, t. I, p. 8.  
Emilie-Contat, t. I, p. 8.  
Elisabeth, (la reine) t. I, p. 114.  
Elisabeth, (madame) t. II, p. 150.

F.

- Faure, t. I, p. 8.

Fleury , t. I, p. 8 , 9 , 150 , note , 154 ,  
186 ; t. II , p. 56 , 108 , 152 , 166 , 200 ;  
t. III , p. 41 , 86 , 100 , 147 , 157 , 182 ,  
194 ; t. IV , p. 5 , 100 .

Frédéric , (le grand) t. I , p. 9 .

Fontanelle , t. I , p. 28 .

François de Chantelouve , t. I , p. 40 .

Flins des Oliviers , t. I , p. 59 et suiv. ;  
t. II , p. 27 , 187 et suiv .

Fenouillot de Falbaire , t. I , p. 67 , 124 ,  
177 .

Fabre d'Eglantine , t. I , p. 82 et suiv. ,  
107 et suiv. , 124 ; t. II , p. 126 , 162 ,  
208 . Sa mort , t. III , p. 151 , 152 ,  
153 , 154 , 155 .

Fabert , t. I , p. 119 .

Franklin , t. I , p. 119 .

Fallet , t. I , p. 124 .

Forgeot , t. I , p. 124 ; t. III , p. 162 .

Florence , t. , p. 171 .

Favart , t. II , p. 19 . Sa mort , p. 219 .

Furetières , t. II , p. 108 .

François de Neufchâteau , t. III , p. 100 ,  
104 ; t. IV , p. 184 .

Féru fils , t. III , p. 139 .

Fouquier-Tainville , t. III , p. 146 .

Fusil, t. III, p. 173, 174, 175.

Faulcon, (Félix) t. III, p. 216.

G.

Gresset, t. I, p. 99.

Gomaristes, (les) t. I, p. 115.

Grandménil. Ses débuts, p. 135 et 136;

t. II, p. 61, 82, 89, 126; t. III, p. 114, 125; t. IV, p. 175.

Grammont, t. I, p. 140, 158; t. II, p. 178, 180.

Gaillard, directeur du théâtre de la rue de

Richelieu, t. II, p. 61; t. III, p. 174.

Goldoni, t. II, p. 187; t. III, p. 98.

Gohier, t. III, p. 143.

Garrik, t. III, p. 155.

Gamas, t. III, p. 163.

Guy, t. IV, p. 149.

H.

Henri, (le prince) t. I, p. 9.

Hainaut, (le président) t. I, p. 59 et suiv.,

102; t. II, p. 109.

Henri IV, t. I, p. 114, 117.

Harny, t. II, p. 19.

Hoffman, t. IV, p. 6.

I.

Imbert, t. I, p. 16, 29, 33. Sa mort et  
notice sur sa vie, p. 124 et suiv., 192.

Imbert. (mademoiselle) Ses débuts, t. III ,  
p. 75.

J.

Joly , (mademoiselle) t. I , p. 182 ; t. II ,  
p. 108 , 181 ; t. III , p. 134 , 135 ; t. IV ;  
p. 22 , 111 , 112 , 131. Sa mort , 132 ,  
133 , 134 , 135 , 136.

Jossey. (mademoiselle) Ses débuts , t. III ,  
p. 5.

Julien de Toulouse , t. III , p. 150.

Joly , auteur , t. IV , p. 55.

K.

Kersaint , t. III , p. 59.

Kotzebue , t. IV , p. 161.

L.

Larive , t. I , p. 9 , 10 , 11 , 100 , 199 ; t. III ,  
p. 147 , 185 ; t. IV , p. 19 , 20 , 136.

Lekain , t. I , p. 10 , 120.

Lachaussée , t. I , p. 19 ; t. II , p. 153 ;  
t. III , p. 97.

Laharpe , t. I , p. 27 , 28 , 122 , 124 ; t. II ,  
p. 138 , 139 , 146 , 168 , 169 , 213 , 214 ,  
215 , 216 , 217 , 218 ; t. III , p. 144.

Laplace, (de) t. I, p. 38.

Linguet, t. I, p. 53.

Laya, t. I, p. 69; t. II, p. 11, 103 et  
suiv., 137; t. III, p. 43, 53, 59, 61,  
196; t. IV, p. 21, 123, 124, 174.

Lafontaine, t. I, p. 70; t. II, p. 7.

Lavallière, (la duchesse de) t. I, p. 70.

Leblanc, t. I, p. 124.

Louis XIV, t. I, p. 70.

Louis XVI, t. I, p. 71; t. II, p. 139, 140,  
148.

Louis-le-Maure, t. I, p. 72.

Laujon, t. I, p. 97; 124.

Lemierre, t. I, p. 114 et suiv., 124;  
t. III, (sa mort) p. 92 et suiv.

Lemierre d'Argis, t. II, p. 11.

Lafayette, t. I, p. 162.

Lemetelle-Douville, t. I, p. 191.

Labarre, t. II, p. 11.

Laignelot, t. II, p. 41; t. III, p. 42.

Larochelle, t. II, p. 56, 200; t. III,  
p. 136, 201.

Lange, (mademoiselle) t. II, p. 127, 162;  
t. III, p. 78, 79, 80, 100, 147; t. IV,  
101, 102.

Lacave, t. II, p. 178.

- Legouvé**, t. II, p. 202 et suiv.; t. III, p. 136, 199, 200; t. IV, p. 46.
- Lemerçier**, t. II, p. 209; t. III, p. 217; t. IV, p. 56, 60, 61, 62, 100, 155.
- Lesur**, t. III, p. 26.
- Laius de Boissy**, t. III, p. 76.
- Luce de Lancival**, t. III, p. 91, 92; t. IV, p. 83, 159.
- Leblanc**, t. III, p. 134.
- Labussière**, t. III, p. 148.
- Lourdet de Santerre**, t. III, p. 182.
- Lathuillier**, t. III, p. 219.
- Lombard de Langres**, t. IV, p. 73.
- Lebreton**, t. IV, p. 84.
- Léger**, t. IV, p. 128.
- Larnac**, t. IV, p. 131.
- Lebrun**, t. IV, p. 135.

M.

- Molé**, t. I, p. 22, 67, 113, 182; t. II, p. 108, 166, 184, 199; t. III, p. 107, 137, 138, 139, 169, 182, 194; t. IV, p. 26, 27, 29, 30, 31, 70, 100, 149.
- Mercier**, t. I, p. 39, 124.
- Marmontel**, t. I, p. 62.
- Murat**, (la comtesse de) t. I, p. 102.



Maurice , prince d'Orange , t. I , p. 114.

Maisonneuve , t. I , p. 124 ; t. III , p. 9.

Murville , t. I , p. 124 , 177 ; t. II , p. 159 ,  
173.

Mirabeau , t. I , p. 142 et suiv. , 195.

Menou , t. I , p. 195.

Mabille. Vers de lui lus au Théâtre Fran-  
çais , t. II , p. 20 et 21.

Monvel , t. II , p. 49 , 56 , 69 , 81 , 89 ,  
105 , 135 , 147 , 159 , 171 , 173 , 218 ;  
t. III , p. 10 , 75 , 136 ; t. IV , p. 10 ,  
23 , 71.

Monville , t. II , p. 81. Sa mort , t. IV ,  
p. 65.

Marivaux , t. II , p. 81 ; t. III , p. 12 , 86.

Michot , t. II , p. 126 ; t. III , p. 38 ,  
114 , 122 , 125 ; t. IV , p. 8 , 10 , 14 , 24.

Mézeray. (mademoiselle) Ses débuts , t. II ,  
p. 142 , 181 ; t. III , p. 42 , 194 ; t. IV ,  
p. 22 , 102.

Montgauthier. (mademoiselle) Ses débuts ,  
t. II , p. 163.

Montansier , (mademoiselle) t. II , p. 177 ;  
t. III , p. 137 , 140.

Mars aînée , (mademoiselle) t. II , p. 179.

Marscadette , (mademoiselle) t. II , p. 179.

Marat, t. II, p. 193; t. III, p. 47, 138, 176.

Maréchal, (Sylvain) t. III, p. 122.

Méhul, t. III, p. 160.

Malesherbes, t. III, p. 185.

Merlin de Douay, t. III, p. 211, 212; t. IV, p. 78, 79, 83.

Molière. (mademoiselle) Ses débuts, t. IV, p. 24.

Monvel fils, t. IV, p. 51.

Marsolier, t. IV, p. 85, 113.

Moreau, architecte, t. IV, p. 127.

Molé, (madame) t. IV, p. 161.

Mahérait, t. IV, p. 185.

N.

Neker, t. I, p. 22.

Nataniel Rée, auteur anglais, t. I, p. 38.

Ninon de l'Enclos, t. I, p. 70.

Naudet, t. I, p. 94, 140, 172, 185; t. II, p. 19, 41, 56; t. III, p. 185.

Neuville, t. III, p. 140.

Nanine, (mademoiselle) t. IV, p. 69.

P.

Petit-Vanhove, (madame) t. I, p. 8, 69.

174; t. II, p. 19, 44, 107; t. III, p. 136,  
192; t. IV, p. 24, 33.

Piron, t. I, p. 18, 19, 20.

Poisson, (Philippe) t. I, p. 59.

Palissot, t. I, p. 124, 169; t. II, p. 83  
et suiv., 99, 200.

Préville, t. I, p. 184; t. II, p. 163, 164,  
165; t. III, p. 158.

Pigault-Lebrun, t. II, p. 59; t. IV, p. 92.

Préville, (madame) t. II, p. 164.

Picard, t. III, p. 68, 69, 125, 131,  
163, 200, 204, 206, 207. Ses débuts,  
t. IV, p. 22, 158.

Pujoux, t. III, p. 155; t. IV, p. 102.

Poultier, t. III, p. 181.

Petitot, t. III, p. 195; t. IV, p. 70, 166.

Poinsinet de Sivry, t. III, p. 219.

Patrat, t. IV, p. 158.

Q.

Quinault, (mademoiselle) t. I, p. 22.

Quinault, t. I, p. 190.

R.

Raucourt, (mademoiselle) t. I, p. 88, 181,  
186; t. II, p. 6, 20, 46; t. III, p.

- 107, 147, 185; t. IV, p. 15, 16, 29,  
30, 46, 53, 84, 136..  
Regnard, t. I, p. 143..  
Rousseau, (J.-J.) t. I, p. 119..  
Sa veuve, t. I, p. 175; t. III, p. 172..  
Rousseau, (J.-B.) t. II, p. 172..  
Riocoboni, t. II, p. 172..  
Robespierre, t. II, p. 193; t. III, p. 49,  
150, 154, 156, 166, 170, 183, 185..  
Rossignol, t. II, p. 193..  
Riouffe, t. III, p. 16..  
Réal, t. III, p. 60..  
Raymond. Ses débuts, t. III, p. 10..  
Ronsin, t. III, p. 128, 129..  
Raffier, t. IV, p. 55..  
Roger, t. IV, p. 109..

S.

- Sédaine, t. I, p. 33, 35, 124. Sa mort,  
t. IV, p. 63, 64, 65..  
Saint-Phal, t. I, p. 46, 47, 67, 88, 106;  
t. II, p. 19, 41, 44, 56, 104; t. III,  
p. 41, 185, 194; t. IV, p. 21, 25, 36,  
77, 128, 129, 175..  
Saint-Pierre, (l'abbé de) t. I, p. 119, 24..  
Sauvigny, t. I, p. 124; t. II, p. 142; t. IV,  
p. 108.

Saint-Prix , t. I , p. 140, 185 ; t. II , p. 19 ;  
20, 41, 113, 206 ; t. III , p. 169, 185 ;  
t. IV , p. 175.

Sulleau , journaliste , t. I , p. 156.

Sainval l'aînée , (mademoiselle) t. II ,  
p. 8 , 177 , 178 , 179.

Sainval cadette , (mademoiselle) t. I , p.  
182 ; t. II , p. 19 , 41 , 107. Sa retraite ,  
163 , 179.

Ségur le jeune , t. II , p. 24 , 184 ; t. III ,  
p. 183 ; t. IV , p. 36.

Saint-Clair , t. II , p. 61.

Simon , (mademoiselle) Ses débuts , t. II ,  
p. 116 , 135 ; t. III , p. 10 ; t. IV , p. 22.

Shakespear , t. II , p. 167 ; t. III , p.  
26 , 27.

Santerre , t. III , p. 51 , 52 , 63.

Sageret , t. III , p. 169 ; t. IV , p. 113 ,  
114 , 125 , 137 , 138 , 155.

Souriguière , t. III , p. 210 ; t. IV , p. 25.

Saint-Marcel , t. III , p. 221.

Scio , (madame) t. IV , p. 156.

## T.

Talma , t. I , p. 7 , 11 , 47 , 48 , 99 , 106 ,  
140 , 142 , 147 , 150 et suiv. , 168 , 181 ,  
184 , 185 , 187 ; t. II , p. 61 , 80 , 86 ,

- 89, 106, 115, 116, 126, 135, 138, 159, 162, 171, 218; t. III, p. 33, 136, 174, 177, 178, 179, 192; t. IV, p. 50, 62.  
Tallien, t. III, p. 185.  
Trouvé, t. III, p. 185.

V.

- Voltaire, t. I, p. 72, 97, 119, 197; t. II, p. 29, 138, 139, 169, 172; t. III, p. 27, 98.  
Vestris, (madame) t. I, p. 140, 168; t. II, p. 8, 9, 80, 87, 98; t. IV, p. 125.  
Vanhove, t. I, p. 164, 197; t. II, p. 113; t. III, p. 136.  
Voisenon, t. II, p. 187, 219.  
Vergniaud, t. III, p. 37.  
Vigée, t. III, p. 41, 89.  
Villeneuve, (madame); t. IV, p. 93.

# C A T A L O G U E

*Des livres qui se trouvent chez BARBA.*

Adèle et Dabigny, Pigault Lebrun, in-12, fi., 1 f. 50 c.  
Angélique et Jeanneton, Pigault-Lebrun, 2 v. in-12,  
3 fr.

Anna Grenwil, rom. histor. du siècle de Cromwel,  
par l'auteur de Célestine et du Boudoir de Pauline,  
3 vol. in-12, fig. 5 f.

Ana des Ana, ou de tout un peu, avec 6 portraits,  
contenant les anecdotes, bons mots, calembourgs,  
épigrammes les plus saillantes, 2 vol. in-12. 3 f.

Amans (les) Vendéens, 4 vol. in-12, fig. 6 f.  
Les tomes III et IV séparément. 3 f.

*Id.*, 4 vol. in-18. 4 f.

Amour et Galanterie, 2 vol. in-12, dans le genre de  
*Faublas*, fig. dessinées par l'auteur, et gravées par  
Chatignez. 3 f.

Aventures de Roquelaure, in-18, portrait. 50 c.

Baron de Felsheim, Pigault-Lebrun, 4 v. in-12. 6 f.  
Les tomes III et IV séparément. 3 f.

Bouquet de Roses, ou Recueil de pièces inédites,  
de Boufflers, Parny, Barré, Radet, etc., in-18. 1 f.

Brick-Bolding, 5 vol. in-12, fig. 7 f. 50 c.

La suite, 2 vol. in-12, fig. 3 f.

Biévriana, ou Jeux de mots de M. de Bièvre, 1 vol.  
in-8, fig. 1 f.

Cabane (la) mystérieuse, par V. D. M., 2 vol. in-12,  
fig. 3 f.

Caverne (la) de la Mort, tr. de l'ang., 1 v. in-18, fig. 1 f.

Calembourgs comme s'il en pleuvoit, in-18. 75 c.

Calembourgs de madame Angot, in-18, portrait. 75 c.

Cent vingt jours, ou les quatre nouvelles, Pigault-Le-  
brun, 4 vol. in-12, jolies fig. 6 f.

Célestine, ou les Epoux sans l'être, 4 v. in-12. 6 f.

La même, 4 vol. in-18, fig. 4 f.

Chevaliers (les) de sept Montagnes, ou Aventures  
arrivées dans le 13<sup>e</sup> siècle, tr. de l'alem. par J. N.  
E. de Bock, 3 vol. petit in-8. 5 f.

Charmansage, ou Mémoire d'un jeune citoyen faisant

- l'éducation d'un ci-devant noble, par l'Aventurier  
 français, 4 vol. in-12. 5 f.  
 Château (le) de Duncam, ou l'Homme invisible, 2  
 vol. in-12. fig. 3 f.  
 Chevaliers (les) du Cygne, ou la Cour de Charlema-  
 gne, par madame de Genlis, 3 vol. in-12. 6 f.  
 Choix (nouveaux) d'Anecdotes, 3 gros vol. in-18,  
 petit texte. 3 f.  
 Clara Lennox, ou la veuve infortunée, 4 v. in-18, 2f 40 c.  
 Collections de Stéréotype, contenant le théâtre de  
 Voltaire, 8 vol. de Molière, Racine, Corneille,  
 Boileau, contes et fables de la Fontaine, plusieurs  
 Poètes latin, à 15 s. le vol. en feuilles.  
 Conjuratlon d'Orléans, 6 vol. in-18. 5 f.  
 Contes (les nouv.) Moraux de Marmontel, 4 v. in-12,  
 avec fig. et portraits, beau papier. 8 f.  
 Cours d'étude de Condillac, 5 vol. in-12. 6 f.  
 Corsin de Mahomet, 2 vol. in-18, fig. 1 f. 50 c.  
 Crimes (les) de l'amour, nouv. héroïques et tragiques,  
 par D. A. F. Sade, 4 gros vol. in-12, fig. 6 f.  
 Défauts (les) des femmes, poème véridique, en vau-  
 deville, in-12. 60 pages. 60 c.  
 Elémens de grammaire générale, appliquée à la langue  
 française, par R. A. Sicard, 2 gros vol. in-8. 12 f.  
 Eloge du sein des femmes, in-18, fig. 75 c.  
 Enfant du Carnaval, Pigault-Lebrun, 2 v. in-12. 3 f.  
 Ermanzor et Ariane, ou histoire d'un Mameluck, 2  
 vol. in-12, fig. 3 f.  
 Fatalité (la) des ressemblances, Roman historique,  
 2 vol. in-12, fig. 3 f.  
 Famille de Fitz-Moris, 2 vol. in-12, fig. 3 f.  
 Famille d'Ortemberg, 3 vol. in-12, fig. 5 f.  
 Femme Abbé, par Sylvain Maréchal, in-12, 1 f. 20 c.  
 Fagot (le) d'épines, Chansonnier, in-18, portrait. 1 f.  
 Folie Espagnole, (la) par Pigault-Lebrun, 4 v. in-12,  
 6 fr.  
 Forêt, (la) ou le Château St-Alpin, 2 v. in-12. 3 f.  
 Frédéric, par J. F., auteur de la Dot de Suzette, 3  
 vol. in-18, fig. 3 f.  
 Grivoisiana, in-18, fig. enluminée. 1 f.  
 Guerre (la) des Dieux, in-18, première édition. 1 f.



- Hist. du Dom-Quichotte infernal**, 3 v. in-12, fig. 5 f.  
**Homme (l') des bois**, ou l'Hom. des champs in-18. 75 c  
**Homme des Champs**, par l'Abbé Delille, in-18. 75 f.  
**Honorine Clarins**, hisioire américaine, 2. édit. 4 v. in-18. 2 f  
**Ifma**, ou Mém. d'une jeune infortunée, 4 v. in-18. 3 f.  
**Italian**, (l') ou le Confessionnal des Pénitens noirs, par Anne Radcliffe, tr. de l'ang. par A. Morel et, 4 vol. in-18, fig. 4 f.  
**L'an 2240**, par Mercier, 3 v. in-8. avec fig. et port. 10 f.  
**Les Petits Emigrés**, ou Correspondance de quelques enfans, par madame de Genlis, 4 vol. in-18. 3 f  
**Lettres originales de Mirabeau**, écrite au dongeon de Vincennes, pendant sa détention, 8 vol. in-18, portrait. 7 f. 10 c.  
**Lettres à Emilie**, sur la mythologie, par Dunoustier, édit. tolérée, 6 vol. in-18, jolie édit. 4 f. 50 c  
**Les grands poètes malheureux depuis Homère jusqu'à nos jours**, portrait. 2 f.  
**Les Provinciales**, 12 vol. in-12, 31 fig., par Renif de la Bretonne. 12 f.  
**Les Ombres**, ou la Fantasmagorie littéraire, satire contre les auteurs modernes, in-12 fig. 1 f. 50 c.  
**Lorgnette (la nouvelle) des spectacles**, ou Critiques et Eloges de tous les Acteurs de Paris, 1 v. in-18, 1 f. 20 c.  
**Lyre (la) d'Anacréon**, ou Recueil de romances, ariettes des meilleurs opéra joués en l'an 8, in-12. 1 f. 80 c.  
**Ma Conversion**, ou Vie de Mirabeau, 2 vol. in-18, 2 f.  
**Ma tante Geneviève**, ou je l'ai échappé-belle, par Dorvigny, 4 vol. in-18, fig. 3 f.  
**Mélanie et Félicité**, ou la Différence des caractères, 2 vol. in-12. fig. 3 f.  
**Mémoires de madame la princesse de Lamballe**, une des principales vict. de sept., 4 vol. in-18, fig. 4 f.  
**Mères (les) rivales**, ou la Calomnie, par madame de Genlis, 4 vol. in-18, fig. 4 f.  
**Mérite (le) des Femmes**, poëme, par le Gouvé, in-12, fig., pap. vél., impr. chez Didot. 1 f. 80 c.  
**Métusko**, ou les Polonois, Pigault-Lebrun, in-12, 1 f. 50 c.  
**M. de Kinglin**, ou la Prescience, *idem* in-12, 1 f. 50 c.

- Miralbat, chef de brigand, par Ch. Bournon Malar-  
 me, 2 vol. in-12, fig. 3 f.**  
**Mon histoire au Trente-un, deuxième éd. in-12. 75 c.**  
**Mon oncle Thomas, Pigault-Lebrun, 4 v. in-12, 6 f.**  
**Meine (le), traduit de l'anglais, 4 vol. in-18, fig. 4 f.**  
**Mortimer Lacels, par l'auteur de Brick-Bolding, 2 v.  
 in-18. 1 f.**  
**Nella, ou la Carinthienne, 3 vol. in-12, fig. 5 f.**  
**Nouveau (le) Roman comique, ou Voyages et Aven-  
 tures d'un Souffleur, d'un Perruquier et d'un Cos-  
 tumier de Spectacle; nouv. édit. augmentée de la  
 Correspondance du Machiniste, qui forme les deux  
 derniers volumes; par Dorvigny, auteur de ma  
 Tante Geneviève; 4 vol. in-18, fig. 3 f.**  
**Nouveau Dom-Quichotte, 6 vol. in-18, fig. imprimé  
 par Didot. 16 f.**  
**OEuvres poissardes de Vadé, avec nouv. fig. 75 c.**  
**OEuvres complètes de Montesquieu 5 v. in-8. fig. 24 f.**  
**OEuvres de Florian, 15 vol. in-18, fig. 15 fr.**  
**Orpheline (l') Anglaise, ou histoire de Charlotte Sum-  
 mers, imitée de l'ang. par Delaplace, 4 v. in-18. 3 f.**  
**Orpheline (l') du château, ou Emmeline, 5 v. in-18. 5 f.**  
**Orphenil et Juliette, ou le réveil des illusions, 3 v.  
 in-12, fig. 5 f.**  
**Opérations (les) de change, par Ruelle, in-8, 2 f. 40 c.**  
**Papa Brick, (le) ou Qu'est-ce que la mort? par Sé-  
 wrin, auteur de Brick-Bolding, 2 v. in-12. 3 f.**  
**Pauvre (la) Orpheline, ou la force du préjugé, par  
 M \*\*\*\*, 2 vol. in-12, fig. 3 f.**  
**Petit Jacques et Georgette, ou les petits Monta-  
 gnards, 4 vol. in-18, fig. 3 f.**  
**Petit (le) Neveu de l'Arétin, ou parodie burlesque du  
 4e livre de l'Enéide, petit in-12. 75 c.**  
**Petit (le) Trésor des Artistes et des amateurs des Arts,  
 ou le Guide sûr et infailible des Peintres, Sculp-  
 teurs, Dessinateurs, Graveurs, Architectes, Dé-  
 corateurs, etc., 3 v. in-8<sup>e</sup>. ornés de plus de 400 fig.  
 gravées en taille-douce. 10 f.**  
**Podalire et Dirphé, ou la couronne tient à la jarre-  
 tière, 2 vol. in-12. 3 f.**  
**Prophétie de Nostradamus, in-18. 75 c.**

Quatre (les) Cousins , par Dorvigny , 3 v. in-18 , 4 f.

Quatres (les) Aventures : Ma première aventure par Mirabeau ; Le roi fait et défait ; Le masque de fer ; La fi le parricide , par l'auteur de l'Aventurier français , 4 vol. in-12 , fig. 6 f.

Revue de l'an 8 , ou les Originaux du Palais-Royal in-18 , fig. 75 c.

Réfutation du livre *de l'Esprit* de Montesquieu , par Laharpe , in-8. 1 f. 20 c.

Rinaldo Rainaldini , chef de brigand , trad. de l'allemand , par L. Delamarre , 3 vol. in-18 , fig. , 2 f. 25 c.

Romans de Pigault-Lebrun , 20 vol. in-12. 30 f.

Sancho (le petit) , roman-narcotique , par Sollier , auteur du Manuel des toux , 2 vol. in-18 , fig. , 1 f. 50 c.

Sérails (les) de Londres , tr. de l'ang. , 4 v. in-18 , 3 fr.

Souterrain (le) ou Maltide , 4 vol. in-18 , fig. , 3 f.

Tableau de l'amour conjugal , 4 v. in-18 , fig. , 3 fr.

Traité pratique des feux d'artifices pour la guerre , les spectacles et divertissemens particuliers , 1 v. in-8<sup>e</sup> , avec 11 planches. 4 f. 50 c.

Tambour (le) du monde , in-18 , fig. 60 c.

Testament (le) de Mme Angot , ou le fond du sac de ses Calembourgs , 1 vol. in-12 , fig. 1 f.

Tom-Jones , ou l'Enfant trouvé , 5 v. in-18 , 3 f. 75 c.

Tout Paris en vaudevilles , critiques , satyriques , aristocrat. démocrat. et véridiq. , in-12 , fig. 1 f. 50 c.

Vengeance (la) tirée d'Hérodote , in-18 , fig. 75 c.

Vie de Garick , suivie des deux Lettres de M. Novverre à Voltaire , sur ce célèbre acteur , 1 gros vol. in-12 , portrait. 2 f.

Visites (les) nocturnes , par l'auteur des Enfans de l'abbaye , 6 v. in-18 , fig. (venant de paroître) 4 f. 50 c.

Vœux téméraires , ou l'Enthousiasme , par madame Genlis , 4 vol. in-18. 3 f.

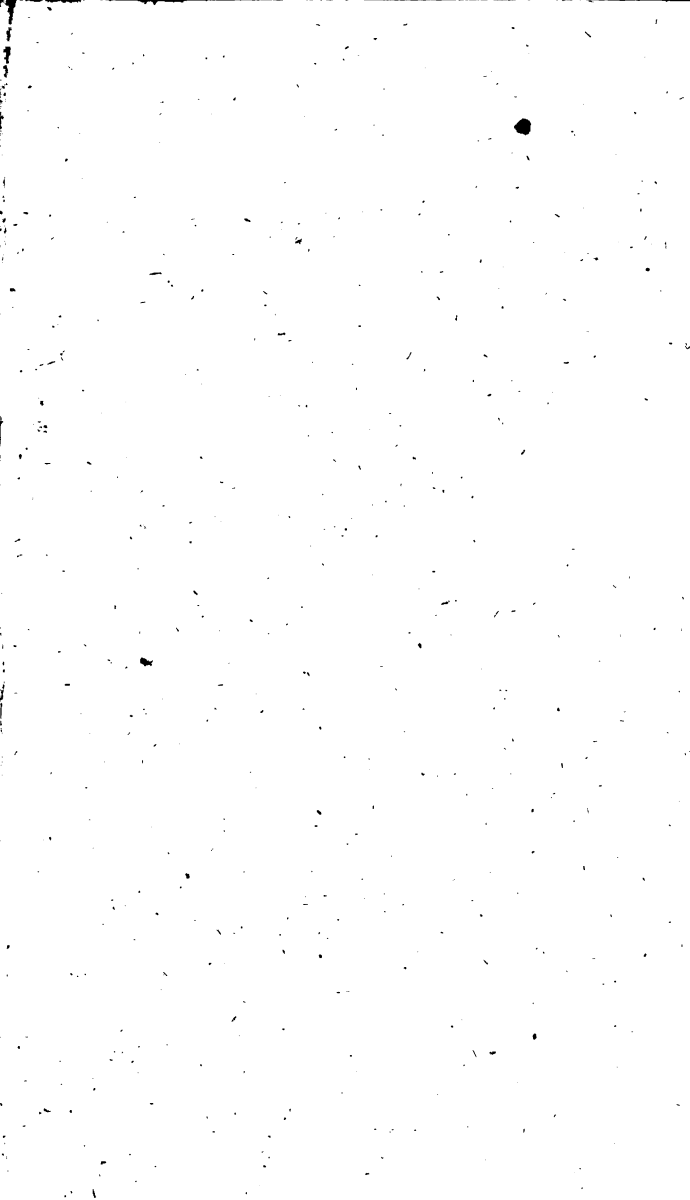
Voyage de Sophie en Prusse , trad. de l'allemand , par Delamarre , 3 vol. in-18 , 6 jolies fig. 12 c.

Voyage sentimental de Sterne , 2 vol. in-18 , 1 f. 50 c.

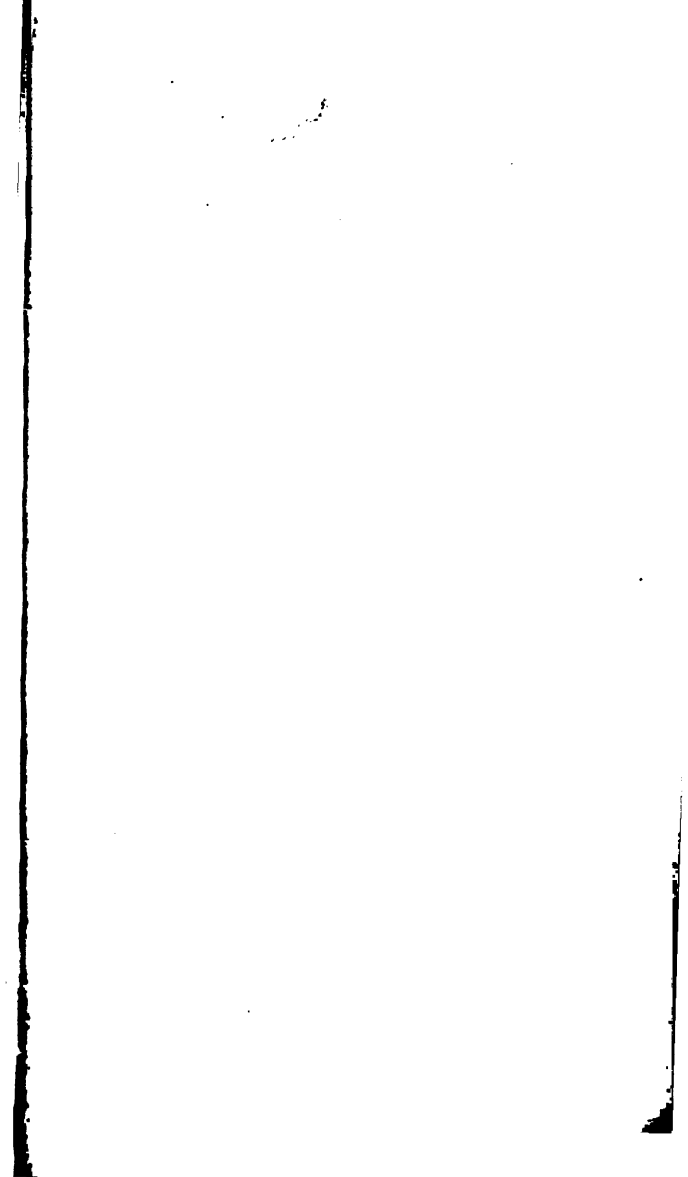
*Ouvrages venant de paroître chez Barba , libraire , palais du Tribunat , galerie derrière le théâtre Français , no. 15.*

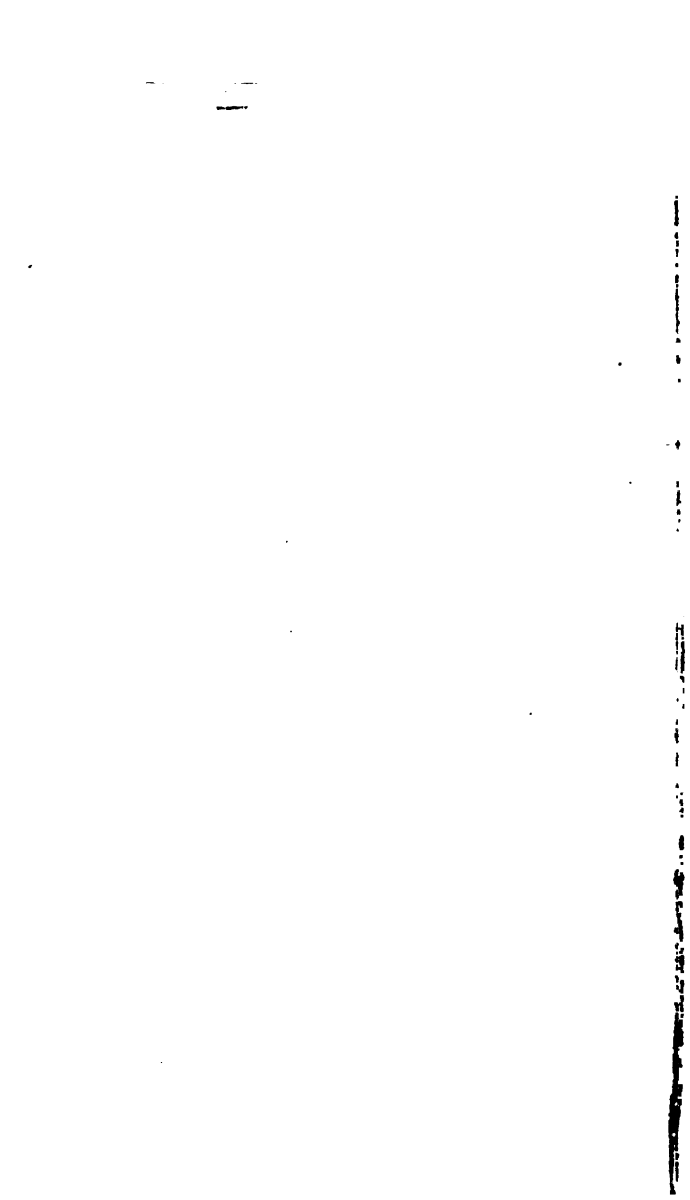
Abrégé chronologique de l'histoire de la Révolution

- depuis l'assemblée des états généraux, jusqu'à la paix générale, 3 gros v. in-12; par Fantin Desodouars, 7 f. 50 c.
- Guère de Trois, (la) calembourgs pour faire suite aux calembourgs comme s'il en Pleuvait, et de madame Angot, fig. 75 c.
- Histoire d'un Géant, écrite par un Nain, vol. in-12, 2 fig. 2 f.
- Histoire du général Bonaparte, depuis sa naissance jusqu'à la paix générale, troisième édition, considérablement augmentée, 2 vol. in-12, avec portrait, 3 fr.
- Histoire des généraux Desaix et Kléber, 1 vol. in-12, avec portraits, 2 fr.
- Histoire de Moreau, 1 vol. in-12, avec portrait, 1 franc 50 centimes.
- Histoire du général Pichegru, 1 vol. in-12, 2 fr.
- Histoire de Louis XVI, 2 vol. in-12, portrait, 3 francs.
- Histoire du Théâtre Français pendant la révolution, avec les portraits de Brizards, Préville, Dessessarts et mademoiselle Préville; 4 vol. in-12; par Etienne et Martinville, 6 f.
- Histoire de Rivarol aîné, 2 vol. in-12, portrait.
- Ménage Diabolique, (le) roman pour quelques-uns, histoire pour quelques autres, par Dorvigny, 2 v. in-12, fig. 3 f.
- Théodore, ou les Péruviens, par Pigault-Lebrun, in-12, fig. 1 f. 50 c.
- Souvenirs (les) d'un Déporté, par P. Villers, vol. in-8°. 3 f.
- Vie de Chrétien - Guillaume Lamoignon - Mathesherbes, premier président de la cour des aides, et défenseur de Louis XVI, vol. in-12, port., 2 f.



14  
25







This book should be returned to the Library on or before the last date stamped below.

A fine of five cents a day is incurred by retaining it beyond the specified time.

Please return promptly.

BOOK DUE - WIL

637876  
JAN 9 1979